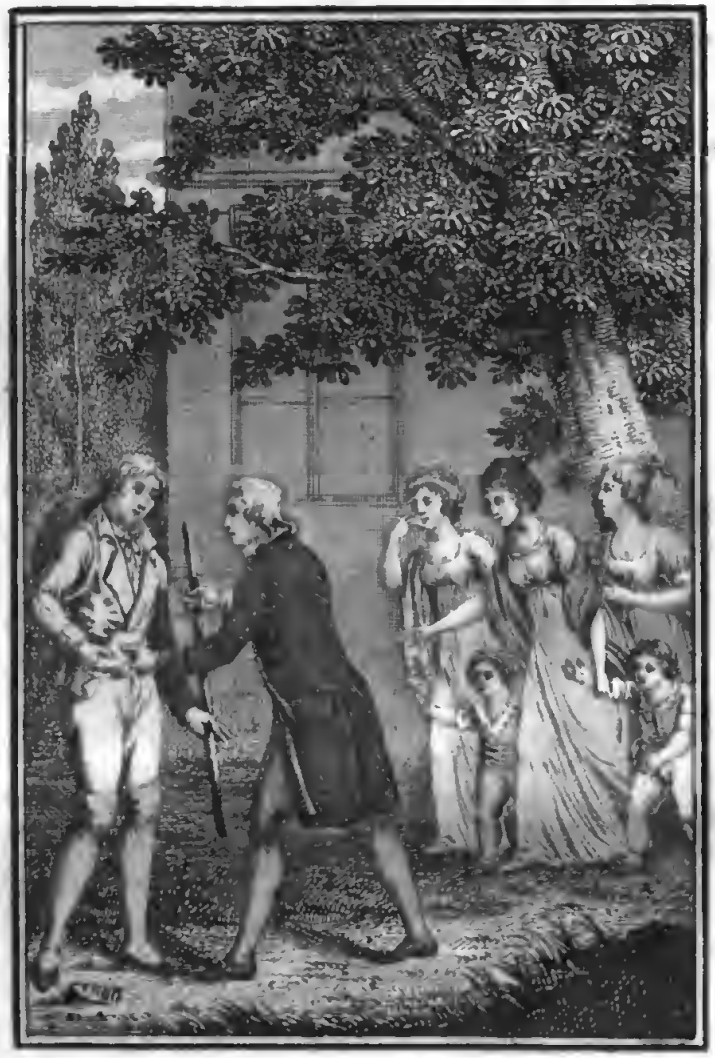
55
4
54
129
11
XXVI*
B
68-69.

XX-A-33

LE MINISTRE
DE WAKEFIELD.



Vas mon ami ; quelque sot la fortune, viens me voir une fois tous les ans, adieu conserve un bon cœur . . . . . .

F. Ricot Inv. Del. *Gravé par Adam.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

LE MINISTRE
DE WAKEFIELD,
OU
HISTOIRE
DE
LA FAMILLE PRIMROSE;

TRADUIT de l'Anglais, de GOLDSMITH, avec les Poésies rendues en vers, et quelques notes.

PAR J.-G. YMBERT FILS.

Sperate, miseri; cavete, felices.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LESGUILLIEZ Freres, Imprimeurs, rue de la Harpe, N°. 151.

AN XI. — 1802.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR,

Contenant une notice historique sur la vie et les ouvrages de l'Auteur.

« *J'ai observé, dit le Spectateur* » *Anglais, qu'on lit rarement avec* » *plaisir un ouvrage entier, avant* » *de savoir si son auteur est brun* » *ou blond, d'un caractère doux ou* » *colère, marié ou garçon, et mille* » *autres détails de la même nature* » *qui contribuent beaucoup à l'in-* » *telligence de ce qu'il écrit* ».

C'est sur-tout en tête d'un roman où l'écrivain se peint souvent lui-même sous des traits déguisés, qu'il est nécessaire de faire l'application de cette remarque, et de la mettre à profit; peut-être même pourroit-on

considérer comme une présomption en faveur d'un semblable ouvrage, sa conformité avec le caractère et les événemens de la vie de son auteur; car il semble n'appartenir qu'aux esprits sublimes de hasarder ainsi leurs propres peintures. Les aventures de Goldsmith, ont une analogie immédiate avec celles de George, l'un des héros de ce roman, et la juste observation du Spectateur, m'engage à en présenter l'histoire rapide.

« *La vie d'un homme de lettres,* » *dit-il lui-même, abonde rarement* » *en aventures : c'est dans la soli-* » *tude qu'il s'acquiert une réputa-* » *tion, et l'historien; qui ne l'en-* » *trevoit qu'à quelque distance, doit* » *se contenter du détail aride d'un* » *petit nombre d'actions qui le dis-* » *tinguent à peine de la foule des* » *autres hommes* ».

Il a justifié cette observation ; car l'histoire de sa vie intéresse bien plus par la simplicité philosophique qui la caractérise, que par le petit nombre d'événemens qu'on y trouve.

Il naquit à Elphin, ville du Comté de Roscommon, en Irlande, l'an 1729. *Son père eut quatre fils, dont il fut le troisième. Issu de parens pauvres, il s'estima heureux, après avoir puisé quelqu'instruction dans les classes d'un M. Hughes, d'être admis au Collège de la Trinité, à Dublin, où il entra le* 11 *juin* 1744, *à titre de* Sizer (*). *Il y*

(*) Sizer *présente la même idée à l'égard du Collège de la Trinité à Dublin, que* Servitor *à l'égard de l'Université d'Oxford : l'une et l'autre expression désignent un pauvre écolier qui sert dans les classes, comme on en admettoit autrefois ici, aux écoles de Sorbonne, et des Quatre Nations.*

demeura plusieurs années, se livrant assez constamment à l'étude; mais sans laisser échapper encore d'étincelles de ce génie supérieur qui lui mérita dans la suite une réputation si distinguée; il parvint néanmoins au degré de Maitre-ès-Arts; mais cédant bientôt à son penchant pour la médecine, après avoir suivi quelques cours d'Anatomie à Dublin, il partit pour Edimbourgh, en 1751, et s'adonna exclusivement aux sciences, sous les divers professeurs de cette Université.

Son apparence physique, peu susceptible de prévenir en sa faveur, étoit principalement caractérisée par une petite taille, une contenance gênée, et des manières communes: ce sont des défauts essentiels lorsqu'on se trouve abandonné à soi-même sur la scène de la vie; car les manières aisées, bien plus

que les qualités solides nous font accueillir dans le monde ; aussi le premier jugement qu'on portoit de lui étoit-il toujours défavorable ? Mais il se fit néanmoins des amis parmi le petit nombre d'êtres assez sages pour s'en rapporter au second jugement qui doit détruire ou confirmer le premier, et qui surent distinguer son mérite, sous le voile dont la nature l'avoit enveloppé. Une grande vanité, jointe à un désir demesuré de se faire distinguer partout où il se trouvoit, lui dictoit par fois des propos inconsidérés qu'il débitoit à tort et à travers ; il passa bientôt pour étourdi, et les gens interressés à lui nuire, accroissant cette réputation, on répandit par la suite dans le monde, qu'en société il jouoit le rôle d'un fou ; c'est ce qui le fit plaisamment surnommer idiot inspiré *par Monsieur*

Horatio Walpole, l'un de ses amis, grand admirateur de ses ouvrages.

Lancé dans le monde avec de telles dispositions, s'abandonnant de plus à une bienveillance universelle, et à un intérêt trop général pour les peines d'autrui, une foule de revers devoit naturellement s'opposer à ses succès : il fut bientôt obligé de quitter Edimbourgh pour avoir répondu d'une somme considérable en faveur d'un camarade d'étude qui ne put, non plus que lui, satisfaire à la dette ; mais il fut vivement encore poursuivi par le créancier qui parvint à le faire arrêter à Newcastle ; heureusement les bons offices de Monsieur Laughlin Maclane, et du Docteur Sleigh, dont il avoit su se concilier l'estime et l'amitié au collège, le sortirent de ce mauvais pas. Echappé des mains de la justice, il s'embarqua à bord

d'un bâtiment Hollandois qui faisoit voile pour Rotterdam ; après un court séjour dans cette ville, il partit pour Bruxelles, et parcourut ensuite une grande partie de la Flandre ; il s'arrêta quelque tems à Strasbourg et à Louvain où il obtint le dégré de Bachelier en Médecine, puis accompagna un gentilhomme Anglois qui se rendoit à Genève.

C'est à pied qu'il fit la plupart de ses voyages. Il n'avoit que bien peu d'argent lorsqu'il quitta l'Angleterre ; mais enhardi par un esprit philosophique et une constitution aguérie aux fatigues, doué d'ailleurs d'un cœur étranger à la crainte, il céda au désir qui le brûloit d'aller étudier les mœurs des diverses contrées de l'Europe. Il savoit un peu de musique, il avoit aussi quelque connoissance de la langue française ; la flûte dont il

jouoit pour son plaisir, lui devint souvent un moyen de subsistance : ses talens le firent accueillir avec empressement de tous les couvens qu'il visitoit, et grâce à sa musique, il fut toujours bien venu des paysans de Flandres et d'Allemagne.

Arrivé à Genève, il trouva les moyens de s'introduire chez un jeune homme qui venoit d'hériter d'une fortune considérable : il fut admis près de lui, à titre de gouverneur, pour l'accompagner dans ses voyages.

Pendant ce séjour qu'il fit en Suisse, il cultiva les Muses avec assiduité; déjà même on avoit eu des preuves de son talent poétique dont quelques étincelles lui étoient échappées au Collége d'Edimbourgh. C'est là qu'il envoya l'esquisse de sa délicieuse Epitre du

Voyageur, *à son frère Henry Goldsmith, ecclésiastique Irlandois qui, peu jaloux de la fortune et de la renommée, et satisfait d'un foible revenu, s'étoit retiré du monde, vivant avec sa femme dans une heureuse médiocrité. Ce poëme respire par-tout une douce philosophie qui s'ouvrant des routes inconnues à l'âpreté Stoïque, trouve le chemin du cœur: il enchante par des images vraies, des idées neuves, et des expressions heureuses. Les mœurs des différentes nations y sont fortement caractérisées, et l'amour patriotique de chacun de leurs habitans, s'y trouve ingénieusement décrit. Le Docteur Johnson en fut charmé, et l'éleva au-dessus de tout ce qui avoit paru depuis Pope; mais Goldsmith se défiant de ses propres forces, garda son manuscrit plusieurs années, et ce ne fut qu'aux*

prières réitérées du Docteur Johnson dont il reçut même quelque idées, qu'il consentit à le publier. La vive amitié que Goldsmith avoit pour son frère, est exprimée d'une manière touchante au commencement du poëme : il vante la tranquillité de sa paisible retraite ; il envie son bonheur champêtre, puis s'écrie dans des vers harmonieux que j'essaïe quelquefois d'imiter :

(*) *Mais un destin si doux ne me fut point promis :*
Toujours errant, en proie aux dévorans soucis,
Le printems de mes jours ne coule qu'avec peine;
Je cherche le bonheur: et c'est une ombre vaine,
Un fantôme imposteur qui fuit en approchant,
Semblable à l'horison dont l'œil trop confiant,
Limite le contour et la vaste étendue,
Bien loin de mon atteinte, il est près de ma vue.
Errer, tel est mon sort, et son injuste loi,
Me défend de trouver un coin de terre à moi. etc.

(*) *But me, not destin'd such delights to share,*
My prime of life in wandring spent and care.
(The Traveller. v. 23.)

En effet il tarda long-tems encore à être fixé : de Genève, notre nouveau Mentor suivit son Télémaque dans le midi de la France ; mais le jeune homme moins docile que le fils d'Ulysse, se débarrassa cavalièrement de son maître, et lui paya la petite portion de salaire qui lui étoit due. Il se trouvoit donc une fois encore errant et abandonné sur le globe ; cependant il se décida à parcourir la France, et surmontant la série de difficultés et de peines qui s'opposoient à son projet, il en traversa la plus grande partie : sa curiosité satisfaite, il se dirigea vers l'Anglettere, et arriva à Douvres en 1758.

Ses finances étoient entièrement épuisées. Comment gagner la métropole avec une fortune qui se réduisoit à quelques sols ? isolé, inconnu d'ailleurs, que faire à Londres ? il

résolut d'employer, comme ressource, ses connoissances en médecine, et conçut l'espoir d'être admis garçon Apothicaire ; il se mit donc en route, et quoiqu'assez difficilement, parvint à la capitale ; mais son accent désagréable, et son apparence rebutante, le firent rejeter avec mépris de tous les pharmaciens. Enfin un chimiste compatissant consentit à le prendre dans son laboratoire où il travailla jusqu'à l'heureuse découverte de son ancien ami, le Docteur Sleigh.

« *C'étoit un dimanche, raconte-*
» *t-il lui-même, que je lui fis ma vi-*
» *site, et l'on peut supposer que*
» *je m'affublai de mes meilleurs*
» *habits : Sleigh ne me reconnut*
» *pas d'abord (tel est, hélas ! le*
» *tribut que l'infortuné paie à la*
» *misère !) mais après lui avoir*
» *dit mon nom, je le trouvai plus*

» *empressé que jamais, et durant* » *son séjour à Londres, il partagea* » *libéralement avec moi sa bourse* » *et son amitié* ».

Goldsmith avoit trop d'honneur pour recourir long-tems à la bourse de son ami, et il saisit avec empressement l'occasion qui lui fut offerte de ne devoir son existence qu'à lui-même, en acceptant une sous-maîtrise à l'académie de Peckham, dont il sut constamment remplir les fonctions avec succès; mais des articles critiques qu'il faisoit insérer par fois dans le Monthly Review, *lui ayant bientôt acquis une réputation, l'éditeur l'engagea dans la rédaction de cette feuille périodique, et suivant alors sa vocation d'homme de lettres, il retourna à Londres, unique séjour dont il devoit attendre la distinction et la récompense de ses talens.*

Il se traça ensuite un plan d'économie rigoureuse, et chercha dans Green-Arbour Court, un astrologique hermitage où il composa divers écrits ingénieux : les premiers furent l'Abeille, *et ses* Recherches sur l'état actuel de la littérature en Europe; *ce dernier ouvrage lui valut l'amitié de Monsieur Newbery qui se distinguoit à la même époque par les encouragemens qu'il prodiguoit aux belles-lettres. Il s'érigea protecteur exclusif de Godsmith, et le fit admettre au nombre des rédacteurs du* Public Ledger (*), *dans lequel*

(*) *Il paroîtroit, d'après d'autres renseignemens, qu'il écrivit à la même époque, la plupart de ces lettres pour le* British Magazine, *dont le Docteur Smollet étoit directeur : il les recueillit ensuite, et en fit un volume separé. Il travailla aussi par occasion pour le* Critical Review. *Ce fut la critique ingénieuse*

il fit successivement paroître son Homme du monde, *sous le titre de* Lettres d'un Chinois.

Grâces à la générosité de Monsieur Newbery pour qui il avoit composé une multitude d'écrits ingénieux, il prit congé de sa retraite philosophique de Green-Arbour Court, pour se loger plus convenablement dans Wine-Office Court. C'est là qu'il mit la dernière main à son Ministre de Wakefield. *Il se concilia bientôt l'estime complette*

---

qu'il y inséra, d'une misérable traduction des fastes d'Ovide, par un pédant, et ses Recherches sur l'état actuel de la littérature en Europe, *qui lui méritèrent la connoissance du Docteur Smollet; il en reçut des recommandations auprès de gens de lettres estimables, et fut adresse par lui à des libraires qui recherchèrent dans la suite, ses ouvrages avec empressement.*

du Docteur Johnson par ce passe-port universel au cœur humain, la flatterie *: celui-ci recommanda son roman avec beaucoup d'intérêt, et lui en fit obtenir une somme bien au-dessus de ses modestes espérances ; cependant sa réputation comme romancier, n'étant pas encore établie, le libraire, incertain du succès de l'ouvrage en différa la publication, jusqu'à celle* du Voyageur, *après laquelle on l'accueillit avec le plus vif empressement.*

Parmi les personnes de distinction qui se montrèrent ambitieuses de le connoître, on compte le Duc de Northumberland; le détail de la visite que notre auteur lui fit, est digne d'être rapporté ; car on y trouve un trait frappant de son caractère. Voici comme il le raconte lui même :

« *Je fus engagé par mon ami,*

» *Monsieur Percy, à aller présen-*
» *ter mes respects au Duc, à l'occa-*
» *sion des louanges qu'il avoit pro-*
» *diguées à l'un de mes ouvrages.*
» *Je m'arrangeai le plus convena-*
» *blement qu'il me fut possible, et*
» *après avoir médité et préparé les*
» *complimens que je jugeois indis-*
» *pensables dans la circonstance;*
» *je tournai mes pas vers l'hôtel de*
» *Northumberland : je m'adressai*
» *aux domestiques comme ayant*
» *quelque chose de particulier à*
» *communiquer à sa Seigneurie, et*
» *ils m'introduisirent dans une*
» *antichambre où, après avoir at-*
» *tendu quelque tems, je vis s'avan-*
» *cer un Monsieur fort élégamment*
» *vêtu : le prenant pour le Duc, je*
» *lui débitai avec beaucoup d'em-*
» *pressement toutes les choses su-*
» *blimes que j'avois composées pour*
» *le remercier de l'honneur qu'il vou-*

» *loit bien me faire. Quel fut hé-*
» *las ! mon étonnement lorsqu'il*
» *m'apprit que je le prenois pour*
» *son maître auquel il me dit qu'il*
» *alloit m'annoncer ; le Duc entra*
» *presqu'aussitôt dans l'apparte-*
» *ment ; mais je me sentis si stupé-*
» *fait de ma méprise, que ne trou-*
» *vant plus de paroles pour m'ex-*
» *primer, je me sauvai, confondu*
» *de l'étourderie, sans adresser un*
» *seul mot au Duc* ».

L'un de ces adroits exécuteurs de la loi, un Bailli qui avoit une sentence contre notre Auteur, mit à profit cette circonstance au détriment du pauvre Goldsmith : il lui écrivit une lettre au nom de l'intendant d'un homme de qualité qui désiroit ardemment, lui disoit-il, entendre la lecture de son dernier ouvrage, et il lui assignoit en même tems un lieu pour se rencontrer, et

le conduire de là, chez sa Seigneurie supposée. La vanité de Goldsmith le fit donner à plein collier dans le piége : il se rendit avec beaucoup de confiance à l'endroit désigné ; mais au lieu de l'intendant, il trouva le bailli, qui se disposoit à le traîner en prison ; advint heureusement Monsieur Hamilton, imprimeur du Critical Review *dont la générosité le sortit de ce nouvel embarras.*

Ce fut en 1765 *que parut son poëme du* Voyageur. *L'accueil empressé que cet ouvrage reçut du public, rehaussa chez les libraires sa réputation d'homme de lettres, et lui valut la connoissance de personnes distinguées par leurs talens, et qui occupoient alors un rang éminent, telles que Lord Nugent, Sir Joshua Reynolds, Docteur Nugent, Beauclerc, Monsieur Dyer, ect. Ces*

hommes célèbres recherchoient sa conversation, et rioient de ses étourderies : en même tems qu'ils admiroient l'élégance et la pureté de ses écrits, ils s'amusoient de la simplicité de l'Auteur. Il fit imprimer, la même année, un recueil d'essais *qu'on avoit déjà lus dans plusieurs feuilles périodiques; mais le* Ministre de Wakefield, *qui parut en* 1766, *mit le comble à sa réputation.*

Cependant ses finances s'accroissoient avec sa renommée. Il adopta un genre de vie plus élevé, et peu de tems après la publication du Voyageur, *il changea son modeste logement de Wine-office Court, contre une enfilade d'appartemens dans Inner Temple. De concert avec M. Bott, l'un de ses amis, homme de lettres, il loua ensuite une maison de campagne pour y respirer un air*

pur, et jouir des douceurs de la retraite ; il surnomma plaisamment celle-ci : le Paradis d'un cordonnier, *le plan en ayant été exécuté par un parvenu qui tiroit un peu son origine de la savate.* (*Nos hommes de lettres à venir pourroient bien un jour, sur cet exemple, trouver souvent matière à exercer leurs plaisanteries*).

C'est dans cette solitude qu'il écrivit ses Lettres sur l'histoire d'Angleterre. *L'élégance et la pureté du style de cet ouvrage le firent généralement attribuer à Lord Lyttleton, l'un des plus célèbres écrivains du siècle : on l'acheta avec avidité, et presque tous les séminaires l'adoptèrent comme livre classique, le plus propre à faciliter la connoissance de l'histoire d'Angleterre.*

De toutes ses compilations, celle

qu'il estima plus que les autres, fut son choix de poésie Anglaise. *Cet ouvrage ne lui coûta que bien peu de peine ; car il ne fit que désigner avec un crayon, à son imprimeur, les passages à recueilir : il en retira néanmoins deux cents louis ; mais craignant qu'on n'estimât pas cette récompense due à son travail, il disoit qu'un homme doit faire preuve d'un jugement sain dans ces sortes de choix, et qu'il peut avoir sacrifié vingt ans de sa vie à former ce jugement.*

Il composa ensuite une comédie ayant pour titre l'Homme de bon naturel, *qui fut représentée, en* 1768. *Malgré les idées neuves et les critiques fines et morales qui caractérisent cette pièce, elle ne reçut pas du public, l'accueil qu'elle méritoit : le genre sentimental dominoit alors, et comme il parut à la même*

époque, une autre comédie plus conforme au goût et aux mœurs du tems, la pomme lui fut unanimement accordée. Cette concurrence humilia le pauvre Goldsmith, dont la vanité se trouva cruellement mortifiée par cette préférence non méritée. Kelly auteur de la pièce accueillie, fier de sa victoire, la publioit partout; mais ses succès provoquèrent si violemment le dépit jaloux de Goldsmith, qu'il rompit brusquement les liens de l'amitié qui les unissoit; car bien qu'en toute autre occasion, il se montra lui-même d'un caractère conforme au héros de sa pièce, l'Homme de bon naturel, *il ne pouvoit, en littérature, souffrir un rival près de son trône.*

Dégoûté d'aussi trivials débats, indignes d'ailleurs du rang qu'il occupoit dans la littérature, il mit

au jour son charmant poëme du Village abandonné, *et le vendit cent louis, prix qu'il regardoit comme beaucoup au-dessus de la valeur de l'ouvrage ; il dit même à ce propos à l'un de ses amis qu'il craignoit que le pauvre libraire n'eut à se repentir du marché ; que c'étoit acheter cinq schellings le distique, et qu'il n'existoit pas un poëme moderne digne de ce prix ; mais la vente n'en fut pas moins rapide, et les résultats, mirent sans doute, le libraire à portée d'apprécier la modestie de l'auteur.*

Ce poëme est dédié à son ami, Sir Joshua Reynolds. Il s'y présente lui même comme natif du village qu'il chante; il peint le contraste de l'innocence et du bonheur champêtre avec les maux et les vices introduits dans les réunions sociales,

puis adresse à la retraite cette apostrophe touchante dont j'ai hasardé une traduction :

(*) Retraite fortunée ! adorable séjour !
Etranger aux soucis, ah! ne pourrai-je un jour,
Savourer tes plaisis si chers à la vieillesse !
Heureux qui, couronnant les maux de sa jeunesse
Peut goûter à loisir cette félicité
Offerte par ton ombre à sa caducité !
Loin d'un monde enchanté, fécond en précipices,
Il ne craint plus l'appât caché sous ses délices,
Mais redoutant les traits d'un coupable désir,
Trop foible pour combattre, il apprend à les fuir.
Est-il besoin pour lui qu'une ame ambitieuse,
Affronte les dangers d'une mer périlleuse ;
Cet insense qui cherche un trésor souterrain,
De la terre pour lui n'entr'ouvre pas le sein.
Il n'a point à sa porte une voix menaçante
Insensible aux accens de la faim suppliante ;

(*) « *O blest retirement, friend to life's decline ;*
» *Retreats from care, that never must be-mine* ». etc.
(The deserted village. v. 96.)

Mais il termine en paix le reste de ses jours ;
Protégé par un Dieu qui surveille leur cours ,
Il descend au tombeau par une route obscure ;
Et la religion aidant à la nature ,
Lui fraye vers la mort un facile chemin:
Il sourit à l'espoir d'un avenir prochain ,
Et des biens qu'il promet , jouissant par avance ,
Quand le monde finit, le ciel pour lui commence.etc.

Il passe ensuite au portrait du maître d'école , et fait une description du cabaret du village : l'un et l'autre tableau sont caractérisés par une vraisemblance frappante. La digression sur les malheurs qu'entraînent le luxe et les richesses , est également pleine de force. Il condamne avec une expérience consommée , l'inconstance et la futilité des plaisirs superficiels , et décrit les maux de ceux qui , faute d'occupations dans leurs foyers , vont errer en des pays lointains. Cet ouvrage fait regretter qu'il n'ait laissé

qu'un bien petit nombre de poésies (*). *Ce n'est point une production hâtive ; car il sacrifia deux ans à sa composition, et durant une absence de cinq ou six ans, il la revit et la perfectionna scrupuleusement.*

Quelque tems après la publication de ce poëme, il paya un tribut aux talens et à la mémoire du Docteur Parnell, dans une biographie en tête de la nouvelle édition des ouvrages de cet élégant écrivain dont le

---

(*) *Goldsmith se trouvant un jour d'un grand dîner, un célèbre personnage lui fit quelques reproches de la préférence qu'il donnoit aux écrits en prose, sur les ouvrages de poésie : « C'est, repliqua-t-il que je » meurs de faim en cultivant les Muses, » tandis que par le produit de ma prose, je » trouve à boire, à manger, de bons vête- » mens, et même les jouissances de la vie ».*

cœur et l'esprit sont également honorés par cette production.

En 1772 *il fit paroître une seconde comédie ayant pour titre,* She stoops to conquer *: elle fut accueillie du public avec un empressement plus vif que la première, et sortit victorieuse des critiques jalouses qui pleuvent toujours sur les bons ouvrages.*

Ses écrits lui avoient acquis alors une fortune honnête; mais il la vit bientôt s'évanouir par une suite naturelle de son caractère bienfaisant, et par une profusion mal ordonnée en faveur des auteurs indigens. Il prodiguoit sur-tout ses largesses à ceux de son pays qui, abusant de sa crédulité, le firent dupe de l'habitude du jeu qu'il avoit récemment contractée : il se trouva promptement enveloppé dans le plus grand embarras ; et une existence pré-

caire due aux sollitudes causées par des dettes accumulées, anticipa bientôt sur sa santé. Il devoit environ cinquante mille francs à l'époque de sa mort. (Un poëte eût-il jamais tant de crédit) ?

Le pauvre Goldsmith touchoit alors à la fin de ses jours : depuis quelques années il étoit devenu sujet à des attaques de nerfs, et l'état déplorable de ses affaires, aggrava la violence de cette maladie qui, jointe à l'agitation de son esprit, le jeta dans une fièvre nerveuse. Les accès en devinrent progressivement si terribles, qu'il donna des signes de désespoir ; il parut même souhaiter la fin de son existence dont les plus habiles médecins ne purent prolonger la durée, et la mort vint terminer ses souffrances le 4 avril 1774 dans la quarante-cinquième année de son âge.

Tel est le tableau rapide de la vie de cet homme que ne dut qu'à lui-même sa mort prématurée. Tous ses amis versèrent des larmes sur sa tombe ; ils y jetèrent aussi des fleurs, et leurs éloges pompeux devoient l'immortaliser, s'il n'avoit lui-même marqué d'avance sa place au temple de mémoire. Son caractère se trouve heureusement peint par ce seul vers de Pope :

« In wit a man, simplicity child ».

qu'on peut traduire ainsi :

Pour l'esprit, homme; enfant pour la simplicité.

Dans un siècle où le génie et le savoir sont trop généralement sacrifiés à l'ambition et à l'avarice, c'est une bien douce consolation pour la vertu, parmi les Anglais, de pouvoir se rappeller le nom de Goldsmith, comme un exemple frappant du contraire.

Je crois au reste ce détail suffisant pour mettre les lecteurs à portée d'établir une comparaison entre la vie de Goldsmith, et les événemens que nous en retrace, sous des caractères empruntés, son Ministre de Wakefield. *Cette production est la plus admirable de notre auteur, et l'une des plus dignes d'enrichir notre littérature, qui bien souvent, ajoute à ses grâces par ces sortes d'éclats empruntés. Le sujet en est chaste, la diction élégante et correcte. Les caractères y sont puisés dans la nature, et les scènes ingénieusement nuancées par un sentiment pur, et un esprit heureux. Le héros du roman développe dans toutes ses actions les vertus les plus précieuses à la vie familière et sociale; humain et généreux dans ses penchans, sincère dans sa profession, il offre constamment un mo-*

dèle parfait du caractère qu'il représente, toujours d'accord avec cette excellente maxime, que l'exemple est plus puissant que le précepte. Sa femme nous offre aussi mille qualités louables, et sa passion dominante pour la parure et l'éclat, est une innocente foiblesse, plutôt faite pour appeler un sourire que provoquer la censure. Le caractère d'Olivia, fille aînée du Ministre, est le contraste heureux et frappant de celui de sa sœur: l'une présente l'image fidèle de la gaieté volage, l'autre de la gravité constante; sans jamais cependant s'abandonner a leur inclination particulière, au dessus des bornes de la modération.

« (*) L'objet le plus édifiant que » puisse présenter le vaste specta-

(*) *The greatest object in the universe is a good man struggling with adversity.*

» cle de la nature, dit un philo-
» phe Anglais, est l'homme de bien
» luttant contre l'adversité». Il sem-
ble que l'auteur ait tissu son ro-
man sur cette maxime, en puisant
sans cesse dans les infortunes aux-
quelles son héros est en proie, les
plus pures leçons de morale et de
vertu, dégagées de l'austérité des ri-
gides loix du stoïcisme; une sim-
plicité philosophique règne dans
tout le cours de l'ouvrage; la lecture
ne sauroit en faire naître une pen-
sée contraire au plan que l'auteur
s'est tracé, et l'on y chercheroit
vainement un trait capable d'of-
fenser l'oreille la plus chaste. Si la
profondeur et l'heureuse philosophie
de l'auteur, nous échappent quelque-
fois, nous sommes du moins forcés
de rendre hommage à la bonté de
son cœur, et à la pureté de ses prin-
cipes; mais il faut une ame et des

sensations non émoussées pour trouver des charmes dans cette lecture; et l'on s'efforceroit vainement d'en faire appercevoir les beautés, à ces êtres malheureusement nés, qui ne se sentent émus que par des sentimens grossiers dus à des habitudes vicieuses, contractées dans la fréquentation d'un monde méprisable.

Il me reste à rendre compte des motifs qui m'ont engagé dans une quatrième traduction de cet ouvrage : je l'avois à peine lu, que j'en parlai avec enthousiasme à quelques littérateurs étrangers à la langue anglaise ; leurs jugemens étoient tous autres que le mien, ils se plaignoient d'un style bas, d'un père simple, d'une mère ridicule, et de filles sottes ; le défaut de bonne traduction m'expliqua seul cette énigme, et sentant vivement les beautés de ce roman, je crus pouvoir tenter de les peindre ;

j'y fus d'ailleurs invité par une autre raison spécieuse : on sait que l'original anglais est devenu depuis long tems élémentaire pour tout Français qui étudie la langue anglaise, et l'on ne pourroit nier que la connoissance de cet idiome, déjà presque générale parmi nous, s'acquiert rapidement par la comparaison des deux langues; j'ai pu, sur ce principe, considérer comme utile, un ouvrage qui présenteroit la double nomenclature de leurs richesses respectives, qui offriroit un parallèle soutenu de leurs ressources, en balançant leurs expressions, leurs tours et leurs moyens, et en opposant l'un à l'autre, le caractère propre de chacune d'elles, dans le style sublime ou familier, grave ou badin ; une bonne traduction de cet ouvrage auroit infail-

liblement rempli ce but; mais en cela mon désir doit surpasser de beaucoup mes succès. Bien persuadé néanmoins que la foule des ouvrages vicieusement traduits doivent la plupart de leurs imperfections à un défaut de discernement entre traduction *et* version, *j'ai cru pouvoir avec quelques succès, glaner abondamment dans un champ mal moissonné : j'ai vainement cherché dans mes prédécesseurs, ces fleurs de sentiment, et cette exacte harmonie qui caractérisent leur modèle; ils n'ont point su manier habilement l'arme du traducteur :* Non verbum reddere verbo, *et suivant religieusement la construction analytique de l'original anglais, semblables aux enfans auxquels on donne pour devoir un passage grec ou latin, ils ont fait*

une version. *Un traducteur célèbre* (*) *a dit : « Quiconque traduit, » contracte une dette ; il doit ac- » quitter la même somme dans une » autre monnoie ». Un mot peut être noble en anglais, tandis qu'en français, celui qui y correspond, est bas, (et cette vérité n'a pas besoin de s'étayer d'un exemple.) Or, dans ce cas, traduire littéralement est substituer la bassesse à la noblesse des expressions ; et comme cette remarque s'étend quelquefois sur des phrases aussi bien que sur un mot, le traducteur habile doit s'attacher à fondre les idiotismes du texte, en les assujettissant aux tours et au génie de la langue dans laquelle il écrit.*

C'est aux deux premières traduc-

(*) *Monsieur Delille.*

tions de cet ouvrage qui ont paru, l'une presqu'aussitôt que l'original anglais, et l'autre long-tems après celle-ci, que s'appliquent plus particulièrement les observations, ci-dessus : j'ai cru voir, en les lisant, des Anglais écrire en français, et cette conformité de style avec l'élocution anglaise, écrase ridiculement, sous un joug insuportable, l'heureuse liaison qui anime notre langue. Je ne m'amuserai pas, (ce seroit ennuyer les lecteurs), à détailler les défauts multipliés de l'ancienne et première traduction, dont de nombreuses éditions ont, en faveur des beautés qui brillent dans ce roman, inondé la littérature; il suffit d'entendre un peu l'anglais pour juger de sa frappante infériorité, et il est inutile de la démontrer; mais on doit avoir lu la seconde, qui parut en l'an V, avec

moins de dégoût : elle est de Monsieur Gin qui rectifia dans plusieurs endroits la bassesse du style de la première; on ne sauroit cependant lui pardonner quelques expressions baroques, et des libertés mal placées. Madame Eléonore de Fl.... qui, sans doute, reconnut dans le tems à ces deux traductions, les défauts que je leur impute, entreprit elle-même de traduire l'ouvrage, et le fit paroître en l'an VII, sous le titre du Curé anglais *ou* la Famille Primrose; *elle se fût servi de l'expression exacte de* Ministre, *si elle eût su que la religion protestante qui domine en angleterre, n'admet point de Curé. et qu'il seroit ridicule d'entendre dire* la femme et les enfans d'un Curé; *mais il faut lui pardonner cette petite erreur en faveur d'un style plus doux et plus coulant que celui des traductions précédentes.*

Je me vois cependant forcé de lui reprocher des mots soulignés qu'il auroit mieux valu rendre par une circonlocution ; et quelquefois des altérations sensibles dans le texte.

Quant à moi je me suis appliqué à trouver le tour propre de la langue dans laquelle je m'explique ; et je me suis exclusivement étudié à peindre les idées de mon auteur comme si je les avois conçues moi-même sans les puiser dans une source étrangère. J'ai mis en vers quelques poésies qui se trouvent éparses dans le cours de l'ouvrage ; mais je dois avertir que la traduction libre de la Ballade qu'on y lira, est du citoyen Léonard ; il eût été téméraire à moi de l'entreprendre après lui.

J'ai d'ailleurs réuni tous mes efforts pour faire goûter aux Français,

étrangers à la langue anglaise, ce Roman qui, précieux sous tant de rapports, l'est principalement par la pure morale qui y règne.

J.-G. YMBERT.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

On peut accuser ce petit Ouvrage de mille défauts, et l'on pourroit y trouver aussi mille preuves pour en démontrer les beautés; mais ce seroit une recherche vaine : souvent un livre hérissé d'erreurs, a le charme secret d'amuser, tandis qu'un autre, rigoureusement parfait, traîne après lui le dégoût et l'ennui.

Le Héros de ce Roman réunit

les trois caractères dominans de la société : il est tout à la fois, prêtre, époux et père de famille; toujours prêt à instruire, on le voit constamment disposé à se soumettre, et toujours simple dans l'opulence, il est inébranlable dans l'adversité.

Dans ce siècle de luxe et de raffinement, à qui pourra plaire un tel homme ? ceux qui sont entêtés des scènes du grand monde, tourneront en ridicule la naïve simplicité des habitans de son toît champêtre ; ceux qui prennent l'indécence pour la gaieté ;

chercheront en vain de l'esprit dans ses entretiens innocens, et les êtres élevés dans l'oubli méprisant de la religion, riront d'un mortel qui puise ses plus douces consolations, dans l'espoir d'une vie future.

OLIVER GOLDSMITH.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la famille de Wakefield, dans laquelle une ressemblance de parenté domine dans les esprits comme dans les personnes.

J'AI toujours été d'opinion qu'un honnête homme qui se marie, et élève une nombreuse famille, se rend plus utile à la société que le célibataire qui ne fait que discourir sur la population. D'après ce principe, un an s'étoit à peine écoulé depuis que j'avois pris les ordres, que je commençois à penser sérieusement au mariage, et je choisis ma femme avec le même esprit qu'elle-même choisit sa

robe de noces, de nature à résister aux fatigues, bien plus qu'à éblouir par son éclat; peu de Dames du pays pouvoient faire preuve de plus d'éducation : elle lisoit tous les livres anglais sans beaucoup épeller; mais pour confire, conserver et faire la cuisine, aucune ne la surpassoit. Elle se glorifioit principalement de posséder tous les petits détails propres à améliorer un ménage; mais en dépit de son économie, je n'ai jamais trouvé que nous en devinssions plus riches.

Quoiqu'il en soit, nous nous chérissions l'un et l'autre, et notre tendresse augmentoit avec l'âge; il n'y avoit effectivement rien qui pût provoquer la discorde entre nous ou avec les autres. Nous avions une jolie maison heureusement située, et par la beauté du pays, et par la bonté du voisinage. L'année s'écouloit en divertissemens moraux et champêtres, en visites à

nos riches voisins, et en consolations à ceux qui étoient pauvres. Nous n'avions pas de révolutions à redouter, ni de fatigues à essuyer, toutes nos aventures se passoient au coin du feu nos voyages étoient limités de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme nous habitions près du grand chemin, les voyageurs ou les étrangers venoient souvent nous rendre visite, pour goûter de notre vin de groseilles, qui nous avoit mérité une grande réputation ; et j'affirme, avec la sincérité d'un historien, qu'aucun n'en a jamais fait faute : nos cousins, jusqu'au quarantième degré même, tous sans le secours des registres d'Hérald (*), se rappeloient la parenté, et venoient très-souvent

(*) Bureau où sont enregistrées les généalogies, les armoiries, etc., etc., de la plupart des familles d'Angleterre.

nous voir. Quelques uns ne nous fesoient pas grand honneur avec ces prétentions de parenté; car, pour parler exactement, le boiteux et l'aveugle se trouvoient souvent du nombre; cependant ma femme persistoit à ce qu'ils mangeassent à notre table, parce que, disoit-elle, ils sont *de la même chair et du même sang* que nous; ainsi quoique nous ne fussions pas fort riches; nous étions entourés d'heureux amis. Un hôte se plaît d'autant plus à être bien traité qu'il est plus pauvre : et cette remarque se trouve constamment justifiée, dans le cours de la vie. De même que quelques personnes restent en extase devant les couleurs d'une tulipe ou devant les ailes d'un papillon; de même je me plaisois naturellement à lire le bonheur sur les figures humaines; mais quand il arrivoit que quelqu'un de nos convives se trouvoit être in-

sociable, ou d'un méchant caractère, ou que nous eussions enfin l'intention d'éconduire, je me faisois un devoir, sur son départ de la maison, de lui prêter un surtout, ou une paire de bottes, ou quelquefois un cheval de médiocre valeur, et j'avois la certitude bien acquise de ne le voir jamais revenir pour me les rendre, c'est de cette manière, que nous nous défaisions des gens déplaisans. Mais, jamais la famille de Wakefield ne passa pour laisser le voyageur et le malheureux, languir à sa porte.

C'est ainsi que nous comptâmes plusieurs années heureuses ; ce n'est pas cependant qu'elles ne fussent parfois obscurcies de ces petites contrariétés que la providence nous suscite pour nous mettre à portée de mieux aprécier ses faveurs ; mon verger étoit souvent ravagé par les écoliers, et les tourtes de ma femme pillées par

les chats ou les enfans. Le sommeil surprenoit quelquefois le seigneur de la paroisse au moment le plus pathétique de mon sermon, ou sa femme, à l'église ne reconnaissoit les politesses de la mienne que par de misérables révérences de dignité ; mais en dépit des désagrémens, nous avions bientôt chassé toutes les sollicitudes qui naissoient de semblables circonstances, et trois ou quatre jours s'écouloient à peine, que nous nous étonnions qu'elles aient pu nous attrister.

Mes enfans, élévés dans la tempérance, devoient à une éducation sans molesse, leur heureuse constitution et leur bonne santé ; mes fils étoient robustes et actifs, mes filles fraiches et belles. Quand je me trouvois au milieu de cette petite colonie, qui promettoit d'être le soutien de mes vieux jours, je me rappellois sans

cesse la fameuse histoire du comte Abensberg, qui, à l'époque du voyage de Henri II, en Allemagne, et parmi les autres courtisans qui venoient, accompagnés de leurs trésors, présenta à son souverain ses trente deux enfans, comme le présent le plus précieux qu'il eût à lui offrir. Ensorte que, quoique je n'en eusse que six, je les considérois comme le don le plus valable que je puisse faire à mon pays : et par conséquent, je le regardois comme mon débiteur. Mon aîné s'appelloit Georges, comme son oncle qui nous avoit laissé dix mille livres sterlings. Je voulois nommer Grissel, d'après le nom de sa tante, notre second enfant, qui étoit une fille ; mais ma femme qui, durant sa grossesse, avoit lu des romans, persista à ce qu'elle fût appelée Olivia. En moins d'un an nous eûmes une autre fille, et pour

cette fois, j'étois bien déterminé à la nommer Grissel ; mais une riche parente à qui il passa par la tête d'être maraine, voulut que son nom fût Sophie ; ainsi nous avions deux noms de roman dans la famille ; mais je confesse solemnellement que je n'y avois influé en rien : Moïse vint ensuite, et dans l'intervalle de douze ans, nous eumes deux autre fils.

Vainement je m'efforçois de dissimuler mon enthousiasme lorsque je me trouvois au milieu de mes enfans, ma femme en concevoit un orgueil et un plaisir encore plus grand, comme nos amis me disoient souvent : « Ma foi, madame Primrose, vous avez les plus beaux enfans du pays ». « Eh ! voisin, répondoit-elle, ils sont comme le ciel les a faits, assez beaux s'ils sont assez bons : *car est beau qui bien fait* ». Et alors elle ordonnoit à ses filles de tenir leurs têtes hautes ;

à la vérité elles étoient fort belles ; mais la perfection des dehors est selon moi, une qualité si futile, qu'à peine me serois-je rappellé d'en parler ici, si ce n'eût été un sujet général de conversation dans le pays. Olivia, alors âgée de dix-huit ans environ, avoit cette éclatante beauté que les peintres nous présentent dans les portraits d'Hébé ; figure ouverte, fiere et animée. Les traits de Sophie ne frappoient pas au premier abord ; mais pénétroient insensiblement au fond du cœur par leur douceur, leur modestie et leur délicatesse ; l'une subjuguoit d'un seul regard ; l'autre, par des efforts successivement répétés.

Le caractère d'une femme est généralement tracé d'après ses traits : au moins à en juger par mes filles. Olivia désiroit beaucoup d'adorateurs, et Sophie n'en voulait captiver qu'un. Olivia éprouvoit souvent

un desir trop vif de plaire, Sophie, au contraire, retiroit de l'avantage même de ses craintes de déplaire, l'une m'enchantoit par sa vivacité lorsque j'étois gai ; l'autre par son bon sens quand j'étois sérieux. Mais ces deux qualités n'étoient portées à leur période, ni chez l'une ni chez l'autre. Je les ai souvent vues changer de caractère tout un jour, le chagrin métamorphosoit quelquefois ma coquette en prude, et un nouvel assortissement de rubans donnoit, tout-à-coup, à sa jeune sœur, une vivacité plus que naturelle. Mon fils aîné George, faisoit son éducation à Oxford, selon mon intention de le destiner aux sciences ; Moïse, mon deuxième fils, s'adonnoit chez moi à diverses études : le destinant aux affaires. Il seroit inutile de décrire le caractère particulier de chacun de mes autres enfans,

qui n'ont que très-peu figuré dans le monde; mais à parler exactement, ils n'avoient tous qu'un même caractère, celui d'être également généreux, modestes et innocens.

CHAPITRE II.

Malheurs de la famille : la perte de la fortune contribue à augmenter l'orgueil de ceux qui en sont dignes.

Les intérêts domestiques de la famille étoient soumis exclusivement à la direction de ma femme, et les intellectuels entièrement subordonnés à la mienne. Je divisois entre les veuves et les orphelins de l'état ecclésiastique de notre diocèse, les bénéfices attachés à ma charge, qui ne s'élevoit qu'à trente-cinq livres sterling par an, car ma propre fortune suffisant à notre aisance, je ne faisois

aucun fond sur mes revenus, et je ressentois un plaisir secret à m'acquitter de mes fonctions sans attendre après leur récompense. Je m'étois aussi décidé à les remplir moi-même, sans le secours d'un vicaire, et à connoître particulièrement tous mes paroissiens, pour exhorter à la modération les hommes mariés, et les garçons au mariage ; c'est ce qui au bout de quelques années, donna lieu de dire comme proverbe, que trois choses étranges manquoient à Wakefield, savoir : un ministre sans orgueil, des jeunes gens sans femmes, et des guinguettes sans pratiques.

Le mariage fut toujours un de mes sujets favoris, et je composai plusieurs sermons pour démontrer son utilité et ses bienfaits ; mais je m'attachois principalement à un dogme que je me faisois un devoir de soutenir ; j'affirmois avec Whiston, que le mariage

en secondes noces, d'un chef de l'église d'Angleterre, après la mort de sa première femme, étoit illégitime, ou en un mot, j'étois défenseur sévère de la monogamie.

Je fus promptement initié dans cette importante dispute qui a donné naissance à tant de pénibles volumes. Je fis moi-même imprimer quelques discours sur ce sujet ; mais comme ils ne se vendoient jamais, je me consolois de l'idée qu'ils n'étoient lus que par l'heureux *petit nombre*. Quelques-uns de mes amis considéroient cette opinion comme mon côté foible ; mais hélas ! elle n'avoit pas été pour eux, comme pour moi, le motif de longues méditations, et plus j'y réfléchissois, plus la chose me paroissoit importante ; je montai même un degré au-dessus de Whiston, dans le développement de mes principes. Il avoit fait graver sur le tombeau de

sa femme, qu'elle étoit la *seule* de Willam Whiston ; et à son exemple, j'écrivis pour la mienne, quoique encore vivante, une semblable épitaphe, dans laquelle je vantois son économie, sa prudence et sa soumission jusqu'à la mort ; je la fis copier, encadrer élégamment, et suspendre au-dessus de la cheminée, où elle remplissoit parfaitement mon but, en instruisant ma femme de son devoir envers moi, et me prescrivant pour elle la fidélité ; elle stimuloit sans cesse la passion de ma femme pour sa réputation, et la préparoit constament à la mort.

C'est sans doute pour avoir entendu le mariage si souvent recommandé, que mon fils aîné, qui venoit de quitter le collège, tourna ses affections sur la fille d'un ecclésiastique, notre voisin, qui étoit un des chefs de l'église, et dans le cas de donner à sa

fille une dot brillante ; mais la fortune étoit la moindre fleur de la couronne de miss Arabella Wilmot : tout le monde, excepté mes deux filles, s'accordoit à la trouver parfaitement belle ; sa jeunesse, son heureuse constitution et sa candeur, étoient relevées par l'éclat de son teint ; un vieillard même n'auroit pu considérer sans émotion la sensibilité exquise qui étoit empreinte sur tous ses traits. Comme monsieur Wilmot savoit que je pouvois donner à mon fils un joli établissement, il ne répugnoit pas au mariage, et les deux familles vivoient dans cette parfaite harmonie qui précède ordinairement une alliance. J'en reculois l'époque autant qu'il dépendoit de moi, étant bien convaincu par l'expérience, que les instans des prévenances et des amours sont les plus heureux de la vie ; les divertissemens variés que

nos jeunes amans voyoient chaque jour se reproduire entr'eux, sembloit augmenter leur passion. Nous nous réveillons ordinairement avec la musique, et nous allions chasser dans les beaux jours ; nos dames sacrifioient l'intervalle du déjeûner au dîner, à la toilette et à l'étude ; elles lisoient une page chaque jour, puis s'admiroient dans leurs glaces, que le philosophe le plus sévère auroit souvent avoué présenter de plus touchantes beautés que le livre ; au dîner, ma femme ordonnoit ; elle vouloit absolument découper chaque chose elle-même, selon la coutume de sa mère, et elle nous faisoit à cette occasion l'histoire de chaque plat ; quand nous avions dîné, pour prévenir que ces dames ne nous quittassent, je faisois toujours ôter la table, et avec le secours du maître de musique, elles nous donnoient un

agréable concert; puis la promenade, le thé, la danse et les petits jeux diminuoient la longueur du jour sans recoûrir aux cartes, car je détestois tous les autres jeux, excepté le backgammon, auquel moi et mon vieux ami jouyons quelquefois deux schellings. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici un coup fatal qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble; j'avois encore besoin d'un *quatre*, je jettai *deux as* cinq fois de suite.

Quelques mois s'écoulèrent de cette manière, jusqu'à ce qu'enfin nous jugeâmes convenable de fixer un jour pour le mariage de nos jeunes amans qui paroissoient le desirer vivement. Je ne m'amuserai pas à dépeindre l'air empressé de ma femme pendant les préparatifs des noces, non plus que les visages malins de mes filles; pour moi, mon attention étoit dirigée vers un autre objet: je mettois la

dernière main à un discours que j'avois le dessein de faire promptement imprimer en faveur de la monogamie ; comme j'estimois ce morceau, un chef-d'œuvre d'invention et de style, je ne pus, dans l'enthousiasme de mon cœur, m'empêcher de le lire à mon ami, monsieur Wilmot, ne formant aucun doute sur son approbation ; mais je découvris trop tard qu'il étoit fortement attaché à l'opinion contraire, et pour cause, puisqu'il avoit en vue une quatrième femme, en sorte que, comme on peut bien s'y attendre, cela occasionna une dispute mêlée de quelqu'aigreur, qui menaça beaucoup d'interrompre notre alliance projettée ; mais le jour qui précédoit celui marqué pour la cérémonie, fut désigné pour débattre longuement le sujet.

Il fut traité de part et d'autre avec l'esprit qui lui étoit propre ; il affir-

moit que j'étois hétérodoxe, et je l'en qualifiois moi-même, il répondoit encore, et je lui repliquois. Cependant au moment le plus vif de la discussion, un de mes parens arriva, et m'invita à quitter un instant; il me dit avec un air de consternation, qu'il m'engageoit à ne pas pousser plus loin le différent, et à approuver le mariage du vieux gentilhomme, s'il y persistoit, du moins jusqu'à la conclusion des noces de mon fils. « Comment, m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité, et le laisser se marier à présent même, que je lui ai presque prouvé qu'il est esclave de l'absurdité. Vous seriez aussi bien venu à me conseiller d'abandonner ma fortune que mon argument ». Je suis fâché de vous apprendre, reprit mon ami, que cette fortune n'est presque plus rien; le banquier entre les mains duquel étoit votre argent, a

manqué, et s'est enfuit pour éviter un bilan, l'on n'estime qu'il n'y aura pas un schelling pour une livre sterling ; je voulois éviter de vous affliger, ainsi que votre famille, avant la noce ; mais cela servira à modérer la véhémence que vous apportez au soutien de votre cause ; car je pense bien que vous aurez assez de prudence pour sentir la nécessité de dissimuler au moins, jusqu'à ce que votre fils ait la fortune de la jeune personne bien assurée ». « Eh, bien ! répliquai-je, si ce que vous me dites est vrai, et que je doive être mendiant, rien ne me forcera à devenir méprisable, ou à dévier de mes principes, je vais sur-le-champ les instruire de mes infortunes, et quant à mon argument, je me rétracte même de mes premières conclusions en faveur du vieux gentilhomme, et je désaprouve égale-

ment qu'il se remarie, soit *de jure* ou *de facto*, soit en tout autre sens de l'expression.

Je n'en finirois pas si je décrivois le combat de sentiment des deux familles, lorsque je les instruisis de mes malheurs; mais tout ce que les autres éprouvoient, n'étoient rien auprès des souffrances que nos deux amans paroissoient endurer. Monsieur Wilmot qui déjà auparavant, étoit assez incliné à rompre le mariage, ne balança pas cette fois. Il avoit une vertu en perfection, c'étoit la prudence, la seule, trop souvent qui nous reste dans toute sa force à soixante douze ans.

CHAPITRE III.

Changement de pays. Les instans heureux de notre vie se trouvent le plus souvent naître de notre propre fond.

L'espérance que le récit de nos malheurs fut prématuré ou tissu par la méchanceté, étoit l'unique consolation de la famille ; mais une lettre confirmative et détaillée de mon homme d'affaires, vint bientôt la détruire : la perte de la fortune ne m'aurait été personnellement que peu sensible, mes sollicitudes naissoient pour ma famille, qui, n'ayant pas reçu une éducation propre à la lui faire mépriser, devoit nécessairement en être humiliée.

Quinze jours s'écoulèrent sans que j'essayasse de retenir les larmes de

mes enfans ; une consolation prématurée ne fait qu'accroître les douleurs. J'employai ce court espace à méditer sur quelques moyens de les encourager. On m'offroit à quelque distance une cure de quinze livres sterling par an, où, sans crainte d'être troublé, je pouvois pratiquer mes principes ; j'acceptai avec empressement la proposition, dans le dessein d'augmenter ma charge par les bénéfices de la direction d'une petite ferme.

Bien affermi dans cette résolution, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune, et toutes les dettes recueillies et payées, de quatre mille livres sterling, il ne nous en restoit que quatre cents. Je m'attachai principalement à soumettre aux circonstances l'orgueil de mes enfans; car je n'ignorois pas que l'attente de la misère est la misère elle-même.

« Vous ne pouvez vous dissimuler, mes enfans leur disois-je, que la prudence d'aucun de nous n'eût pu prévenir nos malheurs ; mais elle pourra contribuer à présent à nous les faire oublier. Nous voilà pauvres, mes bons amis, et la sagesse nous commande de descendre à notre humble situation : quittons donc sans murmurer ces vanités qui bien souvent aussi accompagnent le malheur, et cherchons dans une heureuse simplicité, cette tranquillité qui contribue au bonheur de tous. Les pauvres vivent bien sans notre secours, et vous ne pensez sans doute pas que nous soyons nés assez malheureusement pour pouvoir subsister sans le leur. Oui mes enfans, mettons en ce moment au-dessous de nous toutes prétentions au rang. Nous en avons encore assez pour être heureux, si nous sommes sages ; remplissons, s'il

peut par la satitfaction, les vuides que nous laisse la perte de nôtre fortune ».

Comme mon fils aîné sétoit toujours livré aux belles lettres; je me décidai à l'envoyer à la ville, d'où nous partagerions avec lui le fruit de son instruction. La séparation des amis et des familles est peut-être l'un des chagrins les plus cuisans attachés à l'infortune. Le jour fatal arriva bientôt, où nous devions nous diviser pour la première fois. Mon fils, après avoir fait ses adieux à sa mère et au reste de la famille, qui mêloient leurs baisers à leurs larmes, vint me demander ma bénédiction; je la lui donnai du fond de mon cœur, en y ajoutant cinq guinées, qui étoient tout le patrimoine que j'eusse alors à lui donner : « Mon enfant, m'écriai-je, vous partez à pied pour Londres, c'est ainsi que votre grand

pére en fit le voyage avant vous ; prenez donc de moi, le même cheval qui lui fut donné par le bon évêque Jewel, et ce livre aussi. Ces deux lignes que vous y lirez, valent un million.

« *J'ai été jeune, à présent je suis vieux, et je n'ai jamais vu l'homme juste délaissé, ou sa postérité mendiant son pain* ».

« Faites en votre consolation pendant la route. Vas, mon ami, quelque soit ta fortune, viens me voir une fois tous les ans. Adieu ! conserve un bon cœur. »

Comme il étoit rempli d'honneur et de probité, je ne craignois pas de le jeter nu sur le théâtre de la vie, j'étois persuadé qu'il se comporteroit toujours bien, soit que la fortune lui sourît ou lui fût contraire.

Son départ ne précéda le nôtre que de quelques jours. Ce ne fut pas

sans répandre des larmes, que la plus grande force d'ame n'auroit pu retenir, que nous nous séparâmes de ce petit pays où nous avions passé tant d'heureux momens, d'ailleurs un voyage de soixante et dix mille, pour une famille qui ne s'étoit jamais écartée de son habitation de plus de dix, nous donnoit des craintes que les gémissemens des pauvres, qui nous suivirent quelques milles, contribuoient à augmenter. Notre premier voyage ne nous laissa plus qu'une espace de trente mille à parcourir, pour atteindre notre future retraite, et nous nous arrêtâmes pour la nuit à une obscure hôtellerie qui étoit sur la route du village prochain. Lorsqu'on nous eut donné une chambre, selon ma coutume, je priai l'hôte de nous tenir compagnie, il ne fit nulle difficulté, ce qu'il boiroit devant enfler la carte du matin. Il

connoissoit tout le lieu que j'allais habiter, et particulièrement le chevalier Thornill, mon propriétaire, qui vivoit à quelques milles de-là, il me le dépeignit comme un homme moins envieux du monde que des plaisirs qu'il procure, et passionnément dominé par l'amour du beau sexe, ajoutant qu'il n'y avoit point de vertu capable de resister à ses artifices et à sa persévérance ; qu'il seroit embarrassé de me citer une fille de fermier, à dix mille à la ronde qui n'ait point été victime de sa perfidie. Ces détails qui ne laissoient pas que de m'affliger produisirent un tout autre effet sur mes filles, dont les traits paroissoient déjà briller à l'attente d'un prochain triomphe et ma femme ne ressentoit pas moins de plaisir qu'elles de leur beauté et de leur vertus. Tandis que nous nous occupions ainsi, l'hôtesse entra dans la cham-

bre pour prévenir son mari, que l'homme étrange qui étoit resté deux jours chez eux, manquoit d'argent pour acquitter sa dépense. « C'est, « impossible, répartit l'hôte, car il n'y a pas plus long-tems qu'hier, il donna trois guinées à notre bédeau, pour épargner un vieux soldat invalide qui devoit être fouetté dans toute la ville, pour avoir volé un chien. »

L'hôtesse affirmant qu'il n'avoit point d'argent, son mari se préparoit à nous quitter, protestant qu'il seroit payé de manière ou d'autre, lorsque je demandai à être introduit auprès de cet étranger si charitable. Je vis un homme de trente ans environ, vêtu d'habits qui avoient été galonnés, et étoient assez bien taillés, il paroissoit pensif, et son air âpre et réservé indiquoit qu'il n'entendoit pas la cérémonie, ou la

méprisoit. L'hôte nous ayant quitté, je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'intérêt que je prenois à le voir dans un tel embarras, et je lui offris ma bourse pour satisfaire à sa dette. Je la prends de tout mon cœur, reprit-il, et je suis charmé que ma dernière action qui m'a dépouillé de tout l'argent que j'avois sur moi, me mette à même de voir qu'il est encore de la bienfaisance parmi nous; je dois cependant, ajouta-t-il, m'enquérir du nom et de la demeure de mon bienfaiteur, afin de m'acquitter le plutôt possible. Je le satisfis pleinement, non-seulement en lui disant mon nom, et lui racontant mes dernières infortunes; mais en lui indiquant l'endroit que nous allions habiter. « Cela, s'écria-t-il, arrive plus heureusement que je ne l'espérois; car je suis la même route que vous, et je serois déjà parti sans les débor-

demens qui m'ont retenu deux jours ici, mais je pense pouvoir, sans difficulté, me mettre en route demain. Je lui témoignai le plaisir que nous aurions à faire chemin ensemble, et ma femme et mes filles se joignant à mes instances, nous le retimmes à souper. Sa conversation étoit tout à-la-fois agréable et instructive, et je souhaitois pouvoir en jouir plus long-tems; mais il étoit déjà tems de se retirer, et de prendre des forces pour s'aguérir aux fatigues du jour suivant.

Le lendemain matin nous nous mîmes tous en route, ma famille monta sur des chevaux, et monsieur Burchell, notre nouveau compagnon de voyage, cotoyoit à pied un des sentiers de la grande route, observant avec un sourir malin, qu'étant mal montés, il étoit trop compâtissant pour nous laisser derrière.

Comme les eaux n'étoient pas entièrement retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui trotoit devant nous : monsieur Burchell et moi formions la queue de l'équipage. Nous allégions les fatigues de la route par des discussions philosophiques qu'il paroissoit entendre parfaitement. Ce qui me surprit le plus, étoit, que quoiqu'il fût un emprunteur, il soutenoit son opinion avec autant de persévérance que s'il eût été mon patron. Il me désigna les propriétaires des différens lieux qui s'offroient à notre vue pendant la route. « Ceci, me dit-il, en me désignant une superbe maison à quelque distance, appartient à monsieur Thornill, jeune gentilhomme qui jouit d'une grande fortune dépendante de la volonté de son oncle, monsieur William Thornill, qui, satisfait de peu, autorise son neveu à jouir du reste, et habite le

plus souvent la ville ». « Quoi, m'écriai-je, mon jeune seigneur est le neveu de cet homme dont les vertus, la générosité et les singularités sont si universellement connues. J'ai entendu parler de M. William Thornill, comme d'un homme très-généreux, quoiqu'original, et d'une bienfaisance achevée ». « Peut-être, quelque chose de plus, repliqua monsieur Burchell, du moins il a porté la bienfaisance à l'excès lorsqu'il étoit jeune; car, alors ses passions étoient violentes; et comme elles étoient toutes dirigées du côté de la vertu, elles l'enfoncèrent dans un extrême romanesque. Il prétendit aux titres de militaire et d'homme de lettres, il se distingua bientôt à l'armée, et se mérita quelque réputation parmi les savans. La flatterie se traîne toujours après l'ambitieux, et c'est en elle qu'un semblable caractère trouve son

plus grand plaisir. Il étoit entouré d'une foule d'hommes qui ne lui laissoient voir qu'un côté de leur caractère, il oublia son intérêt particulier pour une bienveillance universelle, il anima tous les hommes; car la fortune l'empêchoit de savoir qu'il en est de méprisables. Les médecins rapportent un dérangement physique dans lequel tous les organes deviennent extrêmement sensibles, et où le plus léger contact produit une vive douleur; ce que cette maladie fait souffrir au corps, il le ressentoit à l'esprit. La moindre apparence de la misère fictive ou réelle, le touchoit au vif, et son esprit étoit sans cesse en proie à une sensibilité maladive pour les peines d'autrui. Ainsi disposé à soulager, on conçoit aisément qu'il trouva une foule de gens disposés à solliciter. Ses prodigalités commencèrent à amoindrir sa for-

tuné; mais non, son bon naturel qui sembloit croître en raison de ce que celle-ci diminuoit. Il devint inconsidéré, comme il étoit devenu pauvre; et bien qu'il discourût en homme sage, toutes ses actions étoient celles d'un fou : quoiqu'il en soit toujours accablé de demandes, et n'étant plus à portée d'y satisfaire, au lieu *d'argent* il donna *des promesses*. C'étoit tout ce qu'il eût à prodiguer, et il n'auroit pu prendre sur lui d'affliger qui que ce soit par un refus. Il s'attira par là une foule de sujets auxquels il étoit sûr de ne pas tenir parole, quoi que désirant les aider. Ils s'attachèrent à lui pendant quelque tems, mais le quittèrent enfin avec des reproches et un mépris mérités. Il se mésestima lui-même, en raison de ce que les autres le méprisoient. Il s'étoit accou- accoutumé à la flatterie, et dés qu'il en fut puni, il ne put trouver de

consolation dans le fond de son cœur qu'il n'avoit jamais appris à respecter. On commença à le regarder d'un œil différent ; les adulations de ses amis, dégénérèrent en simple aprobation. Sous le titre de l'amitié, on lui insinua des avis, qui, rejetés, entraînent toujours des reproches. Il reconnut alors que tous ceux que ses richesses avoit amassés autour de lui, n'étoient point les plus estimables; il reconnut que le cœur d'un homme ne se mérite que par un don réciproque....; il reconnut enfin que.... que....; mais j'oublie ce que je voulois vous observer : il résolut de se respecter lui-même, et s'occupa de rassembler les débris de sa fortune ; c'est avec ce projet, que conservant toujours sa manière d'être originale, il parcourut à pied toute l'Europe ; et avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans, ses affaires étoient en meilleur état que ja-

mais. Aussi, ses générosités sont plus retenues et modérées ; mais il est toujours caractérisé par son originalité et le plaisir qu'il goûte dans la pratique des vertus austères.

Mon attention étoit tellement captivée par monsieur Burchell, qu'à-peine jetai-je les yeux devant moi, quand tout-à-coup nous fûmes frappés des cris de ma famille ; j'apperçus ma jeune fille jetée bas de son cheval, et entraînée dans le milieu d'un courant rapide, luttant contre le torrent; deux fois déjà elle y avoit cédée, et il n'étoit plus en mon pouvoir d'arriver à tems pour la secourir, j'étois trop agité pour tenter de la sauver. Elle alloit infailliblement succomber, si mon compagnon, appercevant le danger, ne se fût à l'instant élancé à son secours, et quoiqu'avec quelque difficulté, ne l'eût ramenée saine et sauve au bord opposé. En remon-

tant le courant, un peu plus haut, le reste de la famille traversa sans danger, et nous joignîmes nos démonstrations de reconnoissances à celles de ma fille, on peut en concevoir la mesure mieux que la décrire. Elle remercioit son libérateur, plus par l'expression de sa figure que par ses discours, et s'aidoit de son bras, comme si elle en eût encore atendu du secours. Ma femme ne perdoit pas l'espoir d'avoir le plaisir de reconnoître un jour son dévouement à sa nouvelle habitation; nous nous reposâmes à l'hôtellerie voïsine, où nous dînâmes ensemble; et comme il dirigeoit sa marche vers un autre endroit du pays, il nous quitta, et nous continuâmes notre voyage. Ma femme disoit pendant le chemin, qu'elle affectionnoit particulièrement monsieur Burchell, et que s'il avoit une naissance et une fortune qui le mis-

sent en droit de prétendre à une alliance avec une famille telle que la nôtre, elle ne connoissoit aucun homme pour lequel elle se sentit plus exclusivement portée. Je ne pouvois m'empêcher de sourire, de l'entendre parler sur ce ton : presque réduite à la mendicité, adopter le langage de la plus haute indépendance, c'étoit donner sujet à la censure des méchans ; mais je ne combattois jamais ces innocentes illusions qui tendent à adoucir l'infortune.

CHAPITRE IV.

Ce qui prouve que la plus humble fortune peut engendrer le bonheur qui est moins subordonné aux circonstances, qu'à la façon de penser.

Le lieu de notre nouvelle retraite avoisinoit les habitations de quelques fermiers qui cultivoient leurs propres terres, et étoient également étrangers au luxe et à la misère. Comme ils avoient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils alloient rarement parcourir les villes à la poursuite de choses vaines; éloignés des usages de la politesse, ils conservoient encore cette simplicité de mœurs des premiers tems, et sobres par une longue habitude, à peine savoient-ils que la tempérance fût une vertu. Ils travailloient avec joie les jours ouvriers,

mais observoient les jours de fêtes comme des momens destinés au repos et au plaisir : ils célébroient scrupuleusement le jour de noël, n'oublioient jamais d'envoyer des las-d'amour à la fête de St.-Valentin, de se régaler de beignets le mardi gras, de casser religieusement des noix le jour de St.-Michel, et de faire preuve d'esprit le premier d'avril. Lorsqu'ils apprirent notre approche, tout le canton vint à la rencontre de son pasteur : ils étoient vêtus de leurs plus beaux habits, et précédés par un fifre et un tambourin; ils avoient préparé une fête pour nous recevoir, et nous nous y livrâmes gaîment; ce qui manquoit en esprit à la conversation, nous y suppléâmes par des ris.

Notre petite demeure étoit située sur le penchant d'une coline, protégée au derrière par un taillis épais,

une petite rivière murmuroit au-devant, d'un côté étoit un champ et de l'autre un verger. L'étendue de ma ferme étoit d'environ vingt acres, d'une excellente terre, pour la cession de laquelle j'avois payé cent livres sterling de pot de vin à mon prédécesseur. Rien ne surpassoit la tenue de mes petits enclos : les ormeaux et les espaliers étoient d'une beauté inexprimable, ma maison n'avoit qu'un étage, elle étoit couverte en chaume, ce qui lui donnoit un air retiré ; l'intérieur en étoit blanchi proprement, et mes filles entrêprirent de le décorer de tableaux de leur façon; la même chambre servoit de cuisine et de salon, elle n'en étoit par là que plus chaude, d'ailleurs elle étoit tenue avec la plus scrupuleuse propreté; les plats, les assiettes et les casseroles étant bien écurés et rangés régulièrement sur

des planches, formoient un coup d'œil agréable, et rien par-là ne sembloit manquer d'ornement. Il y avoit en outre trois autres chambres, une pour ma femme et moi; une autre attenante à celle-ci pour mes deux filles, et une troisième avec deux lits, pour le reste de mes enfans.

La petite république à qui je dictois des lois, étoit réglée de la manière suivante : Au lever du soleil, nous nous réunissions tous dans notre endroit commun où le domestique allumoit soigneusement le feu; après avoir fait entre nous les petites cérémonies convenables (car j'ai toujours voulu entretenir certaines formalités de politesse, sans lesquelles la familiarité anticipe toujours sur l'amitié) nous nous agenouillons en témoignage de reconnoissance à cet être qui nous accorde un autre jour; ce devoir rempli, mon fils et moi allions

exercer au dehors notre industrie ordinaire, tandis que ma femme et mes filles s'occupoient à préparer le déjeûner qui étoit toujours prêt à l'heure fixe. Je sacrifiois une demi-heure à ce repas, et une heure au diner; une innocente gaîté entre ma femme et mes filles, et des dissertations philosophiques entre mon fils et moi, en remplissoient l'espace.

De même que nous nous levions avec le soleil, nous terminions nos travaux avec sa carrière, et retournions au logis dans le sein de la famille, où un endroit propre, un feu agréable, et des visages toujours sourians, attendoient notre arrivée. Ce n'étoit pas là nos seuls hôtes : quelquefois le fermier Flamborough, notre babillard voisin, et l'aveugle joueur de flûte venoient nous faire visite, et goûter de notre vin de groseilles pour lequel nous n'avions perdu

ni la recette, ni la réputation. Ce petit cercle ingénu ne manquoit pas de moyens de divertir ; tandis que l'un jouoit de la flûte, l'autre chantoit quelqu'amoureuse ballade ; nous voyons finir la soirée, comme nous avions commencé le matin ; mes deux plus jeunes fils faisoient ordinairement la lecture des leçons du jour ; et celui qui lisoit le plus haut, le plus distinctement, et le mieux, recevoit régulièrement chaque dimanche une pièce de deux liards pour mettre dans le tronc des pauvres.

Le dimanche étoit un jour de grande parure que tous mes sermons contre le luxe, n'auroient pu réprimer. Bien que je m'imaginasse que mes lectures contre la vanité eussent surmonté celles de mes filles, je ne les en reconnoissois pas moins secrettement attachées à leur premier desir de briller ; elles aimoient encore les

dentelles, les rubans, les gazes et les blondes. Ma femme même nourrissoit encore sa passion pour le pou de soie cramoisi, parce qu'autrefois il m'étoit arrivé de lui dire que cela lui alloit bien.

Le premier dimanche surtout leurs parures me mortifièrent : la veille j'avois recommandé à mes filles d'être habillées de bonne heure le jour suivant, parce que j'aimois beaucoup à précéder tout le monde à l'église. Elles obéirent exactement à mes ordres ; mais à la réunion ordinaire du déjeûner ; je vis descendre ma femme et mes filles habillées avec leur premier eclat ; des coiffures exagérées, des figures étudiées à plaire, et les queues de leurs robes formant un étalage qui suivoit tous leurs mouvemens. Je ne pus m'empêcher de sourire à leur vanité, surtout à celle de ma femme, dont j'étois

fondé à attendre plus de modestie. Le seul moyen auquel je m'empressai de recourir, dans cette occasion, fut de dire à mon fils, avec un air d'importance, de faire avancer notre carrose : ces demoiselles en furent étrangement surprises ; mais j'affectai de le répéter sur un ton encore plus grave ; « certes vous vous moquez, mon ami, s'écria ma femme, nous marcherons fort bien, nous n'avons pas besoin d'un carosse». Pardonnez moi, répliquai-je, il nous faut un carosse, car si nous allions à l'église dans cet accoutrement, les enfans, même de la paroisse, courroient après nous, comme après une parade. Assurément reprit ma femme j'avois toujours pensé que mon Charles étoit ambitieux d'avoir ses enfans bien vêtus et propres autour de lui.» «Soyez aussi propres qu'il vous plaira, répondis-je, je vous en aimerai tou-

jours davantage, mais tout ceci loin d'être propre, n'est que de la friperie. Ces chiffons, ces languettes et ces mouches ne nous ferons que détester des femmes de nos voisins. Oui, mes enfans, ajoutai-je, ces robes peuvent être taillées plus simplement; la parure n'est pas faite pour nous, qui n'avons plus les moyens de nous mettre convenablement. Je ne sais même pas si un semblable étalage est pardonnable aux riches, car en s'étayant d'un calcul modéré, la nudité de l'indigent pourroit se vêtir des futilités du riche.

Ma remontrance eut l'effet que je m'en étois promis : elles allèrent sans regret, à l'instant même, changer d'habillemens; j'eus la satisfaction le jour suivant de trouver mes deux filles occupées, de leur propre mouvement, à faire des queues de leurs robes, des gilets des dimanches pour

Dick et Bill, mes deux petits garçons, et ce qui étoit plus satisfaisant encore, les robes sembloient être embellies par cette diminution.

CHAPITRE V.

Grande et nouvelle connoissance. De là même où l'on conçoit de grandes espérances, on éprouve souvent le plus de fatalités.

Non loin de la maison, mon prédécesseur avoit fait un banc, ombragé par une haie d'aubépine, et de chevrefeuille. Là, quand le tems étoit serein, et que nous avions fini notre travail plutôt qu'à l'ordinaire, nous avions coutûme d'aller tous nous reposer pour jouir, dans le calme de la soirée, de l'étendue d'un riche paysage; là aussi nous prenions le thé, qui alors, étoit devenu un repas d'occasion; et comme

nous ne le renouvellions que rarement, nous y trouvions un nouveau plaisir, les préparatifs en étant toujours accompagnés de quelques fracas et de cérémonies. Nos deux petits garçons employoient ce tems à lire pour eux, et étoient exactement servis après nous. Quelquefois, pour varier un peu nos amusemens, nos demoiselles chantoient en s'accompagnant de leur guitarre; et tandis qu'elles exécutoient un petit concert ma femme et moi allions errer à l'entour, dans les champs alors enrichis de mille fleurs : nous nous entretenions de nos enfans avec ravissement, et nous respirions le frais qui souffloit également pour nous la santé et l'harmonie.

C'est ainsi que nous commencions à reconnoître que toutes les conditions de la vie, ont leurs plaisirs particuliers; chaque matin nous amenoit

une nouvelle tâche, mais nous en trouvions la récompense dans la gaîté du soir.

Vers le commencement de l'automne, c'étoit un jour de fête ; car je célébrois exactement ces jours là comme des intervalles de repos, nous nous étions rendus à l'endroit ordinaire de nos divertissemens, et nos jeunes musiciennes commençoient leur concert accoutumé, à peine étions-nous ainsi occupés, que nous aperçûmes tout-à-coup un cerf engagé à vingt pas de nous environ ; il étoit tout haletant, et paroissoit serré de près par les chasseurs. Nous n'avions pas beaucoup de tems à réfléchir sur le danger du pauvre animal, car nous vîmes aussitôt les cavaliers et les chiens cherchant sa trace à quelque distance, et prêts à enfiler le chemin même qu'il avoit pris. Je voulois que nous nous éloignassions à

l'instant ; mais la curiosité ou la surprise , ou peut-être quelque motif secret , retint ma femme et mes filles sur leur banc. Le veneur qui précédoit , passa rapidement devant nous , suivi de quatre ou cinq personnes qui couroient avec la même vîtesse. Enfin un jeune homme d'un extérieur plus doux que les autres, s'avance, et après nous avoir fixés quelque tems , au lieu de suivre la meute , s'arrête , court , remet son cheval à un domestique qui l'accompagnoit , et nous aborde avec un air aisé et de supériorité. Il ne paroissoit pas d'épourvu de moyens de se présenter ; néanmoins le salut qu'il fit à mes filles , portoit avec lui la certitude prématurée d'un accueil favorable ; mais comme elles avoient appris de bonne heure à mettre toute présomption au-dessous d'elle , nous sûmes bientôt que son nom étoit Thornill , et qu'il

étoit le seul propriétaire des biens qui s'étendoient autour de nous. Il demanda à présenter de nouveau ses hommages au sexe féminin de la famille, et si grand est le pouvoir de la fortune et des riches habits, qu'on y accéda facilement. Comme son début, quoique libre, étoit engageant, nous devînmes bientôt plus familiers, et appercevant des instrumens à côté de nous, il demanda une chanson. N'approuvant pas une liaison aussi subite et démésurée, je fis un signe à mes filles pour prévenir leur complaisance; mais il fut devancé par un autre de leur mère, ensorte qu'elles nous donnèrent gaîment une chanson favorite de Dryden. Monsieur Thornill parut admirer beaucoup leur éxécution et leur choix, et prit lui-même la guitarre: il jouoit à peine passablement; néanmoins ma fille aînée lui rendit ses applaudisse-

mens avec usure, et l'assura que son jeu étoit plus hardi que celui même de son maitre : ce compliment lui mérita un salut qu'elle paya d'une révérence. Il louoit son goût ; elle vantoit son intelligence : ils se seroient connus dès l'enfance, que leur liaison n'auroit pas été plus intime. Pendant ce tems là, la mère également passionnée, également heureuse, pressoit le jeune seigneur de venir goûter de son vin de groseilles. Toute la famille sembloit étudiée à lui plaire : mes filles s'efforçoient de l'entretenir de tous les sujets qu'elles jugeoient les plus modernes, tandis que Moïse au contraire lui proposoit une question sur les anciens pour laquelle il eût la satisfaction de se voir rire au nez ; mais il avoit le bon esprit d'attribuer à son génie, le rire qu'on prodiguoit le plus souvent à sa simplicité. Mes deux petits garçons n'étoient pas moins

affairés, et se resserroient autant qu'ils pouvoient auprès de l'étranger. Tous mes efforts suffisoient à peine pour contenir leurs petits doigts sans cesse occupés à chiffonner et ternir la dentelle de ses habits, ainsi qu'à soulever les pattes de ses poches pour voir ce qui étoit dedans. Enfin, la soirée arrivée, il nous quitta ; mais non sans demander la permission de renouveller sa visite ; ce que nous accordâmes avec empressement à notre seigneur.

Aussi-tôt qu'il fut parti, ma femme convoqua un concile sur la conduite du jour. Elle pensoit que c'étoit une heureuse circonstance qui pouvoit, à l'exemple de choses plus étranges encore, tourner à notre avantage. Elle espéroit revoir un jour où nous pourrions marcher encore la tête haute, en le disputant aux plus riches ; affirmant quelle ne voyoit pas de raisons

qui eussent mérité aux deux demoiselles Wrinklers (*), plutôt qu'à ses filles, des partis riches ; j'affirmois avec elle que je n'en voyois pas davantage, non plus qu'il ne dépendoit pas de moi d'expliquer pourquoi l'un faisoit sa fortune à la loterie, tandis que l'autre n'y gagnoit pas un sol; mais les personnes, ajoutois-je, qui recherchent des maris plus puissans qu'elles, ou qui, tendent à s'enrichir à la loterie, sont également insensées dans leurs desirs déréglés, soit qu'ils s'accomplissent, ou non. « Je vous assure, mon Charles, s'écria ma femme, que c'est par de semblables raisonnemens, que vous découragez mes filles et moi quand vous moralisez. Dites-moi Sophie, mon amie, que pensez-vous, de notre nouvelle connois-

(*) Ce mot signifie *ridée*.

sance ? ne l'estimez-vous pas d'un bon naturel ? » « Oh ! très-bon, maman, reprit-elle, je juge qu'il trouve beaucoup à parler sur toutes choses, et qu'il n'est jamais en défaut, et que plus le sujet est futile, plus il a à discourir ; ce qui est plus encore, il est fort joli garçon ». « Oui, reprit Olivia, il est assez-bien pour un homme ; mais quant à moi, il ne me plairoit pas du tout, il est si libre et effronté, il joue sur-tout de la guittare d'une manière rebutante ». J'interprétai cette dernière phrase par le sentiment contraire, et je reconnus que Sophie le méprisoit au fond de l'ame, autant qu'Olivia l'admiroit. « Quelles que soient vos facons de voir à son égard, repris-je, mes enfans ; à dire la vérité, il ne m'a pas prévenu en sa faveur. Des amitiés démésurées dégénèrent toujours en dégoût ; et j'ai trouvé, en dépit de toute son affabilité, qu'il

paroissoit parfaitement pénétré de sa supériorité de rang envers nous ; recherchons des amis de notre condition ; il n'y a rien de plus méprisable au monde, qu'un coureur de bonne fortune, et il n'y a pas de raison pour qu'une femme de telle sorte ne le soit point aussi : ainsi donc le mieux qu'il en puisse être, c'est que nous serons méprisables quand bien même ses vues seroient honorables ; mais s'il espéroit autrement, je frissonnerois d'y penser : quoique je n'aie rien à redouter de la conduite de mes enfans, je crois qu'il y a dans ses démarches quelque chose de semblable ». J'aurois continué, sans l'arrivée d'un domestique du jeune homme, qui, en nous présentant ses complimens, nous envoyoit une partie de sa chasse, promettant de venir dîner avec nous sous quelques jours. Cet *à-propos* plaida plus en sa faveur que tout ce

que j'aurois dit pour le prévenir. C'est pourquoi je me tins content d'avoir donné l'éveille sur le danger, et de laisser au propre discernement de mes enfans de l'éviter. La vertu qui exige sans cesse un gardien, est à peine digne du sentinelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur qu'on trouve au coin du feu.

Pour calmer la véhémence de notre différend, et concilier un peu les choses, nous destinâmes à notre souper une partie du présent de chasse, et mes filles se mirent à l'ouvrage avec empressement. « Je regrette sincèrement, m'écriai-je, de n'avoir pas un voisin ou un étranger pour prendre part à notre bonne chair ; le partage

d'un repas en double les plaisirs ». « Dieu soit loué ! dit ma femme, en m'interrompant, voilà notre bon ami, monsieur Burchell, qui a sauvé notre Sophie, et qui est votre maître en argumens ». « Mon maître en argumens ? repris-je, vous vous trompez, ma bonne amie ; je ne connois encore personne qui mérite ce titre : et si je ne combats point vos perfections en pâtisserie, laissez moi dumoins ma supériorité en argumens ». J'avois à peine fini, que le pauvre monsieur Burchell entra, il fut le bien-venu ; et tandis que chacun en particulier lui témoignoit son affection, le petit Dick lui approcha officieusement une chaise.

Je me délectois dans l'amitié de ce brave homme pour deux raisons ; d'abord, parce que je le savois ambitieux de la mienne, ensuite parce que j'étois persuadé qu'il en éten-

droit les preuves autant qu'il dépendoit de lui. Il passoit dans le voisinage pour un pauvre gentilhomme qui n'avoit pas voulu bien faire quand il étoit jeune; il n'avoit cependant encore que trente ans. De tems à autre, il raisonnoit avec beaucoup de justesse; mais en général il sacrifioit tout à sa passion pour les enfans qu'il appelloit *petits innocens*. Personne mieux que lui ne savoit les divertir par des balladés, et mille contes amusans; ses poches étoient abondamment pourvues de petits présens à leur faire, comme pain d'épice et sifflets. Une fois l'an il venoit dans ce pays, et vivoit des largesses de ses habitans. Nous le retinmes à souper où ma femme prodigua son vin de groseilles. Les contes vinrent à leur tour; il nous chanta d'anciennes chansons, raconta aux enfans l'histoire du *Daim de Bever-*

land et de *Griselle*, puis les aventures de *Catskin* et de la *Belle Rosamonde*. Le chant de notre coq qui se faisoit exactement entendre à onze heures, nous avertit du tems du repos; mais une circonstance imprévue vint nous troubler, nous n'avions pas de lits à offrir à l'étranger, ils étoient tous employés, et il étoit trop tard pour implorer l'assistance de l'hôtellerie voisine. Le petit Dick le premier concourut à la solution du dilême, en offrant son lit, si son frère Moïse consentoit à le recevoir avec lui. « Et moi, s'écria Bill, j'accorde le mien aussi de bon cœur à monsieur Burchell, si l'une de mes sœurs me laisse partager le sien ». « C'est bien mes enfans, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs Chrétiens. La bête se retire à son refuge, et l'oiseau vole à son nid; mais l'homme abandonné n'attend de se-

cours que de son semblable. Le plus grand étranger à ce monde fut celui qui vint le racheter. Il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu déterminer par là le dégré d'hospitalité qui restoit parmi nous. « Déborah, ma bonne, ajoutois-je, en m'adressant à ma femme, donne à chacun de ces enfans un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros parce qu'il a parlé le premier ».

A la pointe du jour j'éveillai toute ma famille pour venir m'aider à mettre à l'abri une récolte de foin, et notre hôte ayant offert son assistance, nous le comptâmes dans le nombre des travailleurs; nous allégeâmes promptement notre tâche, je marchois à la tête, et les autres me suivoient en ordre. Je ne pus m'empêcher pendant ce tems là, d'observer l'assiduité de monsieur Burchell à ajouter à sa tâche une part de celle de Sophie, et

à provoquer entr'elle et lui une conversation intime ; mais j'avois une trop haute idée du discernement de l'ambition de Sophie pour concevoir la moindre sollicitude sur les prétentions d'un homme dont la fortune étoit entièrement détruite. Le travail du jour fini, nous invitâmes monsieur Burchell pour la nuit et le jour suivant ; mais il refusa, ayant promis d'aller coucher chez un voisin à l'enfant duquel il portoit un sifflet. La conversation du souper roula sur cet hôte infortuné. « Quel exemple frappant, m'écriai-je, offre ce malheureux homme, des peines que traîne après elle la légéreté d'une jeunesse extravagante ! Il ne manque pas d'esprit, mais il ne contribue qu'à augmenter les regrets de ses égaremens. Créature pauvre et délaissée ! que sont devenus maintenant les fats et les flatteurs qu'il ins-

piroitet commandoit autrefois ? peut-être sont-ils empressés à rendre hommage au libertin enrichi de ses dépouilles! Un tems fut, où ils l'élevoient aux nues, et c'est à présent à un vil débauché qu'ils prodiguoient des louanges : les transports qu'ils s'efforçoient de faire éclater à son esprit, sont dégénérés en sarcasmes contre ses folies. Il est pauvre, et peut-être mérite-t-il de l'être ; car il manque également d'ambition pour se rendre indépendant, et d'esprit pour se rendre utile ». Stimulé, sans doute, par un motif secret, j'émis mon opinion avec un peu trop de vivacité, que ma Sophie adoucit délicatement. « Quellequ'ait été sa conduite, papa, reprit-elle, ses malheurs devroient en ce moment le mettre à l'abri de la censure. Son infortune présente est une peine suffisante infligée à ses premières erreurs : et j'ai souvent en-

tendu dire à mon papa lui-même, que nous ne devions jamais contribuer à l'accablement d'une victime sur laquelle la providence tenoit déjà suspendu le glaive de son ressentiment ». « Vous avez raison Sophie, dit Moïse, et une allégorie fine d'un ancien, nous représente adroitement cette disposition perfide par les efforts d'un paysan qui tâchoit de meurtrir Marsyas, qui avoit été écorché vif par Apollon ; d'ailleurs qui peut déterminer si la situation de ce brave homme est aussi pénible que mon père la dépeint ? Gardons-nous de juger des sentimens des autres par ceux que nous éprouverions en leur place, quelqu'obscure que paroisse à nos yeux l'habitation souteraine de la taupe, ce petit animal n'en trouve pas moins son appartement suffisamment éclairé : et les dispositions de cet homme paroissent parfaitement adap-

tées à sa situation ; car je n'ai jamais entendu quelqu'un discourir avec plus de gaîté de cœur, qu'il ne le faisoit aujourd'hui avec vous ». Ceci échappa à son frère sans intention; mais néanmoins colora Sophie d'une rougeur qu'elle s'efforçoit de dérober sous un rire affecté, assurant son frère qu'elle avoit à peine prêté attention à ce que lui avoit dit monsieur Burchell, qu'elle jugeoit au reste avoir été autrefois un homme de très-bonne compagnie. Sa rougeur, et la vivacité avec laquelle elle se disculpa, me paroissoient des symptômes dont je ne m'applaudissois pas au fond du cœur ; mais je revins de mes soupçons.

Comme nous espérions avoir notre seigneur à dîner le jour suivant, ma femme s'occupa à un pâté de venaison. Moïse s'assit et lut, tandis que j'enseignois mes jeunes enfans : mes

filles ne parroissoient pas moins empressées que nous ; et long-tems je les observai, rôdant autour du feu comme y faisant cuire quelque chose. Je supposai d'abord qu'elles aidoient leur mère ; mais le petit Dick, me dit à l'oreille qu'elles faisoient une composition pour la figure. J'avois un antipathie naturelle pour tous ces tripotages, que je savois, au lieu de conserver le teint, en ternir tout l'éclat ; je m'approchai donc du feu petit-à-petit, puis saisissant la pincette comme pour l'attiser, on attribua à un accident la culbute de toute la composition que je renversai à dessein, et qu'il étoit trop tard pour recommencer.

CHAPITRE VII.

Esquisse de l'esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à plaisanter pour un jour ou deux.

On peut calculer facilement la somme des provisions que dans le dessein de par oitre aisé, on accumula dans la matinée du jour où nous devions traiter notre seigneur. On pense bien aussi que ma femme et mes filles étalèrent leurs parures les plus recherchées. Mr. Thornill arriva enfin avec son chapelain et deux de ses amis, il avoit une suite nombreuse de domestiques qu'il voulut poliment envoyer à l'hôtellerie voisine; mais ma femme dans l'enthousiame de son cœur, persista à les traiter tous, générosité, soit dit en passant, que nous

payâmes par trois semaines de jeûne.

Comme Monsieur Burchell nous avoit pressentis la veille sur quelques propositions de mariages qu'il disoit avoir été faites par Monsieur Thornill à miss Wilmot, qu'il avoit été question autrefois de marier à mon fils, la joie dont nous nous préparions à faire preuve à son arrivée, fut moins vive : mais le hasard en quelque sorte, vint soulager notre embarras ; car quelqu'un ayant prononcé son nom, monsieur Thornill jura qu'il n'y avoit rien de plus absurbe que d'appeller beauté une laide aussi rebutante, ajoutant qu'il voudroit être défiguré, s'il n'aimoit mieux une maitresse choisie à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de St.-Dunstan. Il fit un grand éclat de rire à son bon mot, et nous l'imitâmes : les plaisanteries du riche sont toujours heureuses. Olivia de son côté,

ne cessoit de chuchoter quoiqu'assez haut pour être entendue, qu'il avoit un fond de gaîté inépuisable.

Après le dîner, je portai mon *toast* ordinaire à l'église ; le Chapelain m'en témoigna sa satisfaction; ajoutant que l'église étoit la seule maîtresse de ses affections. « Eh bien ! Franck, sois sincère, reprit le chevalier, avec son air libre et dur, supposons un moment l'église, ta présente maîtresse, à ton côté gauche, les bras respectueusement couverts, comme nos évêques de longues manches de linon, et miss Sophie belle de ses attraits à ton côté droit ; à qui donnerois-tu la pomme ?.... » « A toute deux assurément, répondit le Chapelain. » « Fort bien! Franck, s'écria le chevalier, puisse ce verre de vin me faire mourir, si une belle femme ne vaut pas les grimaces de tous les prêtres du monde. Car, qu'est-ce que

leurs minauderies, si non une superstition ; une imposture compliquée ... Je m'engage à le prouver. » « Je souhaite que vous y réussissiez, interrompit Moïse, et j'espère n'être pas en peine de vous répondre. » « Bravo, monsieur, reprit le Chevalier, se promettant de le dérouter, et lançant sur nous un regard pour nous préparer au plaisir de la discussion ; si vous êtes pour un argument de sang-froid à cet égard, vous me voyez prêt à accepter le défi ; mais avant tout convenons de la manière de procéder à la discussion, analogiquement ou dialogiquement? » « Raisonnablement, s'écria, Moïse, fier du droit d'argumenter ». « Fort bien encore dit l'autre, et j'espère que vous ne nierez pas d'abord que tout ce qui est est. Si vous ne m'accordez pas celà, je n'irai pas plus loin » « Rien de plus juste, répartit Moïse, je puis vous

l'accorder, et même à mon avantage « J'espère aussi, ajouta-t-il, que vous conviendrez qu'une partie est plus petite que le tout » ? « D'accord, dit Moise, j'en conviens. J'ai lieu de croire que vous ne disputerez pas non plus l'égalité des trois angles d'un triangle à deux droits ». « Rien de plus simple, repartit mon fils gravement » « Fort bien donc, s'écria le Chevalier parlant avec une volubilité inimitable : les prémisses ainsi établies, j'observe que l'enchaînement des êtres procédant en raison double réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique qui prouve, en quelque sorte, que l'essence de la spiritualité peut être rapportée au second prédicament. » « Alte là : interrompit Moise, croyez-vous donc que je laisse passer un raisonnement aussi hétérodoxe ?... Je le désavoue solemnellement ». « Quoi

reprit le Chevalier, hors de lui-même le désavouer ! répondez-moi à une question simple : pensez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit, que les relatifs sont relatifs » ?. « Nul doute, répliqua l'autre ». « S'il en est ainsi, s'écria le Chevalier, satifaites directement à ce que je vous demande : pensez-vous que l'investigation analytique de mon enthymême, soit defectueuse, *secundùm quoad*, ou *quoad minùs ?* et déduisez moi vos raisons, déduisez les moi vous dis-je, directement. » « Ma foi, reprit Moïse, je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement, mais je crois que s'il étoit réduit à une simple proposition, il seroit facile d'y répondre. » « Oh ! monsieur répartit le Chevalier, je suis votre très-humble serviteur, puisqu'il vous faut également fournir argumens et intelligence, vous êtes trop exigeant

pour moi ». Ce dernier trait tourna les ris contre le pauvre Moïse qui parut alors la seule figure mécontente au milieu d'un groupe de visage rians. Il ne proféra plus une seule syllabe tout le tems de la conversation.

Quoique ceci m'eût contrarié souverainement, Olivia en ressentoit un plaisir secret, attribuant à l'esprit, les purs résultats de la mémoire, elle l'estima donc, comme un homme achevé; et ceux qui connoissent les attraits que prêtent à un semblable caractère, une jolie figure, de beaux habits, une grande fortune, et certaines manières, lui pardonneront facilement. Monsieur Thornill, en dépit de son ignorance réelle, ne laissoit pas que de parler avec aisance : une source de paroles découloit sans effort de sa bouche, sur les sujets ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas étonnant

que de tels talens, captivent l'affection d'une demoiselle portée par son éducation à apprécier l'apparence pour elle-même, et naturellement habituée à y mettre un prix dans les autres.

Lorsqu'il nous eut quittés nous discutâmes encore les qualités de notre jeune Seigneur : comme il dirigeoit plus particulièrement ses attentions et ses discours à Olivia, nous la reconnumes généralement pour l'objet de ses visites et de son intérêt. Les railleries de son frère et de sa sœur à ce sujet lui faisoient beaucoup de plaisir ; ma femme elle-même partagoient la gloire de ce jour, et élevoit aux cieux le triomphe de sa fille.»

« A présent, mon cher, me dit-elle, j'avoue avec plaisir que c'est moi qui ai engagé mes filles à encourager les avances de notre jeune seigneur ; j'ai toujours eu quelqu'ambition, et vous reconnoissez maintenant

que j'avois raison, car qui sait comment celà finira ? » « Dame ! qui le sait effectivement ? repris-je, avec un soupir ; qnand à moi je ne me sens pas porté pour lui, et j'aurois bien préféré quelqu'un de pauvre, mais honnête, à ce brillant Chevalier avec sa fortune et son inconstance ; car, s'il est ce que je le soupçonne, jamais je ne donnerai ma fille, de mon plein gré, à un *esprit fort.*

« Certes, mon père, reprit Moïse vous êtes trop sévère en cela, le ciel ne condamnera jamais un homme pour ce qu'il pense, mais bien pour ce qu'il fait. Tout homme a en lui mille vicieuses pensées qui s'élèvent dans son esprit, sans qu'il puisse en éteindre le germe : en sorte que même en supposant son opinion erronnée, comme elle est purement passive, il n'est pas plus coupable dans son égarement que n'est respon-

sable le gouverneur d'une ville sans remparts, de son invasion par les ennemis ». « Oui, mon fils, répondis-je, mais si le gouverneur invite l'ennemi, il est indubitablement coupable, et voilà la faute de ceux qui embrassent l'erreur. Le vice ne prend pas sa source dans la soumission aux preuves qu'on croit apercevoir, mais dans l'aveuglement à celles qui nous sont offertes ; semblables à des juges corrompus sur leur tribunal, ils reconnoissent cette partie de l'évidence qui les éblouit, mais ils refusent à s'y rendre tout entier. Ainsi donc quoique nos sentimens erronés deviennent involontaires quand une fois ils ont germé, cependant comme nous avons été volontairement séduits, ou négligens à approfondir la vérité, nous méritions la punition pour nos défauts, ou le mépris pour nos égarements.

Ma femme, sans prendre part à l'argument, se mêla à la conversation, observant que nous connoissions plusieurs hommes très prudents qui étoient des *esprits forts*, et qui néanmoins étoient très-bons maris; elle cita en outre quelques demoiselles sensibles, assez instruites pour avoir converti leur maris : « Et qui sait mon ami, ajouta-t-elle ce à quoi Olivia pourra réussir, elle ne manque pas de bon sens pour discourir sur bien des choses, et à ma connoissance, elle est assez joliment instruite en controverse.

« Oui da! mon amie, m'écriai-je, et quels sont donc les livres de controverse qu'elle a lus, je ne lui en ai jamais mis de semblables dans les mains? Vous amplifiez sans doute son savoir. » « Pas du tout, papa, reprit Olivia, j'ai lu beaucoup de controverses, entr'autres les disputes

de Thwackum et de Suare (*), celle de Robinson Crusoé avec Friday le sauvage, et je lis en ce moment la controverse sur la civilité religieuse.» « Fort bien, dis-je, vous êtes une brave enfant, vous avez toutes les qualités requises pour faire des conversions, allez donc aider votre maman à faire la tourte en groseilles.

(*) Il suffit d'avoir lu Tome Jones et Robinson Crusoé, pour reconnoître la finesse de l'auteur, qui fait citer ces romans par Olivia pour quelques passages relatifs à la moralité de nos actions, ou à la connoissance de la religion qui se trouvent dans l'un et l'autre.

CHAPITRE VIII.

Amour qui ne promet pas une grande fortune et qui peut cependant en amener une plus considérable.

Le lendemain matin, monsieur Burchell vint nous revoir, et quoique je commençasse, pour certaines raisons, à concevoir quelques sollicitudes sur ses visites réitérées, il ne dépendoit pas de moi de lui refuser ma société et mon feu; il est vrai que son travail auroit abondamment pourvu à ce qu'il coûtoit, et dans toute espèce d'ouvrage agreste, il nous surpassoit constament en force et en courage. D'ailleurs il avoit toujours quelque chose de divertissant à raconter qui allégeoit notre tâche; il divaguoit et parloit tour-à-tour si juste, que je ne pouvois tout

à la fois m'empêcher de l'aimer, de me moquer de lui, et de le plaindre. L'unique désagrément qui venoit troubler ma tranquillité, naissoit de l'attachement qu'il témoignoit à Sophie : il la nommoit, en plaisantant, *sa petite maîtresse* ; et s'il apportoit à mes filles un assortiment de rubans, ceux qu'il lui destinoit étoient toujours les plus beaux. Chaque jour le voyoit plus aimable, son esprit pétilloit de plus en plus, et son ingénuité prenoit insensiblement les traits imposans de la sagesse.

Nous dînâmes ce jour-là dans les champs, assis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal : notre nappe étoit étendue sur l'herbe ; monsieur Burchell inspiroit la gaîté aux convives, et deux merles qui étoient venus se placer sur les haies opposées, chantant tour-à-tour, contribuoient à notre plaisir. Le rouge-gorge

familier venoit presque jusques dans nos mains dérober des miettes de pain, et tous les alentours respiroient la paix et la tranquillité. « Je ne me trouve jamais dans une semblable situation, dit Sophie, sans penser à ces deux amans si délicieusement dépeints par monsieur *Gay*, qui succombèrent dans les bras l'un de l'autre sous la chute d'un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si touchant dans cette description, que je l'ai lue et relue cent fois avec un nouveau plaisir. » « Je trouve cependant, reprit mon fils, que les traits les plus délicats de cette description sont au-dessous de la peinture d'*Acis* et *Galatée* dans *Ovide*. Le poëte romain tire mieux parti du *contraste*, et c'est de cette figure, adroitement ménagée, que dépend toute l'énergie. » « Il est étonnant, interrompit monsieur Burchell, que

les deux poëtes que vous citez aient également contribué à introduire un faux goût dans chacune de leur patrie, en surchargeant leurs vers d'épithètes superflues. Les hommes de petit génie ont trouvé plus de facilité à imiter leurs défauts ; la poésie anglaise, ainsi que celle recueillie des derniers siècles de l'empire Romain, n'offre à l'esprit qu'un enchaînement d'images brillantes, sans ordre et sans suite ; un amas d'épithètes qui embellissent l'harmonie au préjudice du sens. Mais puisque je m'arroge ici la liberté de critiquer les autres, vous trouverez juste que je leur donne les mêmes droits à mon égard ; et j'ai fait cette observation dans le dessein de vous lire une ballade qui, parmi les défauts qu'elle peut présenter, n'offre pas au moins celui que je viens de critiquer.

BALLADE.

« Entends ma voix gémissante,
Habitant de ce vallon ;
Guide ma marche tremblante,
Dans l'épaisseur du buisson.
N'est-il pas quelque chaumière,
Dans le fond de ce réduit,
Où je vois une lumière,
Percer l'ombre de la nuit »?

« Mon fils, dit le solitaire,
Crains ce feu qui te séduit :
C'est une vapeur légère ;
Elle égare qui la suit.
Viens dans ma cellule obscure ;
Je t'offrirai, de bon cœur,
Mon pain noir, ma couche dure,
Mon repos et mon bonheur ».

Ses accens faisoient sourire
Le voyageur attendri ;
Un secret penchant l'attire
Vers ce bienfaisant abri :
Un toît de chaume le couvre,
Et l'hermite hospitalier,

Pousse un loquet qui leur ouvre
L'humble porte du foyer.

Devant lui son chien folâtre,
Et partage sa gaîté;
Le Grillon chante dans l'âtre,
Étincelant de clarté;
Mais, hélas! rien n'a de charmes
Pour son hôte malheureux;
Rien ne peut tarir les larmes
Qui s'échappent de ses yeux.

L'hermite voit sa tristesse,
Et voudroit la soulager:
D'où vient l'ennui qui t'oppresse?
Dit-il, au jeune étranger;
Est-ce une amitié trahie?
Est-ce un amour dédaigné?
Ou la misère ennemie,
Qui te rend infortuné?

Hélas! tous les biens du monde
Sont peu dignes de nos vœux:
Et l'insensé qui s'y fonde,
Est plus méprisable qu'eux.
L'amitié, s'il en est une,
N'est qu'un fantôme imposteur,

Un vent qui suit la fortune,
Et s'éloigne du malheur.

L'amour est plus vain encore ;
C'est un éclat emprunté,
Un faux nom, dont se décore,
L'ambitieuse beauté.
Las ! il n'est d'amour fidèle,
S'il daigne quitter les cieux,
Qu'au nid de la Tourterelle,
Qu'il échauffe de ses feux.

Va, crois moi, deviens plus sage;
Méprise un sexe trompeur :
L'autre, ému de ce langage,
S'embellit par sa rougeur.
Son front où la candeur brille,
Ses yeux, sa bouche et son sein,
Font reconnoître une fille,
Dans le charmant pelerin.

Voyez, dit-elle, une amante,
Qui cherche en vain le repos ;
Voyez une fille errante
Dont l'amour cause les maux :
Long-tems superbe inhumaine,
Ignorant le prix d'un cœur ;

A fuir une douce chaîne,
Je mettois tout mon bonheur.

Parmi la troupe volage,
Qui venoit grossir ma cour,
Raymond m'offrit son hommage,
Sans m'oser parler d'amour;
Le ciel étoit dans son âme,
Le lys qui brille au matin,
N'est pas plus pur que la flam
Que j'allumai dans son sein.

D'une naissance commune,
Raymond, sans bien, sans emploi,
N'avoit qu'un cœur pour fortune,
Et ce cœur fut tout à moi:
Las de mon ingratitude.
Il me quitta pour toujours,
Et dans une solitude,
Il alla finir ses jours.

Maintenant, désespérée,
Victime d'un fol orgueil,
Je vais chercher la contrée
Où repose son cercueil,
Là, je n'ai plus d'autre envie,
Que de mourir à ses piés.

Payant des jours de ma vie.
Ceux qu'il m'a sacrifiés.

Non, non, dit Raymond lui-même,
En la serrant dans ses bras,
Vois ; celui que ton cœur aime
N'a point subi le trépas.
Regarde, ô mon Angéline !
Cher objet de mes regrets,
Regarde, ô fille divine,
Cet amant que tu pleurois.

Angéline est dans l'ivresse,
Les transports coupent sa voix ;
Ah ! dit-elle, avec tendresse,
Est-ce toi que je revois ?
Vivons, mourons l'un pour l'autre,
Il ne faut plus nous quitter :
Qu'un seul tombeau soit le nôtre,
Qu'aurons-nous à regretter ?

Pendant la lecture de cette ballade, la tendresse qui s'étoit peinte sur les traits de Sophie, témoignoit son approbation ; mais notre tranquillité s'évanouit bientôt au bruit soudain

d'un coup de fusil tiré près de nous ; nous aperçûmes immédiatement un homme qui cherchoit à se faire jour à travers la haie, pour recueillir sa proie ; nous le reconnûmes pour le Chapelain du Chevalier ; il venoit de donner la mort à l'un de ces merles, qui nous charmoient si agréablement. Une secousse aussi vive et aussi voisine fit tressaillir mes filles, et je vis que, dans sa frayeur, le premier mouvement de Sophie, avoit été de se jetter dans les bras de monsieur Burchell. Le Chapelain nous aborda, mortifié de la peur qu'il avoit causée, et s'excusant sur l'ignorance où il étoit de notre présence. Il s'assit près de Sophie, et par une galanterie de chasseur, lui offrit le produit de sa chasse du matin ; elle alloit le refuser, sans un coup-d'œil privé de sa mère, qui lui fit reconnoître et corriger cet

excés de modestie ; elle se fit un peu presser, mais finit par accepter le présent. Ma femme ne put à l'ordinaire, mettre un voile sur son orgueil, et vint m'observer à l'oreille que Sophie avoit fait la conquête du Chapelain, comme sa sœur celle du Chevalier. Je soupçonnois néanmoins, avec plus de certitude, que ses affections étoient captivées par un autre objet. Le Chapelain venoit nous informer que monsieur Thornill avoit retenu des musiciens, et fait préparer des rafraîchissemens, dans l'intention de donner à nos jeunes dames, devant notre demeure, un bal au clair de la lune, sur l'herbe épaisse. « Je ne puis dissimuler, ajouta-t-il, que ce n'est pas sans un intérêt personnel que je me suis empressé à venir le premier vous faire part de cette invitation, espérant, pour ma récompense, l'hon-

neur de danser avec Miss Sophie ». Ma fille, répondit qu'elle s'y rendroit volontiers si ce n'étoit pas anticiper sur les droits de monsieur Burchell qui avoit partagé avec elle le travail du jour, et qui devoit le premier en partager les amusemens ; monsieur Burchell, la remercia de son attention, mais céda ses droits au Chapelain, devant se rendre à cinq milles de là, à un souper de moisson. Je crus démêler un caractére extraordinaire dans ce refus ; et je ne pouvois me rendre raison de la préférence qu'une fille aussi remplie de discernement que ma Sophie, accordoit à un homme d'une fortune détruite, sur un autre dont les moyens, sous tous les rapports, devoient être plus étendus ; mais de même que les hommes aprécient à leur juste valeur, les qualités des femmes, peut-être forment-elles de

nous les jugemens les plus exacts. L'homme et la femme semblent placer sur la terre, comme deux espions qui étudient les actions l'un de l'autre, et puisent chacun en eux les qualités propres à cette inspection mutuelle.

CHAPITRE IX.

Deux dames de grande distinction viennent jouer un rôle. Une éducation brillante semble toujours devoir se rencontrer sous de riches habits.

Monsieur Burchell venoit de nous quitter, et Sophie promettoit au Chapelain de danser avec lui, quand mes petits enfans accoururent empressés, nous dire que le Chevalier s'avançoit avec une nombreuse compagnie. Nous revînmes sur nos pas à

la rencontre de notre Seigneur que nous trouvâmes entouré de quelques Messieurs, et de deux Dames qu'il nous présenta pour être de qualité et de grand genre. Il arriva que nous n'avions plus assez de sièges pour tous, et monsieur Thornill s'empressa de proposer que chaque dame fît une chaise de ses genoux. Je m'opposai fortement à cette complaisance et en dépit du regard de travers que me lança ma femme, et j'envoyai Moïse emprunter quelques chaises; nous manquions également de dames pour completter la danse; deux Messieurs allèrent à la quête de deux partners féminins; chaises et partners abondèrent bientôt: nous vîmes revenir ces deux Messieurs avec les fraîches demoiselles du voisin Flamborough, embellies de leurs fontanges flottantes; mais une circonstance malheureuse et imprévue em-

barrassa un moment les dispositions joyeuses ; quoique les demoiselles Flamborough fussent généralement reconnues pour les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles s'acquittassent élégament des gigues et des rondes, elles étoient tout-à-fait étrangères aux contre-danses, ce qui nous dérouta quelques tems; mais aprés s'être fait traîner, pousser et choquer, elles en vinrent à bout. Deux violons, un fifre et un tambourin composoient notre orchestre, et la lune nous éclairoit. Monsieur Thornill et Olivia ouvrirent le bal, à la grande joie des spectateurs ; car les voisins ayant appris qu'ils étoient de la partie, accoururent en foule autour de nous. Elle se dessinoit avec tant de grace et d'élégance, que ma femme ne put contenir encore sa vanité, en m'assurant que tous les pas que la petite

friponne faisoient si légèrement, étoient calqués sur les siens. Nos dames de qualités s'éfforçoient inutilement d'égaler ses grâces ; elles s'étendoient, sautilloient, s'agitoient, se tortilloient en vain ; ce n'est pas que les admirateurs ne trouvassent tout cela fort joli. Mais Miss Olivia enlevoit les suffrages ; le voisin Flamborough disoit que ses pas étoient l'écho de la musique. Nos grandes dames, redoutant le serein terminèrent le bal. L'une d'elles s'exprima à ce propos, d'une manière basse et rebutante, jurant par *Jésus vivant que tout son corps dégoutoit de sueur.* Nous rentrâmes à la maison, où nous trouvâmes un souper froid, très-bien ordonné, que monsieur Thornill y avoit fait préparer : la conversation devint plus modeste. Les deux dames de qualité éclipsèrent totalement cette fois mes deux filles : elles ne parlèrent plus que

gens du grand ton, de la haute compagnie, et des caprices de mode, comme peinture, spectacles, et *harmonica*. Il est vrai que deux ou trois fois nous nous regardâmes étonnés aux juremens qui leur échappoient; mais je m'imaginai que c'étoit là les attributs non équivoques de leur noblesse (quoique j'aye appris depuis que les juremens sont tout-à-fait hors de mode). Cependant leurs parures servirent de voile aux grosses choses qui ternirent leur conversation. Mes filles étudioient leurs perfections avec un œil d'envie; et ce qui paroissoit vicieux étoit jugé émaner du raffinement de la bonne éducation. L'indulgence de ces dames surpassoit encore leurs belles qualités. « Si Miss Olivia, dit l'une d'elles, avoit un peu plus vu le monde, elle se formeroit promptement. » « L'autre, ajouta, qu'un seul hiver

passé à la ville feroit de sa petite Sophie un modèle de perfection. » Ma femme donna tête baissée dans l'opinion de l'une et de l'autre; ajoutant que c'étoit l'un de ses vœux les plus ardens, que de faire demeurer ses filles un hiver à la ville; je ne pus m'empêcher alors d'observer que leur éducation surpassoit déjà leur fortune; que toute autre perfection ne pourroit contribuer qu'à ridiculiser leur modique situation, et leur inspirer pour les plaisirs un penchant qu'elles n'étoient pas à même de posséder. « Et de quels plaisirs, s'écria monsieur Thornill, ne sont pas dignes de jouir, celles de qui il dépend d'en prodiguer de si doux? Quant à moi, ma fortune est assez étendue; amour, liberté, plaisir, voilà mes loix: et je jure que si la moitié de mes biens pouvoit faire le bonheur de ma charmante Olivia,

ils lui appartiendroient : la seule faveur que je solliciterois en retour seroit d'ajouter ma personne au présent ». Je n'étois pas assez étranger au monde pour ignorer que c'étoit là le propos à la mode pour déguiser sous une trompeuse apparence d'honneur, l'insolence de la plus vile proposition ; mais je réunis tous mes efforts pour contenir mon ressentiment. « Monsieur, m'écriai-je, la famille que vous voulez bien en ce moment honorer de votre présence, a été élevée dans des sentimens de droiture et de délicatesse, aussi bien dirigés que les vôtres ; toute tentative pour les détruire, pourroit entraîner les plus dangereuses suites ; l'honneur, monsieur, est notre unique bien à présent, et nous devons veiller soigneusement au seul trésor qui nous reste ». Je regrettai quelques momens après la vivacité avec laquelle je témoignai

mon indignation, lorsque le jeune homme, en me serrant la main, jura qu'il louait ma façon de penser autant qu'il blamoit mes soupçons. « Pour ce que vous venez de me donner à entendre, ajouta t-il, rien n'étoit plus éloigné de mon esprit ; et je jure par tout ce qu'il existe de plus séduisant, qu'une vertu qui exige un siége en forme ne provoquera jamais mes armes ; car tous mes amours se machinent d'un coup de main ».

Les deux dames qui feignoient de n'avoir rien entendu de tout ce qui avoit précédé, parurent fortement choqués de ce dernier trait de liberté, et entrèrent dans une conversation sérieuse et réservée sur la vertu: ma femme, le Chapelain, et moi y fûmes bientôt initiés, et le Chevalier lui même fut enfin forcé de témoigner quelque chagrin de ses premiers excès. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance, et de la pureté d'une ame étrangère

aux vices. Je me plaisois tant à cet entretien, que je me félicitois que mes petits enfans fussent restés avec nous plus long-tems qu'à l'ordinaire, pour être édifiés d'une si pure morale. Monsieur Thornill même me le disputa en religion, et la nuit s'écoula d'une manière plus agréable, jusqu'à ce qu'enfin on se retira. Ces dames paroissoient affligées de se séparer mes filles pour qui elles avoient conçu une affection particulière, et me pressèrent pour leur accorder la permission de les recevoir chez elles; le Chevalier et ma femme y ajoutèrent leurs instances, et je lisois dans les yeux de mes filles le vif desir qu'elles en avoient. Ainsi stimlé de tous côtés je fis deux ou trois excuses que mes filles s'empressèrent d'écarter, en sorte que je fus obligé de refuser brusquement: ce qui le lendemain me valut et des réponses courtes et des airs chagrins.

CHAPITRE X.

La famille s'efforce de le disputer aux plus riches. Misère du pauvre lorsqu'il affecte une situation plus heureuse que la sienne.

Je reconnus alors que toute mes longues et pénibles lectures sur la tempérance, la simplicité, et mes exhortations à être satisfaits de ce qu'on a, devenoient absolument sans effet. Les égards qu'avoient eus pour nous dernièrement des gens élevés avoient éveillé cette vanité que j'avois assoupie, mais non éteinte. Nos fenêtres redevenoient comme autrefois hérissées de compositions pour laver le cou et la figure. Le soleil étoit l'ennemi de la peau au dehors, et le feu le destructeur du teint au dedans. Ma femme observa que les yeux, de

ses filles souffriroient si elles se levoient trop matin, que leurs nez deviendroient rouges si elles travaloient après le diné, elle me prouvoient aussi que les mains n'étoient jamais si blanches que lorsqu'elles ne faisoient rien : au lieu donc de finir les chemises de George, je les vis de nouveau occupées à des futilités : la broderie et les chiffons reprirent leur empire. Les braves demoiselles Flamborough, autre fois leurs compagnes enjouées, furent dédaignées comme petite connoissance, et la conservation ne roula plus que sur le grand ton, et la haute compagnie ; peintures, spectacles, *harmonica* étoient les seuls sujets intéressans ; mais, peut-être aurions-nous supporté tout cela, sans l'arrivée d'une Egyptienne, diseuse de bonne aventure, qui vint porter notre orgueil au dernier période. Cette sybile basannée n'appa-

rut pas plutôt, que mes filles vinrent empressées autour de moi solliciter un schelling, pour avoir la croix d'argent nécessaire aux mystères. Las de moraliser, et désirant sur-tout les voir heureuses, il ne dépendoit pas de moi de tromper leur attente. Je leur donnai donc à chacune un schelling ; je ne dois cependant pas oublier de dire, pour l'honneur de la famille, qu'elles ne sortoient jamais sans argent sur elles : ma femme leur avoit donné généreusement une guinée à chacune, qu'elles gardoient constamment dans leurs poches; car la stricte défense de ne la jamais changer, étoit attachée au cadeau. Après que la sorcière eut fini tous ses tours, je les vis revenir avec des figures riantes, qui me pressentoient sur de hautes destinées. « Eh ! bien, mes amies, m'écriai-je, que vous a-t-on promis de bon ? dis moi, Livy, pour

ton schelling, cette sorcière t'a-t-elle dit quelque chose qui vaille un sol »? « Je crois papa, me répondit-elle, qu'elle a commerce avec quelqu'un qui n'est pas sincère ; car elle m'a positivement affirmé qu'en moins d'un an, je devois épouser un grand Chevalier ». « Et toi, ma Sophie, ajoutai-je, quelle espèce de mari t'a-t-on promis? » « J'épouserai un Lord peu de tems aprés que ma sœur se sera mariée avec le Chevalier ». « Comment, m'écriai-je, et voila tout ce qu'on vous a donné pour vos deux schellings! un Lord et un Chevalier seulement, rien que cela pour deux chellings! petites folles! je vous aurois promis un Prince et un Nabob pour la moitié de la somme ».

Cette curiosité de mes filles entraîna cependant des résultats sérieux : nous nous estimâmes désignés par les cieux pour de grandes destinées,

et nous anticipions déjà notre grandeur future.

On a mille fois observé, et j'observerai moi même encore, que les momens passés à l'attente d'heureux évènemens, sont plus doux que ceux même couronnés par la jouissance : c'est la nature dans ce dernier cas, qui assaisonne le mets, et dans l'autre, nous l'accomodons à notre fantaisie. On ne sauroit s'imaginer les agréables rêveries qui se succédoient dans notre esprit, et que nos momens de loisir faisoient naître en foule. Nous espérions le rétablissement de notre fortune ; et comme toute la paroisse reconnoissoit l'amour du Chevalier pour ma fille, elle en sentoit naître elle-même pour lui ; car on nourrissoit ainsi sa passion. Dans cet intervalle enchanteur, ma femme faisoit les songes les plus doux, qu'avec beaucoup d'exactitude et de crédu-

lité, elle nous détailloit chaque matin : cette nuit elle avoit rêvé de tombeaux et d'os croisés, signes, non équivoques de mariage future. L'autre, elle avoit vu les poches de ses filles pleines de liards, preuve indubitable qu'elles devoient incessamment être comblées de louis ; ces demoiselles avoient aussi leurs présages : elles sentoient d'étranges baisers sur leurs lèvres ; elles voyoient des anneaux dans la chandelle, les bourses leurs apparaissoient dans le feu, et des nœuds d'amour alloient se tapir au fond de leurs tasses.

Vers la fin de la semaine nous reçûmes de la ville, des deux dames de qualité, une invitation honnête où elles nous temoignoient l'espoir de rencontrer toute la famille, à l'église, le dimanche prochain ; aussi, aperçus-je, le samedi matin, ma femme et mes filles, en entretiens cachés

et me lançant tour-à-tour des coups-d'œil dérobés qui trahissoient un dessein secret. A parler vrai, je soupçonnois fortement qu'on se disposoit à me faire quelque proposition absurde, pour paroître le lendemain avec éclat. Effectivement, le soir, elles employèrent beaucoup de méthode dans toutes leurs opérations, et ma femme conduisit l'attaque. Après le thé, elle saisit le moment où je paroissois de bonne humeur. « Je pense bien, mon bon ami, qu'il y aura demain à l'église beaucoup de bonne compagnie ». « Peut-être bien, ma chère, répondis-je ; mais vous n'avez aucune sollicitude à concevoir à cet égard, je prêcherai, soit qu'il y ait beaucoup ou peu de monde. » « C'est aussi ce que j'espère, repliqua-t-elle ; mais je pense mon ami, que nous devrons y paroître aussi décemment que possible ; car

qui sait ce qui peut arriver ? » « Votre intention est très-louable, répondis-je, je vous vois avec plaisir à l'église dans une mise décente, nous devons toujours y paroître tranquilles, soumis, humbles et religieux ». « Fort-bien, dit-elle, je sais tout cela ; mais je veux dire que nous devons y aller de la manière la plus convenable, et non comme le petit peuple qui nous entoure. » « Vous avez parfaitement raison, ma chère, ajoutai-je, et j'allois vous dire la même chose. La manière la plus convenable de s'y rendre est d'y aller le plutôt possible, pour avoir le tems de méditer avant que le service commence. » « Mon bon ami, dit ma femme, je conviens de tout cela ; mais vous ne m'entendez pas ; je veux dire que nous devons tâcher d'y aller élégament ; vous n'ignorez pas que l'église est à deux milles de-là, et

je ne puis endurer de voir mes filles, toutes rouges et essouflées par une longue marche, gagner péniblement leur oratoire, comme si elles avoient rivalisé à la course. Nous avons nos deux chevaux de labour dont l'un est dans la maison depuis neuf ans, et son compagnon Blackberry qui est à-peine sorti depuis un mois; ils deviennent gras et paresseux, pourquoi n'en ferions-nous donc pas usage? Moïse les r'habillera un peu, et je suis persuadée qu'ils formeront encore un attelage passable. »

En vain je répétai qu'aller à pied seroit beaucoup plus décent, en vain j'opposai la ridiculité d'un aussi pitoyable équipage; Blackberry étoit borgne, et l'autre galeux. Ni l'un ni l'autre n'avoit jamais porté la selle, il n'y en avoit, outre cela, qu'une dans toute la maison; ces deux chevaux étoient des plus vicieux;

objections superflues, il fallut céder. Le lendemain matin, ils n'étoient pas peu occupés à réunir tous les attirails nécessaires à l'expédition; mais comme je vis qu'elle traîneroit encore long-tems; je pris les devants, me fiant à leur promesse de me suivre immédiatement. J'étois dans ma chaire depuis une heure environ, attendant leur arrivée; mais enfin ne les voyant pas venir, je fus obligé de commencer. Je ne fus pas sans concevoir quelque inquiétude pendant le service, sur un retard aussi long, et elles augmentèrent davantage, quand il fut fini, et que je ne vis paroître personne. Je m'en retournai par le grand chemin quoique de trois milles plus long que celui de traverse; et vers le milieu de la route, j'apperçus la procession qui s'avançoit lentement, mon fils, ma femme et les deux petits garçons grimpés

sur un cheval, et mes deux filles sur l'autre. Je m'informai des motifs de leur retard ; mais je lus bientôt sur leurs figures qu'ils avoient trouvé le chemin hérissé de mille calamités : les malheureux chevaux n'avoient pas voulu, à toute force, outrepasser le seuil de la porte, jusqu'à ce qu'enfin ils cédassent à la persévérance de monsieur Burchell, assez compâtissant pour les avoir poussés en avant à coups de canne, environ jusqu'au quart de la route ; de plus, la sangle de la selle de ma femme s'étant rompue, ils avoient été forcés de s'arrêter pour la raccommoder ; ensuite un des bucéphales entêtés, avoit encore pris fantaisie de s'arrêter, sans que caresses ni coups, ne le déterminassent à avancer. Ils sortoient de cette grotesque situation, comme je les rencontrai ; mais les voyant tous sains et saufs, je ne

puis dissimuler que leur mortification me causa un plaisir secret, espérant bien m'en prévaloir avec avantage pour un prochain triomphe, et me servir de cette arme pour soumettre la vanité de mes enfans.

CHAPITRE XI.

Le désir de briller ne domine pas moins.

La veille de St.-Michel arrivée, le voisin Flamborough nous invita à venir brûler des noix et aux autres petits jeux usités alors ; si notre dernière mortification n'avoit un peu humilié notre orgueil, nous aurions, sans doute, dédaigné son invitation ; malgré tout, nous nous efforçâmes de paroître satisfaits. L'oie et le boudin de notre voisin étoient succu-

lens, et sa bière fut jugée excellente par ma femme même, qui étoit une grande connoisseuse. Il est vrai que les histoires qu'il lui plaisoit de nous raconter, compensoient l'exquis de ses mets ; elles étoient toutes longues et stupides, et ne rouloient que sur lui ; cependant dix fois déjà nous en avions ri, et nous fûmes assez indulgens pour en rire une onzième fois.

M. Burchell qui se trouvoit de la partie, étoit dans son centre, lorsqu'il pouvoit mettre en train quelques jeux innocens : il proposa le *Colin - Maillard*. On supplia ma femme de se mêler au jeu, et sa complaisance me fit plaisir ; car, j'y voyois encore un attribut de jeunesse. Mon voisin et moi, considérions la troupe vagabonde ; chaque malice nous faisoit sourire, et nous rappeloit le souvenir de notre adresse passée. La

main-chaude et d'autres petits jeux vinrent à leur tour ; puis enfin, on convint de jouer à la *savatte*, comme beaucoup de lecteurs peuvent ne pas connoître cet antique passe-tems, il devient nécessaire d'en donner une idée : on s'assied à terre en forme de cercle, un seul se tient debout au milieu : son emploi est d'attraper un soulier, qu'on se passe et repasse sous les genoux, à-peu-près comme une navette de Tisserand. Comme il est impossible alors que celui qui est debout, embrasse tout le cercle à la fois, la beauté du jeu consiste à le choquer avec le talon du soulier, du côté le moins susceptible de laisser apercevoir d'où part le coup ; c'est ainsi que ma fille aînée étoit assiégée, et frappée de toutes parts, rouge et essoufflée, se recriant à tue-tête contre les tricheries, et avec

une voix qui auroit éclipsé les plus fameux braillards des rues, quand à travers le bruit et la confusion apparurent, tout-à-coup, nos deux grandes connoissances Lady Blarney et Miss Carolina Wilelmina Amelia Skeggs ! . . . . Une description seroit misérable, aussi ne tenterai-je pas de rendre compte des sentimens qu'entraîna cette nouvelle mortification. Quel désespoir ! étres-vus dans une attitude aussi vulgaire par des dames d'un rang et d'une éducation aussi distingués ! On ne pouvoit attendre que cela de ce jeu populaire qu'avoit proposé monsieur Flamborough. Nous demeurâmes quelque tems attachés à la terre, comme pétrifiés par la plus grande honte.

Ces deux dames avoient été à la maison, et ne nous trouvant pas, elles étoient venues chez le voisin pour

savoir de nos nouvelles, inquiètes de ce qui avoit pu empêcher la famille de se rendre la veille à l'église. Olivia fut notre interprète, et se débarrassa de leurs questions par une seule et courte réponse, disant qu'elles étoient tombées de cheval ; elles parurent fort en peine d'un aussi fâcheux évènement ; mais apprennant que personne n'en avoit souffert, elles se réjouirent beaucoup ; mais apprenant que la peur avoit plus nui, que n'auroit fait le mal, elle se désolèrent ; mais apprenant que nous avions fort bien passé la nuit, elles se réjouirent de nouveau. Rien n'égaloit l'intérêt qu'elles témoignoient à mes filles, leur amitié, la dernière fois, nous avoit déjà paru vive ; mais alors elle étoit ardente. Elles parroissoient empressées d'une connoissance plus intime. Lady Blarney affectionnoit

ticulièrement Olivia ; Miss Carolina, Wilelmina Amelia Skeggs (j'aime à nommer tout au long), se sentoit plus portée pour Sophie. Elles entretinrent entr'elles une conversation suivie, tandis que mes filles, gardant un profond silence, étoient en extase devant leur éducation distinguée. Comme bien de lecteurs, quelques roturiers qu'ils puissent être, sont jaloux de connoître une conversation du grand ton : les anecdotes des Lords, des Ladys et des Chevaliers de la jaretière, ils ne seront sans doute pas fâchés d'en avoir l'esquisse dans la fin de la conversation de ces dames.

« Tout ce que je sais de l'histoire, disoit miss Skeggs, que cela soit vrai ou faux, je puis vous assurer que toute l'assemblée resta dans le plus grand étonnement ; Mylord paroissoit en proie à mille agitations, et

Milady s'évanouit ; mais sir Tomkyn tira son épée, et jura qu'il étoit à elle jusqu'à la dernière goutte de son sang ».

« Eh ! bien, reprit Lady Blarney, la Duchesse ne m'a pas ouvert la bouche de cette histoire, et j'ose dire qu'elle n'a pas de secret pour moi ; mais vous pouvez considérer, comme fait certain, que le lendemain matin, milord Duc cria trois fois à son valet-de-chambre, Jernigan ! Jernigan ! Jernigan ! apporte-moi mes jaretières ».

Mais avant tout, j'aurois dû rapporter l'impolitesse choquante de monsieur Burchell, qui, nous ayant tourné le dos, s'étoit tapi au coin du feu, et à la fin de chaque périphrase, crioit : *bagatelle !* expression qui nous déroutoit tous, et pesoit, en quelque sorte, sur la vivacité de la conversation.

« Dailleurs, poursuivit notre Mi-

lady, il n'y a rien de tout cela dans la copie des vers que le docteur Burdock a composé sur ce sujet ». *Bagatelle !*

« J'en suis d'autant plus surprise, s'écria Miss Skeggs, que, comme il n'écrit que pour son plaisir, il omet rarement les moindres circonstances. Mais pouvez-vous me montrer ces vers » ? *Bagatelle !*

« Croyez-vous donc, ma chère, répondit Milady, que je porte de telles choses sur moi ? quoiquelles soient fort jolies, et certes, je crois m'y connoître un peu ; du moins, je sais distinguer ce qui me plaît, et j'ai toujours admiré les pièces fugitives du docteur Burdock. Passé ses productions et celles de notre chère comtesse d'Hanover-Square, le reste est bien le plus vil amas de sottises, pas une étincelle de bon ton » ! *Bagatelle !*

« Milady devroit en excepter, dit l'autre, ses propres productions dans le *Magasin des dames*. J'espère que vous conviendrez qu'il n'y a rien de bas dans celles-là ; mais, hélas ! je crois que nous ne devons plus rien espérer de ce côté là ». *Bagatelle !*

« Vous savez pourquoi, reprit Milady, vous n'ignorez pas que ma Demoiselle de compagnie m'a quittée pour se marier avec le Capitaine Roach ; et comme mes pauvres yeux ne me permettent pas d'écrire, j'en ai cherché une autre pendant quelque tems ; mais il n'est pas aisé de rencontrer une personne convenable ; et certes, trente livres sterlings, par an, sont une foible récompense pour une Demoiselle d'une société douce et d'une éducation soignée, qui sait lire, écrire, et tenir compagnie ; mais pour ces petites coquettes éle-

vées à la ville : ah ! ne m'en parlez pas ! il n'y a point de créatures plus insignifiantes ». *Bagatelle* !

« Je le sais par expérience, ajouta Miss Skeggs ; car des trois Demoiselles de compagnie que j'ai eues ces six derniers mois, l'une refusoit de travailler une heure par jour, l'autre estimoit un trop mince salaire, vingt-cinq guinées par an ; et je fus enfin forcée de renvoyer la troisième, parce que je soupçonnois une intrigue entr'elle et mon Chapelain. La vertu ! ma chère, la vertu ! ne sauroit être récompensée, mais où la trouver » ? *Bagatelle !*

Ma femme avoit pendant tout le tems, dirigé son attention sur ce dialogue ; mais la dernière partie la captiva plus particulièrement. Trente livres sterlings et vingt-cinq guinées par an, faisoient cinquante-six livres cinq schellings, monnoie

d'Angleterre, que nous n'avions, pour ainsi dire, qu'à demander pour les assurer à la famille; elle chercha un moment dans ma figure des signes d'approbation, et à parler vrai, j'estimois que de telles places rempliraient exactement la susceptibilité de mes deux filles; en outre si le Chevalier avoit un penchant réel pour ma fille aînée, c'étoit un sûr moyen de la diriger à la fortune. Ma femme résolut donc de ne devoir pas à un manque de hardiesse, la privation de tels avantages, et parla en ces termes pour sa famille : « J'espère, dit-elle; que ces deux dames voudront bien pardonner à ma vanité; car nous n'avons aucun droit de prétendre à de telles faveurs. Cependant il est naturel que je cherche à lancer mes enfans dans le monde; et j'ose dire que mes filles ont eu une éducation soignée, et

dont elles sont capables de recueillir les fruits. Du moins, est-il difficile de la perfectionner davantage en province, elles savent lire, écrire et compter; elles cousent, tricottent et brodent fort joliment, et possèdent en général tous les ouvrages d'aiguilles; elles savent aussi languetter, marquer, découper; ont quelques connoissances en musique; elles font aussi des ouvrages en draps, et brodent sur la gaze. Mon aînée façonne élégamment le papier, et ma cadette tire très-savamment les cartes ». *Bagatelle!*

Après qu'elle eut débité ce petit chef-d'œuvre d'éloquence, ces deux dames se regardèrent pendant quelque tems sans rien dire, avec un air de doute et de réflexion. Enfin Miss Carolina Wilelmina Amelia Skeggs voulut bien observer que d'après le jugement que la mettoit

à portée de prononcer sa foible connoissance avec nous, elle trouvoit nos deux Demoiselles très-propres à de tels emplois. « Mais une affaire de cette sorte, madame, dit-elle, en s'adressant à ma femme, exige un strict examen de caractères, et une connoissance mieux acquise les uns des autres, non que je soupçonne en aucune manière, la vertu, la prudence, et la discrétion de ces Demoiselles; mais il y a une nuance, Madame, une nuance à saisir ».

Ma femme loua beaucoup sa prudence, observant qu'elle étoit elle même très-défiante, et que quant au caractère, elle s'en rapporteroit à ses voisins; mais notre Milady jugea les informations superflues, disant que la recommandation de M. Thornill suffiroit, et notre pétition en resta là.

CHAPITRE XII.

La fortune semble vouloir constamment humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus pénibles que des calamités réelles.

De retour à la maison, la nuit s'écoula en beaux projets et en espérances. Ma femme s'évertuoit en conjectures, et décidoit des avantages plus ou moins grands, attachés aux places de ses filles. La seule chose nécessaire alors pour cimenter nos succès, étoit la recommandation du Chevalier; mais il nous avoit déjà donné trop de preuves de son amitié, pour craindre qu'elle se trouvât en défaut à cette occasion. Jusques dans le lit, ma femme, prolongea ainsi la conversation. « En

vérité, mon bon ami, dit-elle, je crois que voilà un des jours les plus heureux de notre vie ». « Assez bon, répondit-je, ne sachant trop qu'en penser ». « Quoi, bon ? seulement ! repliqua-t-elle ; mais je le trouve des plus heureux, te dis-je, ne seroient-elles pas là à même de faire des connoissances distinguées ? et je suis bien persuadée que Londres est le seul endroit du monde où l'on rencontre toute espèce de maris ; d'ailleurs, mon ami, on voit tous les jours des choses plus étranges ; et si des Dames de qualité se sentent éprises d'une belle passion pour mes filles, pourquoi n'en rendroient-elles pas susceptibles des hommes distingués ? Entre nous, j'aime à la folie Lady Blarney : elle est si obligeante ! Miss Carolina Wilelmina Amélia Skeggs n'a pas moins mon affection ; vous avez pu apercevoir quand elles

sont venues à parler de places, comme j'ai saisi l'*à-propos*; dites-moi, mon ami, pensez-vous, que j'aie bien parlé en faveur de mes enfans » ? « Dame ! répondis-je, encore incertain de mon opinion : Fasse le ciel que dans trois mois, ils s'en trouvent mieux » ! C'étoit une de ces réponses évasives que j'employois quelquefois pour donner à ma femme une haute idée de ma pénétration; car, si mes filles réussissoient, on rendoit grâce à l'accomplissement de mon vœu; si au contraire elles échouoient, j'avois parlé en Prophète profond. Mais tout cet entretien n'étoit qu'un subterfuge pour m'amener à prendre part à un projet que je redoutois beaucoup : considérant, que nous devions à présent figurer un peu mieux dans le monde, elle trouvoit convenable de vendre le compagnon du pauvre Blackberry,

dont elle détailloit, pour cela, toutes les mauvaises qualités, pour nous aider à acheter un cheval de plus belle apparence pour aller à l'église, ou rendre nos visites. Je m'opposai d'abord vigoureusement à ce projet ; mais on le défendoit avec autant de persévérance, puis, ayant faibli un peu, mon antagoniste profita de sa force, jusqu'à ce qu'enfin il fût décidé qu'on termineroit l'affaire à la foire prochaine.

La foire se tenoit le jour suivant, et j'avois l'intention d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada qu'il y avoit danger d'aggraver mon rhume, et rien ne put prévaloir pour m'obtenir la permission de mettre le pied hors de la maison. « Non, mon ami, disoit-elle, Moïse est un garçon intelligent, il possède parfaitement l'esprit broçanteur. Vous savez que tous nos grands marchés ont été

conclus par lui. Il tourne son acheteur dans tous les sens, le devine, le persuade, et finit par en tirer ce qu'il veut ».

Comme j'accordois quelque prudence à mon fils, je lui commis, avec confiance, le soin de cette petite opération, et le lendemain ses sœurs, de grand matin, réunirent tous leurs soins à l'affubler convenablement pour la foire ; le coëffer, nettoyer ses boucles, tout se faisoit avec empressement ; sa toilette finie il monta sur son pauvre bidet, tenant devant lui une boëte de sapin, pour rapporter quelques nouveautés de la foire. Il avoit un habit noir et blanc, devenu trop court ; mais encore trop bonpour le mettre de côté ; son gilet étoit de ratine verte, et ses sœurs avoient noué ses cheveux avec un large ruban noir ; nous le suivîmes des yeux autant

que nous pûmes, l'accablant de nos vœux et de nos souhaits ; mais, enfin il s'éloigna, et il ne nous fut plus possible de l'apperce voir plus long-tems.

Nous venions de perdre sa trace, lorsqu'arriva le Sommelier de Monsieur Thornill, pour nous féliciter de notre bonne fortune, ayant entendu son jeune maître nous nommer avec le plus grand intérêt.

Une circonstance heureuse paroissoit en entraîner une autre : un valet-de-pied de la même maison, apporta un mot d'écrit pour mes filles, où nous lûmes que ces dames avoient eu sur leur compte de la part de Monsieur Thornill, des détails si satisfaisans, qu'elles espéroient qu'il n'y auroit bientôt plus aucun obstacle. « Dame ! s'écria alors ma femme, je vois bien à présent que s'introduire chez les grands n'est pas chose aisée ; mais quand on y

est une fois, comme dit Moïse, on peut y dormir sur ses deux oreilles ». Mes filles firent un grand éclat de rire, en signe d'approbation à cette pointe, que ma femme prenoit pour de l'esprit. Enfin, pour donner une plus juste idée de l'enthousiasme que lui fit naître cette mission, elle fouilla dans sa poche, et récompensa largement le messager.

C'étoit le jour aux visites. Monsieur Burchell entra, il revenoit de la foire, apportant à mes deux petits garçons un gros morceau de pain-d'épice, que ma femme serra soigneusement, pour le leur distribuer à propos; quoiquelle attachât beaucoup de prix aux bourses de peaux de belettes, comme portant bonheur, il fit présent à mes filles de deux nécessaires qu'elles pouvoient destiner à mille petits emplois utiles. Nous conservions encore quelqu'es-

time pour monsieur Burchell, malgré l'embarras où nous avoit mis sa dernière et choquante impolitesse. Il ne dépendoit pas de nous de lui dissimuler notre bonheur, et de lui demander des conseils. Quoique nous suivissions rarement les avis, nous ne répugnions pas à en solliciter ; et lorsque nous lui fîmes lire le billet de ces Dames, il décéla un air de désaprobation, observant qu'une telle décision demandoit la plus grande circonspection. Ce signe de mécontement révolta ma femme. « Je n'ai jamais formé de doutes, Monsieur, s'écria-t-elle, sur votre empressement à décider contre moi et mes filles ; vous avez plus de circonspection que nous n'en exigeons; mais, il me semble d'ailleurs, que nous ne devrions solliciter des avis que de ceux qui ont eu, eux-mêmes, le bon esprit d'en faire usage ». « Quelqu'ait

été ma conduite, Madame, repliqua-t-il, il n'est pas ici question d'en faire l'examen ; et malgré que je n'aye pas personnellement mis à profit les conseils, je me crois au fond de l'ame, le maître d'en donner à qui m'en demande ». Comme je redoutois que cette réponse ne provoquât une repartie plus dure que spirituelle, je coupai court en témoignant quelques sollicitudes sur le retard de mon fils ; car, en effet, la nuit commençoit à tomber. « Bannissez toute inquiétude, dit ma femme, il sait bien ce qu'il a à faire. Je vous garantis qu'il ne vendra pas ses poules quand elles seront mouillées, je l'ai vu faire des marchés qui sont vraiment surprenans. Je veux, à ce propos, vous conter une histoire qui vous fera tenir les côtés de rire. . . . Mais, par ma foi, le voilà avec sa boête. . . . et sans cheval ».

En effet, il s'avançoit lentement à pied, succombant sous le fardeau de sa boête de sapin qu'il avoit attachée derrière ses épaules, comme un marchand forain. « Arrive donc! arrive donc! Moïse, lui cria ma femme; eh bien! mon ami, que nous apportes-tu de la foire »? « Ma personne, répond Moïse, avec un regard rusé, et se débarrassant avant tout de sa boête ». « Nous savons celà, Moïse, mais qu'as-tu fait de ton cheval »? « Je l'ai vendu trois livres sterlings cinq schellings et deux sols ». « Bravo! mon bon ami, c'est une fort bonne affaire! je n'attendois rien moins de ton intelligence. Entre nous, poursuivit ma femme, trois livres sterlings cinq schellings et deux sols font une heureuse journée, comptons-les donc ». « Je n'en ai pas l'argent, reprit Moïse, j'en ai converti la valeur en un mar-

ché d'or, tirant de sa poche un gros paquet : le voilà ; une lunette montée en argent, avec son étui de chagrin ». « Une lunette, reprit ma femme, avec une voix affoiblie ; tu pars avec un cheval, et tu nous rapportes une malheureuse lunette » ! « Ma chère Maman, interrompit Moïse, laissez-moi le tems de m'expliquer : j'ai fait un marché d'or, autrement je n'aurois rien conclu, la monture d'argent vaut, elle seule, le double de la somme ». « Peste-soit de ta monture d'argent, s'écria-t-elle avec dépit, je gagerois qu'on n'en retirera pas la moitié, en la vendant comme vieux argent, à cinq schellings l'once ». « Ne vous embarrassez pas de sa défaite, repris-je ; car, je vois d'ici que c'est du cuivre argenté ». « Quoi ! s'écria ma femme atterrée, ce n'est pas de l'argent ! cette monture n'est pas

d'argent » ? « Pas plus que votre écuelle, répondis-je ». « Ainsi donc, ajouta-t-elle, nous avons échangé un bidet, et n'avons eu en retour qu'une lunette verte, avec une monture de cuivre, et un étui de chagrin ! Maudit soit le fripon ! le benêt s'est laissé leuré, il auroit dû mieux connoître ces gens ». « Vous avez tort, ma bonne amie, il eût été à souhaiter qu'il ne les eût jamais connus ». « Le diable emporte l'idiot, continua-t-elle, pour nous rapporter de telles drogues ! si je la tenois, je la jeterois au feu ». « Vous auriez encore tort, mon amie, repris-je, ne vaut-il pas mieux des lunettes de cuivre, que rien » ?

L'infortuné Moïse avoit déjà reconnu la fraude ; il vit bien qu'il s'étoit laissé tromper par un adroit fripon, qui sur sa figure débonnaire, avoit jugé facile de le faire dupe. Je

lui en demandai les détails : il paroit qu'il s'étoit défait de son cheval, et qu'il erroit dans le marché pour en acheter un autre ; lorsqu'un homme d'une figure vénérable l'entraîna sous sa tente, comme en ayant un à vendre. « Là, me dit Moïse, nous rencontrâmes un autre homme fort bien mis, qui désiroit emprunter vingt livres sterlings sur ces lunettes, disant que le besoin les lui feroient donner au tiers de leur valeur ; un troisième qui survint, comme conseil amical, m'insinua tout bas à l'oreille de les acheter, et de ne pas laisser échapper une si belle occasion. Je recourus à Monsieur Flamborough qui se laissa persuader, ainsi que moi, par leurs belles paroles, si bien qu'à frais communs nous conclûmes l'achat des lunettes.

CHAPITRE XIII.

On juge monsieur Burchell comme un ennemi ; car il se permet des conseils désagréables.

Ma famille avoit déjà fait plusieurs efforts pour occuper un rang ; mais toujours quelque fatalité imprévue, venoit en renverser le but. Je m'attachois à profiter de tout ce qui contrarioit nos succès, pour affermir leur raison sur les ruines de leur vanité déjouée. « Vous voyez, mes enfans, leur disois-je, combien il est insensé de vouloir en imposer au monde, en s'efforçant d'imiter nos supérieurs. Le pauvre, qui n'ambitionne que la société du riche, s'attire la haine de ceux qu'il fuit, en provoquant le mépris de ceux qu'il recherche. Le foible succombe

toujours dans les associations inégales ; c'est lui qui paye le tribut aux plaisirs que le riche y moissonne. Viens, Dick, viens mon ami, nous réciter à ce sujet, la fable instructive que tu lisois ce matin ».

« Il étoit un jour, dit l'enfant, un géant et un nain qui devinrent amis, et s'associèrent. Ils jurèrent de ne jamais se quitter et de courir ensemble à l'aventure. Le premier combat qu'ils livrèrent, s'engagea avec deux Sarrazins ; le nain, plein de courage, porta à l'un des combattans, un coup désespéré ; le Sarrazin en fut un peu intimidé, et coupa, sans miséricorde, le bras de l'infortuné nain ; il déploroit alors son état pitoyable, quand le géant accourant à son secours, étendit morts, sur le champ de bataille, les deux Sarrazins auxquels le nain, de dépit, coupa la tête. Ils ne furent

pas long-tems sans rencontrer une autre aventure ; trois Satyres avides de sang, enlevoient une malheureuse Demoiselle : le courage du nain avoit été un peu ébranlé par le dernier combat ; mais malgré tout, il porta le premier coup qui fut riposté par un autre qui lui sortit un œil de la tête ; mais le géant en fut bientôt aux mains avec eux, et ils alloient assurément succomber s'ils n'avoient pris la fuite. Les vainqueurs étoient fiers de la victoire, et la Demoiselle sauvée, devint amoureuse du géant, qui l'épousa. Ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'enfin ils rencontrassent une compagnie de voleurs ; le géant pour, la première fois, se trouvoit en avant ; mais le nain n'étoit pas éloigné : le combat fut long et sanglant, la mort étoit attachée à tous les coups du géant ; plus d'une fois déjà le nain

avoit failli périr ; la victoire enfin se déclara en faveur des deux aventuriers ; mais le nain perdit une jambe ; il avoit donc alors de moins, un bras, un œil et une jambe, lorsque le géant sain et sauf lui crioit : Courage ! mon petit héros, voilà ce qu'on appelle être brave ; encore une victoire et notre gloire sera achevée ». « Non, non répondit le nain, devenu plus sage, je romps le traité et ne combattrai plus ; car les honneurs et les récompenses sont pour vous, et tous les coups sont pour moi ».

J'allois développer la morale de cette fable, quand une vive dispute entre monsieur Burchell et ma femme, sur les places futures de mes filles, appella notre attention. Elle détailloit courageusement tous les avantages qu'elle y voyoit attachés ; Monsieur Burchell, au contraire, les

repoussoit vigoureusement, et je demeurois neutre ; ses motifs ne me paroissoient que la suite de ceux qu'il avoit si infructueusement déduits le matin. La discussion s'échauffoit, et la pauvre Déborah, au lieu de raisonner plus juste, crioit plus haut; elle fut enfin obligée de dérober sous des clameurs, une défaite complette; mais elle conclut sa harangue par une péroraison désagréable pour tous. « Je connois, dit-elle, des gens dont les conseils sont dirigés par des vues secrettes ; et je désire leur fermer ma porte pour toujours ». « Madame, reprit monsieur Burchell avec un air de persévérance qui l'irritoit davantage : pour des vues secrettes, il est vrai, je puis en avoir, mais vous m'épargnerez de vous en instruire, puisque vous n'êtes pas à portée de concevoir celles mêmes dont je ne

fais pas un secret ; comme mes visites ici deviennent importunes, je ne les renouvellerai plus ; peut être cependant, viendrai-je vous faire un dernier adieu avant mon départ du pays ». Il prit son chapeau et sortit, sans que les regards de Sophie, qui lui reprochoit sa vivacité, eussent pu la prévenir.

Nous demeurâmes quelque tems immobiles et confus. Ma femme qui savoit en être la cause, s'efforçoit de dérober son embarras sous un rire forcé, et une contenance assurée que je voulus réprimer. « Comment ma femme, m'écriai-je, est-ce ainsi que nous devons traiter les étrangers ? Est-ce ainsi que nous devons payer leurs bontés ? voilà assurément les paroles les plus dures, et les plus affligeantes pour moi, qui vous ayent échappés jusqu'à présent ». « Pourquoi les a-t-il provo-

quées ? repliqua-t-elle, je pénètre ses desseins ; il voudroit éviter le départ de mes filles, pour n'être pas privé de Sophie ; mais quelque chose qui puisse arriver, elle saura mieux choisir qu'un être aussi vil ». « Etre vil ! ah ! vous vous méprenez ma chère, sur le caractére de cet homme. Je l'ai souvent reconnu pour le plus achevé que j'aie jamais connu. Dis moi, Sophie, t'a-t-il donné des preuves d'un attachement particulier » ? « Non, papa, ses conversations avec moi, ont toujours été sensibles, modestes et agréables ; une fois seulement, il m'a dit n'avoir jamais vu une femme reconnoître du mérite à un homme qui paroissoit sans fortune ». « Voilà, mon enfant, le dicton ordinaire, du pauvre et du fainéant ; mais j'ai lieu de croire que tu sais apprécier de tels hommes, et reconnoître qu'il seroit insensé

d'attendre son bonheur d'un être qui a été si mauvais économe du sien. Nous avons de meilleurs desseins ; l'hyver prochain que tu passeras à la ville, te fournira, sans doute, plus d'une occasion de faire un choix mieux assis ».

Je ne saurois dire quelles furent alors les réflexions de Sophie ; cependant je ne pouvois regretter au fond de mon cœur d'avoir éconduit un hôte dont j'estimois avoir beaucoup à craindre. L'hospitalité violée, vint alarmer un peu ma conscience ; mais je réduisis bientôt au silence cette conseillère intacte, par deux ou trois raisons spécieuses qui me tranquillisèrent, en me réconciliant avec moi même. Les remords que suscite la conscience dans l'homme qui a déjà fait le mal, sont promptement éteints. La conscience est une poltrone ; et elle trouve rarement en

elle assez de justice, pour accuser les fautes qu'elle n'a pas eu assez de force pour prévenir.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles humiliations qui prouvent que des fatalités apparentes peuvent être des bénédictions réelles.

Le départ de mes filles pour la ville étoit alors bien décidé ; Monsieur Thornill nous ayant fait la promesse amicale de veiller lui-même sur leur conduite, en nous instruisant par lettres de leur situation. On jugea indispensablement nécessaire de proportionner leur mise à la grandeur de leurs espérances, ce qui ne pouvoit se faire sans quelque dépense. Nous rêvâmes aux moyens les plus

économiques de faire de l'argent, ou pour parler plus exactement, nous cherchâmes ce qu'il seroit le plus convenable de vendre. Notre choix fut bientôt fixé; nous décidâmes que le pauvre Blackberry qui nous restoit, étoit tout à fait inutile pour le labour, sans son compagnon, et également incapable de porter la selle, puisqu'il étoit borgne : on conclut donc généralement de s'en défaire à la foire prochaine, et de me charger de la commission, pour prévenir toute supercherie; quoique ce fut ma première transaction mercantile, je ne faisois aucun doute de m'en tirer avec honneur. Le jugement qu'un homme forme de sa prudence est subordonné à celle de ses alentours; et comme les miens étoient limités dans le cercle de ma famille, je n'avois pas conçu d'opinion désavantageuse de

ma sagacité. Cependant, à mon départ, le lendemain matin, ma prévoyante épouse, me fit revenir sur mes pas, pour me répéter encore à l'oreille, de me bien tenir sur mes gardes.

Arrivé à la foire, je mis mon cheval sur toutes ses allures, avant qu'aucun acheteur se présentât. Enfin un maquignon approcha, et après l'avoir tourné et retourné, considérant qu'il étoit borgne, il dit qu'il ne lui convenoit pas. Un second survint, il lui trouva un éparvin, et jura qu'il ne le prendroit pas pour la peine seulement de le ramener au logis. Un troisième, lui reconnut des molettes, et dit qu'il n'en voudroit pas pour rien. Un quatrième jugea par les yeux de l'animal, qu'il avoit des javars. Un cinquième enfin, plus insolent que les autres, me demanda ce que je venois faire à la foire avec une haquenée

borgne, boiteuse, galleuse, et bonne pour l'écorcheur. Je commençois moi-même alors à concevoir un mépris bien prononcé pour la malheureuse bête, et j'étois presque honteux à l'approche de nouveaux chalands; car quoique je n'ajoutasse pas entièrement foi aux dires de tous ces brocanteurs, je n'en reconnoissois pas moins la multiplicité des témoignages pour une présomption en faveur de la vérité, et *St.-Grégoire* sur les bonnes œuvres, fait lui-même profession de cette opinion.

Je me trouvois dans cette mortifiante situation, quand un ecclésiastique, ancien confrère, que quelques affaires avoient, comme moi, conduit à la foire, survint; il me revit avec plaisir, et me proposa d'entrer au café prendre un verre de ce que nous y trouverions; j'acceptai gaîment son invitation, et nous nous

plaçames dans une petite chambre sur le derrière, où nous ne trouvâmes qu'un vieillard vénérable, assis devant un énorme volume, dont la lecture sembloit l'attacher particulièrement. Je n'avois pas encore vu de figure plus susceptible de prévenir en sa faveur : de longs cheveux blancs ombrageoient ses tempes, et son âge avancé paroissoit le fruit de la santé et de la bienveillance. Sa présence n'interrompit pas notre conversation ; nous rappellions l'un et l'autre le souvenir des viscissitudes que la fortune nous avoit suscitées ; entr'autres la controverse Whistonniene, mon dernier pamphlet, la replique de l'archidiacre, et les mesures sévères qu'on avoit prises contre moi ; mais notre attention se dirigea sur un jeune homme, qui, entrant dans la chambre, s'adressa repectueusement au vieillard, et lui

parla tout bas pendant quelque tems. « Point de remercîmens, mon enfant, lui dit le vieillard, faire le bien est un devoir que nous devons à nos semblables : prenez cela, vous dis-je, je voudrois pouvoir faire plus; mais cinq louis vous aideront, prenez, je vous les donne de bon cœur ». L'humble et modeste jeune homme répandoit des larmes de reconnoissance; mais à peine sa gratitude étoit égale à la mienne. Je me retenois de sauter au cou du respectable vieillard et de le serrer dans mes bras, tant sa généreuse bienfaisance m'édifioit. Il poursuivit sa lecture, et nous, notre conversation, jusqu'à ce que mon ami, pressé de terminer quelques affaires qui le retenoient encore à la foire, m'eût quitté; il promit de revenir aussi-tôt qu'il auroit conclu, ajoutant qu'il étoit ambitieux de jouir de la société du Doc-

teur *Primrose*, aussi long-tems qu'il le pourroit. A ce nom, le vieillard, parut surpris, et me fixa avec attention ; à peine mon ami venoit de me quitter, que d'un air respectueux et modeste, il me demanda si j'étois parent du grand *Primrose*, cet intrépide défenseur de la Monogamie, qui avoit été l'inébranlable soutien de l'église : jamais mon cœur n'avoit joui d'un ravissement plus pur. « Monsieur, m'écriai-je, le suffrage d'un homme aussi probe que vous me le paroissez être, ajoute aux sentimens affectueux que vous m'avez inspirés. Vous voyez devant vous, monsieur, ce Primrose, défenseur de la Monogamie, que vous voulez bien qualifier du titre de *grand* : vous voyez cet ecclésiastique infortuné qui a combattu si long-tems, et j'ose dire, avec quelques succés, les seconds mariages ». « Monsieur, reprit

l'étranger qui paroissoit en admiration, je crains d'avoir été indiscret, et je vous prie de pardonner à ma curiosité ». « Non, Monsieur, repris-je, en lui serrant la main, votre familiarité me fait plaisir, et je vous prie d'accepter mon amitié, comme déjà vous avez acquis mon estime ». « J'en agrée l'offre avec reconnoissance, s'écria-t-il, en me serrant la main avec plus de force, vous, le ferme pilier de l'inébranlable Orthodoxie! vous que j'ai le plaisir d'admirer! et que. . . » Là, j'interrompis brusquement ce qu'il alloit dire; car malgré qu'en qualité d'auteur, je puisse digérer une forte dose de flatterie, il ne dépendoit plus de ma modestie d'en avaler davantage; il n'est pas d'amour romanesque plus subit et mieux cimenté que ne le devint notre amitié : la conversation alla de sujets en sujets; je le jugeai

d'abord plus pieux que savant ; je crus même apercevoir qu'il méprisoit les siences humaines ; je ne lui en sentois point par-là moins de droits à mon estime ; car je commençois moi-même à adopter la même opinion. De-là, je pris occasion d'observer qu'en général, le monde devenoit d'une indifférence blamable, en matière de religion, et s'adonnoit trop aux spéculations humaines. « Hélas ! Monsieur, reprit-il, comme s'il eût retenu jusques là toute la fougue d'une science profonde : hélas ! Monsieur, le monde n'est plus que confusions et folies, et cependant son origine ou la Cosmogonie a tourné la tête aux philosophes de tous les siécles. Quels systêmes bisarres et insensés n'ont pas été enfantés sur la création du monde ? *Sanconiathon, Manethon, Berosus et Ocellus Lucanus*, se sont

tous éfforcés en vain d'en pénétrer la cause. On lit ce texte dans le dernier : *Anarkon ara Kai ateleutaion to pan*, ce qui signifie que *le monde n'a ni commencement ni fin. Manethon* qui vivoit du tems de *Nebuchadon-Asser*, (*Asser*, est un mot Syriaque, qu'on ajoutoit ordinairement aux noms des rois de ce pays, comme *T'eglat Phael-Asser*, *Nabon-Asser.*) *Manethon*, dis-je a bâti un système également absurde ; car de même que nous disons ordinairement : *Ek to biblion Kubernetes* ou que *jamais on n'enseignera le monde par les livres*, de même il a tenté de définir. . . . ; mais je vous demande pardon, Monsieur, je m'écarte du sujet ». Il avoit effectivement raison, car je ne voyois pas l'analogie de la création du monde avec mon observation ; cependant je jugeai qu'il étoit homme de lettres,

et je l'en considérai davantage ; je voulus mettre en avant quelques argumens philosophiques ; mais il étoit trop modeste et trop poli pour vouloir l'emporter ; quand je faisois une observation qui paroissoit un défi sur la controverse, il sourioit et gardoit le silence, ce qui me fit croire qu'il étoit à même de bien raisonner, quand bon lui sembloit. De la cosmogonie, la conversation s'abaissa insensiblement aux affaires qui nous avoient conduits à la foire ; je lui dis que je cherchois à me défaire d'un cheval, et par un heureux hasard, il en venoit acheter un pour une de ses fermes. Je produisis mon cheval, et le marché se conclut à l'instant. Il ne restoit plus qu'à me payer, et pour y satisfaire, il exhiba de sa poche un billet de trente livres sterlings, en me priant de le changer ; comme je ne le pouvois

pas, il dit à la Dame du café, de lui envoyer son laquais qui parut à l'instant, vêtue d'une livrée fort élégante. « Abraham, dit-il, vas changer ce billet, le voisin Jackson me rendra ce service, ou tout autre à qui tu t'adresseras ». Pendant l'absence de son domestique, il me déclama un très-pathétique sermon sur l'étonnante rareté de l'argent, dont j'augmentai les pénibles effets, par des plaintes sur l'étonnante rareté de l'or ; si bien qu'Abraham rentroit comme nous venions de convenir que jamais la disette d'argent n'avoit été si grande. Abraham venoit nous dire qu'il avoit fait tout le marché, sans trouver à changer le billet, et qu'il avoit offert pour cela un écu, sans pouvoir réussir. Nous fûmes tous contrariés par ce contre-tems; mais, après un moment de réflexion, le vieillard me de-

manda si je connoissois un certain Salomon Flamborough, fermier de mon endroit. Je lui dis qu'il étoit mon plus proche voisin. « Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, la difficulté se trouve levée. Je vous donnerai sur lui un mandat payable à vue ; vous devez savoir que c'est l'homme le plus exact à cinq milles à la ronde. Le brave Salomon! nous avons été élévés ensemble ; je me rappelle que j'étois plus fort que lui *aux trois sauts* (*) ; mais il alloit plus loin que moi à *cloche-pied* ». Un mandat sur mon voisin valoit pour moi de l'argent ; car je connoissois ses moyens : il fut donc signé et remis ; et le vieillard, Monsieur Jenkinson, son laquais Abraham, et mon cheval le pauvre

(*) Espece de tour de force, où celui qui parcourt le plus grand espace en trois sauts, gagne.

Blackberry s'éloignèrent trottans, fort contens les uns des autres.

Abandonné à mes réflexions, je commençai à m'apercevoir que j'avois commis une imprudence, en acceptant en payement un mandat d'un étranger, et je me déterminai très-prudemment à courir après mon cheval ; mais il étoit trop tard : il fallut donc reprendre le chemin du logis, bien résolu à passer tout de suite chez mon ami pour échanger mon mandat contre de l'argent. Je trouvai mon brave voisin, fumant sa pipe sur sa porte ; je lui dis que j'avois un petit billet sur lui, il le prit, et le lut deux fois. Je suppose que vous connoissez ce nom, lui dis-je, Ephraïm Jenkinson. « Oui, répondit-il, je ne le connois que trop, et l'homme aussi, c'est bien le plus grand fripon, qu'il y ait sous la calotte des cieux ; c'est le coquin

même qui nous a vendu les lunettes : n'est-ce pas un homme à figure respectable ? des cheveux blancs, et sans poches à son habit ? Ne vous a-t-il pas récité un long et savant verbiage sur les Grecs, la Cosmogonie et le monde » ? Pour toute réponse, je fis un gros soupir. « Ah ! continua t-il, c'est assurément lui, il n'a pour toute science, que ce morceau d'éloquence qu'il répète, lorsqu'il cherche à duper un homme de lettres ; mais à présent je connois le coquin, il ne volera pas plus longtems, je le ferai emprisonner.

Quoique je fusse suffisamment accablé, ma plus grande sollicitude, étoit de rentrer chez moi. Jamais l'école buissonnière ne rendit si craintif l'écolier devant son maître que je l'étois moi-même de me présenter devant ma femme et mes filles ; je m'y déterminai cependant,

bien résolu d'échapper à leur furie, en entrant moi-même dans la plus terrible colère.

Mais, hélas, je les trouvai peu disposées à la supporter, elles étoient toutes en pleurs ; le même jour, monsieur Thornill leur avoit écrit que leur pojet de voyage à la ville étoit entièrement évanoui ; que les deux Dames de qualité ayant reçu des informations perfides par une personne mal intentionnée, étoient parties pour Londres, qu'il n'avoit encore pu découvrir ni le but, ni l'auteur de cette méchanceté ; mais que, quels qu'ils fussent, nous nous reposassions toujours sur son amitié et sa protection. Je trouvai donc mon infortune éclipsée dans l'étendue de celle-ci, et soufferte avec une pleine résignation. Ce qui exerçoit le plus nos sollicitudes étoit de découvrir l'être assez vil pour avoir tenté

d'altérer l'intégrité d'une famille aussi innocente que la nôtre, évidemment trop humble pour exciter l'envie, et trop paisible pour provoquer la haine.

CHAPITRE XV.

La perfidie de monsieur Burchell se découvre ; c'est folie d'être trop sage.

Le reste du jour et une partie du suivant s'écoulèrent en recherches vaines pour découvrir nos ennemis ; à peine une seule famille du voisinage échappa à nos soupçons, et chacun de nous avoit ses raisons particulières pour étayer son opinion. Livrés à cette incertitude, un de nos petits enfans qui étoit à jouer, accou-

rut avec empressement, nous apporter un porte-feuille qu'il avoit trouvé sur le gazon. Nous le reconnûmes tout de suite pour appartenir à Monsieur Burchell, dans les mains duquel nous l'avions souvent vu ; il contenoit quelques notes sur divers sujets ; mais ce qui captiva plus intimement notre attention fut une lettre cachetée où nous lûmes pour titre : *Copie de la lettre à envoyer aux deux Dames du Château de Thornill.* Nous ne cherchâmes pas plus long-tems l'auteur de la vile trahison dont nous étions victimes, et nous discutames seulement si nous devions rompre le cachet ; je m'opposai à cette indiscrétion ; mais Sophie assurant que de tous les hommes il devoit être le dernier soupçonné d'une bassesse aussi révoltante, insista pour qu'on ouvrit la lettre, et tous, joignant à son desir les

sollicitations et les prières, je lus ce qui suit :

MESDAMES,

« Celui qui vous remettra cette let-
» tre, saura vous rendre compte de
» la personne qui vous l'écrit : il
» pourra vous la présenter au moins
» comme protectrice de l'innocence,
» et ambitieuse d'en prévenir la sé-
» duction. Je suis instruit que vous
» vous proposez d'emmener à la
» ville, à titre de Demoiselles de
» compagnie, deux jeunes person-
» nes que je connois aussi bien
» que leur famille ; comme je me
» reprocherois de voir d'un œil
» tranquille la bonne-foi déçue,
» et la vertu souillée, je me fais un
» devoir de vous pressentir sur les
» dangereuses conséquences dont
» peut-être suivie cette démarche
» inconsidérée. Je ne me suis jamais

» fait une étude de démasquer l'im-
» pudicité ou l'infamie , et peut-
» être encore aurois-je mis au-des-
» sous de moi ce moyen de m'ex-
» pliquer, si la folie ne machinoit
» un crime. Rendez-vous donc aux
» conseils d'un ami , et réfléchis-
» sez mûrement sur les dangereuses
» suites qu'entraîneroit après elle ,
» l'introduction du vice et du li-
» bertinage dans une retraite où la
» paix et l'innocence ont toujours
» habité ».

Nos doutes s'évanouirent tout-à-fait , une amphibologie constante régnoit , à-la-vérité , dans le cours de cette lettre , et le mauvais côté pouvoit aussi bien qu'à nous , s'en appliquer aux personnes à qui elle étoit adressée ; mais l'interprétation malicieuse s'offroit naturellement , et il n'en falloit pas davantage. Ma

femme qui avoit à peine contenu sa patience jusqu'à la fin de ma lecture, se répandoit en invectives contre l'écrivain avec un ressentiment sans bornes. Olivia n'étoit pas moins sévère, et Sophie paroissoit stupéfaite d'une telle trahison. Pour moi je la considérois comme un exemple inoui de l'ingratitude la moins méritée, et je ne pouvois l'attribuer qu'au desir de retenir ma Sophie en province, pour se ménager de plus fréquentes occasions de la voir. Nous nous appesantissions sur des projets de vengeance, quand l'autre enfant vint, en courant, nous annoncer l'arrivée de monsieur Burchell. On peut mieux concevoir que rendre la multitude des sensations qui naissent de la peine d'une injure récente et du plaisir d'une prochaine vengeance. Quoique nous ne voulussions

que lui reprocher son ingratitude, nous étions résolus à le faire d'une manière tranchante. Nous convinmes donc de l'accueillir avec le sourire ordinaire, et d'y mêler même d'abord une affabilité plus enjouée, pour l'amuser un peu, et au milieu de la plus douce sécurité, fondre sur lui comme la foudre, et le confondre en déployant au grand jour la bassesse de sa trahison. Ma femme se chargea de l'attaque, elle avoit réellement des talens pour ménager l'assaut. Nous l'apperçûmes de loin, il entra enfin, approcha une chaise, et s'assit. « Voilà un beau tems, Monsieur Burchell ». « Fort beau, Docteur, je prévois cependant que nous aurons de la pluie par la démangeaison de mes cors ». « La démangeaison de vos cornes ! reprit ma femme, avc un éclat de rire, et lui demandant pardon en faveur de

passion pour les bons mots. « Je vous pardonne de tout mon cœur, Madame, répondit-il ; car je vous proteste que je n'aurois pas deviné que ce fût un bon mot, jusqu'à ce que vous me l'eussiez dit ». « Vous savez pourtant combien il en faut de cette sorte pour faire une once, ajouta-t-elle, en nous lançant un regard victorieux ». « Sans doute, Madame, repliqua Monsieur Burchell, vous avez lu ce matin un recueil de bons mots pour vous sentir aussi disposée à en fabriquer ; mais quoiqu'il en soit, Madame, j'apprécie mieux une demi-once de bon sens ». « Je le crois, repliqua ma femme, en laissant échapper un nouvel éclat de rire à son désavantage ; mais il y a beaucoup d'hommes qui font gloire de bon sens, et qui n'en ont que très-peu ». « Et certes, reprit son antagoniste, vous conviendrez qu'il y a beaucoup de fem-

mes qui se vantent d'esprit et qui n'en ont pas du tout ». Comme je reconnus qu'elle succomberoit dans ce débat, je me décidai à l'interrompre moi même en parlant plus sévèrement. « L'esprit et le bon sens, m'écriai-je, sont également futiles, sans la probité : c'est elle qui rend l'homme précieux. Le cultivateur ignorant, exempt de fautes, est plus estimable que le savant qui en est accablé ; qu'est-ce que le génie ou l'intrépidité sans un cœur pur ? *L'honnête homme est le plus noble ouvrage de la Divinité* (*).

« J'ai toujours considéré, reprit monsieur Burchell, cette maxime de Pope, comme indigne d'un homme de génie, et dérogeant bassement à sa propre supériorité ; car de même

(*) *An honest man's the noblest work of God.*

que les livres doivent l'étendue de leur réputation aux beautés qui y brillent, et non à leur exemption de défauts ; de même on devroit apprécier les hommes moins parce qu'ils sont libres de fautes, que par le nombre des vertus qu'ils réunissent. Le savant peut manquer de prudence ; l'homme d'état, avoir de l'orgueil, et le soldat, de la férocité ; mais leur préférerons-nous le bas artisan qui chemine laborieusement au travers de la vie également étranger aux éloges et à la critique ? Nous nous verrions alors autorisés à bannir le pinceau hardi, mais sublime et animé des chef-d'œuvres Italiens, en faveur des froides et exactes productions de l'école Flamande ».

« Monsieur, répondis-je, votre observation est juste, si des vertus dominantes se trouvent réunies à de légers défauts ; mais quand l'énor-

mité des vices le dispute à la grandeur des vertus, ce contraste de nature, provoque le mépris ».

« Il est peut-être, repliqua Monsieur Burchell, des monstres tels que vous les dépeignez qui mêlent de grands vices à de grandes vertus ; mais le cours de ma vie ne m'en a pas encore fourni un seul exemple. Au contraire, j'ai toujours reconnu que là où l'esprit domine, les affections sont bien dirigées, et la providence paroit avoir voulu nous donner une preuve de sa bonté bienfaisante, en privant de facultés, celui qui ressent le desir de mal faire, et d'intelligence, celui qui a le cœur corrompu; ce principe semble s'étendre même jusqu'aux autres animaux. Un petit insecte rampant est ordinairement traitre, cruel et poltron, tandis que le quadrupède qui a la force en partage est constam-

ment généreux, doux et brave ».

« Voilà des raisonnemens éblouissans ! cependant il me seroit facile, en ce moment même, repliquois-je, en le fixant d'un regard immobile et assuré, de produire un homme dont l'esprit et le cœur forment le plus horrible contraste ». « Oui, Monsieur, ajoutai-je, en élevant la voix, je me félicite de pouvoir le démasquer au milieu de sa sécurité imaginaire.... Connoissez-vous ce porte-feuille ?... » « Oui, répondit-il, avec une fermeté inébranlable : ce porte-feuille est à moi ; je suis bien aise que vous l'ayez trouvé ». « Et cette lettre m'écriai-je, la reconnoissez-vous aussi ? N'hésitez pas, point de détours évasifs, regardez-moi en face ; connoissez-vous cette lettre, vous dis-je » ? « Cette lettre, oui, c'est moi-même qui l'ai écrite ». Et comment avez-vous pu

porter assez loin la bassesse et l'ingratitude pour tracer une lettre aussi révoltante » ? « Et comment avez-pu, vous même, repliqua-t-il, avec une effronterie sans exemple, porter la bassesse assez loin pour en rompre le cachet ? ignorez-vous que je puis vous rendre tous victimes d'une telle violation ? Je n'ai qu'à jurer à la première justice de paix que vous vous êtes rendus coupables de rompre la serrure de mon portefeuille, et je vous verrai tous pendre devant cette porte ». Ce dernier excès d'impudence me révolta si cruellement, que je pouvois à peine maîtriser toute ma colère : « Va-t-en misérable, m'écriai-je, va-t-en, et ne souille pas plus long-tems cette demeure par ta coupable présence. Fuis, et puissé-je ne te revoir jamais ! Va, la seule punition que je souhaite à ton ingratitude, est une

conscience alarmée, qui te fera souffrir d'assez cruels tourmens » ! Je lui jettai son porte-feuille, qu'il reprit en souriant, il en ferma l'agraffe avec la tranquillité la plus assurée, et s'éloigna en nous laissant stupéfaits de la sérénité de sa contenance. Ma femme se dépitoit de n'avoir pu parvenir à l'irriter, ni à lui inspirer la honte de sa basse trahison. « Ma chère, dis-je avec douceur, pour essayer de calmer nos passions que nous avions tous senti soulevées : nous ne devons pas être étonnés que les méchans soient étrangers à la honte, ils ne rougissent que lorsqu'on les surprend à bien faire ; mais l'habitude leur fait une gloire de leurs vices ».

« *Le crime* et *la honte*, dit la fable, s'associèrent un jour ; au commencement de leur voyage, ils paroissoient inséparables ; mais ils trou-

vèrent bientôt leur réunion désagréable et inconvenante à tous deux : le *crime* suscitoient sans cesse des sollicitudes à la *honte*, et la *honte* trahissoit les desseins secrets du *crime*. Enfin, après une longue suite de désagrémens, ils consentirent à se diviser pour toujours. Le *crime* s'avança seul à grands pas, pour atteindre le destin qui le devançoit sous la forme d'un exécuteur; mais la *honte* naturellement craintive, prit le chemin opposé pour aller s'associer à la *vertu* qu'ils avoient laissée loin d'eux au commencement de leur voyage. De même, mes enfans, quand les hommes se sont accoutumés au vice, la honte les abandonne pour aller se cacher à l'ombre de quelques vertus qui peuvent encore leur rester ».

CHAPITRE XVI.

La famille use d'adresse ; mais on lui en oppose une plus grande.

Quelques fussent alors les sensations de Sophie, le reste de la famille oublia un peu l'absence de Monsieur Burchell, dans la société de notre jeune Seigneur, dont les visites devenues plus longues se renouvelloient aussi plus souvent Comme il avoit été contrarié dans son projet de placer agréablement mes filles à la ville, il s'efforçoit d'en effacer les regrets, en leur prodiguant tous les petits amusemens que pouvoit comporter notre retraite. C'étoit ordinairement le matin qu'il destinoit à ses visites, et tandis que

mon fils et moi, veillons aux occupations extérieures, il prenoit place au milieu de la famille qu'il divertissoit par le récit des sublimes petitesses de la ville, qu'il savoit répéter parfaitement. Il récitoit avec facilité toutes les observations enfantées dans l'atmosphère des théâtres, et savoit par cœur toutes les pointes des beaux esprits avant qu'on en ait enrichi les recueils de bons mots; le piquet, qu'il apprenoit à mes filles, succédoit à ces sortes de conversations. Quelquefois il excitoit Dick et Bill à la boxe (*) pour les *dégourdir* à ce qu'il disoit; mais l'espérance de le voir bientôt légitimement allié à notre famille, mettoit un voile sur ses dé-

(*) Combat à coups de poings, d'usage en Angleterre.

fauts. Je ne dois pas dissimuler que ma femme n'oublioit rien pour le mettre dans ses filets, ou pour parler plus modestement, qu'elle attribuoit tout aux perfections de sa fille. Les gâteaux étoient-ils légers ou croquans, les doigts délicats d'Olivia les avoient pétris; le vin de nos groseilles étoit-il succulent, Olivia les avoient ceuillies; elle seule savoit conserver aux fruits leur saveur naturelle; enfin ma bonne femme n'omettoit rien de ce qui pouvoit augmenter l'attachement du Chevalier, quelquefois elle le faisoit lever pour comparer sa taille avec celle d'Olivia; et toutes ces petites ruses, qu'elle croyoit impénétrables, quoique personne n'en fût dupe, enchantoient notre bienfaiteur. Chaque jour voyoit naître de nouvelles preuves de sa passion; elles n'avoient pas encore, il est vrai, le carac-

tère de propositions de mariage, mais elles ne nous en paroissoient que peu éloignées. Nous attribuions le motif de son retard à s'expliquer, à une retenue naturelle, ou à la crainte de déplaire à son oncle. Une circonstance particulière vint nous confirmer dans l'idée que nous nous étions formée de ses desseins, ma femme la considéra même comme une promesse irrévocable.

Un jour que ma femme et mes filles étoient allé rendre une visite au voisin Flamborough, elles virent chez lui les portraits de toute cette famille faits par un peintre qui voyageoit dans le pays, et qui attrapoit la ressemblance pour quinze schellings. Comme nous rivalisions avec cette famille en goût et en délicatesse, nous fûmes bientôt alarmés d'avoir été supplantés cette fois; et en dépit de mes remontrances (j'en

fis cependant beaucoup), il fallut que je consentisse à nous faire peindre tous. Ayant donc fait avertir l'artiste (car que pouvois-je de plus), nous rêvâmes aux moyens d'illustrer la supériorité de notre goût dans les attitudes. Chaque membre de la famille du voisin s'étoit fait peindre avec une orange dans la main ; sept personnes avoient nécessité sept oranges, bisarrerie entièrement dépourvue de goût, d'invention et de variété. Nous voulûmes quelque chose d'un style plus sublime, et après quelques discussions, nous nous décidâmes généralement pour un large tableau de famille représentant un trait historique ; il devoit en coûter moins cher, puisqu'un même cadre nous renfermeroit tous. Cette situation étoit bien plus délicate ; car toutes les familles distinguées se faisoient peindre de cette manière.

Comme la mémoire ne put nous fournir tout de suite un sujet historique qui nous embrassât tous, nous nous contentames de nous faire représenter chacun sous une figure historique particulière. Ma femme vouloit les attribus de Vénus, et recommandoit au peintre de n'être point avare de diamans sur son sein et dans sa chevelure; nos deux petits garçons semblables aux amours devoient être à ses côtés, tandis que moi, en robe de Ministre, je lui présenterois mes livres sur la Monogamie; Olivia vouloit se faire peindre en amazone, assise sur un banc de fleurs, en habits legers, galonnés d'or, et tenant un fouet à la main. Sophie en bergère, entourée d'autant de moutons que le peintre voudroit bien en mettre pour rien, et Moïse vouloit être vêtu simplement, avec une plume blanche

sur son chapeau. Quand nous fîmes part de ce projet au Chevalier, il en fut tellement enchanté qu'il demanda à se faire comprendre dans le tableau, sous les traits d'Alexandre le Grand, aux pieds d'Olivia. Nous considérâmes cette fantaisie comme un desir certain de s'allier à la famille, et nous y consentimes sans efforts. Le peintre entreprit donc l'ouvrage, et comme il y travailloit avec assiduité et célérité, moins de quatre jours suffirent pour le rendre complet. Le cadre en étoit spacieux, il avoit abondament prodigué les couleurs, ce qui le fit porter aux nues, par ma femme. Nous étions enfin tous charmés de l'exécution ; mais une malheureuse circonstance, tout-à-fait imprévue jusqu'à la fin du tableau, vint nous chagriner cruellement. Son étendue excédoit celle de nos appartemens,

et aucun ne le pouvoit contenir. Nous ne concevions pas comment une réflexion si naturelle, ne s'étoit pas d'abord présentée à notre esprit ; mais il est de fait, que pas un de nous n'y avoit pensé. Ce tableau donc, au lieu de satisfaire notre vanité, la mortifia terriblement ; car nous fûmes obligés de le laisser collé contre le mur de la cuisine où le canevas en avoit été attaché et peint, évidemment trop large pour sortir de la porte. C'est là, qu'il exerçoit les plaisanteries de nos voisins : l'un le comparoit à la chaloupe de *Robinson Crusoé*, qu'il avoit construite trop grande pour la mouvoir ; l'autre lui trouvoit de la ressemblance avec ces devidoirs bâtis dans une bouteille, et la plupart nous demandoient, avec étonnement, comment il avoit pu entrer là, mais se rompoient sur tout la tête à

chercher comment il en sortiroit.

Heureux s'il n'eût entraîné que le ridicule ! Mais une multitude d'interprétations malicieuses y succéda bientôt : le portrait du Chevalier confondu avec les nôtres, étoit une faveur trop distinguée pour échapper à l'envie. Mille traits scandaleux commençoient à circuler contre nous, et notre tranquillité étoit sans cesse troublée par des personnes qui, sous le titre de l'amité, venoient nous rapporter les calomnies des jaloux. Ces propos que nous recevions toujours avec mépris, s'accroissoient par le dédain même que nous y opposions. Nous nous consultâmes donc sur un moyen de réduire la méchanceté de nos ennemis au silence ; nous nous arrêtâmes enfin à une résolution ; mais elle étoit trop rusée pour me satisfaire entièrement : comme notre but principal étoit d'acquérir la

certitude des vues honorables de Monsieur Thornill, ma femme se chargea de l'éprouver, en lui demandant son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Il étoit en outre décidé que, si ce moyen, n'étoit pas suffisant pour le forcer à une déclaration, on l'effrayeroit par la supposition d'un rival. Je ne voulus consentir à employer ce dernier véhicule que sous la condition expresse qu'Olivia prendroit pour mari le rival supposé, si Monsieur Thornill ne le prévenoit. C'est ainsi que fut tracé le plan que je n'approuvois pas tout-à-fait; mais auquel cependant je ne m'opposois pas fortement.

Monsieur Thornill ne tarda pas à revenir nous voir; mes filles eurent grand soin de ne pas paroître afin de ménager à leur mère l'occasion de mettre son plan à exécution; elles se

blottirent dans un coin de la chambre voisine d'où elles pouvoient recueillir toute la conversation. Ma femme la provoqua avec adresse, en racontant qu'une des Demoiselles Flamborough étoit sur le point de faire un fort bon mariage avec Monsieur Spanker; le Chevalier parut de son avis, et elle continua, en disant que toutes celles qui avoient de la fortune, trouvoient facilement de bons maris. « Mais ajouta-t-elle que le ciel aide les pauvres filles qui n'en ont pas! A quoi bon la beauté? Monsieur Thornill, à quoi bon la vertu? et toutes les autres qualités physiques et morales, dans ce siècle intéressé? La question générale n'est plus qui est-elle? mais qu'a-t-elle »?

« Madame, repliqua-t-il, votre remarque est aussi juste que neuve; mais si j'étois roi, demain il en seroit autrement. Il feroit beau pour les

les Demoiselles sans fortune, et nos deux jeunes Dames seroient les premières pourvues ».

« Ah ! Monsieur, reprit ma femme, vous aimez la plaisanterie, et si j'étois reine, je saurois où prendre des maris pour mes filles ; mais puisque nous en sommes sur ce chapitre là, sérieusement, Monsieur Thornill, connoissez-vous un mari propre à faire le bonheur de ma fille aînée ? elle a maintenant ses dix-neuf ans ; elle est assez bien, vous connoissez son éducation ; et, à mon petit avis, elle ne doit pas manquer de partis ».

« Madame, répondit-il, si je pouvois fixer un choix, je voudrois qu'il tombât sur une personne accomplie, susceptible de rendre un ange heureux, qui réunit la fortune à toutes les vertus, la prudence, la délicatesse et la franchise. Voilà, selon moi, Madame, la seule personne digne de

l'épouser » ! « Hélas ? oui Monsieur, dit-elle ; mais connoissez - vous une telle personne » ? « Non , Madame , repliqua-t-il , il est impossible de connoître quelqu'un qui mérite réellement de devenir son mari ; c'est un trésor trop précieux pour qu'un homme le possède, c'est une divinité ; je vous parle du fond de mon cœur , c'est un ange » ! « Ah ! Monsieur Thornill , vous flattez ma pauvre fille , mais nous pensons sérieusement à la marier à l'un de vos fermiers dont la mère est morte dernièment , et qui a besoin d'une ménagère ; vous savez déjà qui . . . le bon fermier Williams qui peut la rendre heureuse , c'est un bon vivant ; il nous a déjà fait plusieurs ouvertures (et cela étoit en effet) ; Mais , Monsieur , ajouta-t-elle , je serois enchanté d'avoir votre approbation ». « Comment , Madame, mon appro-

bation ! mon approbation pour un semblable choix ! Jamais ! quoi , sacrifier tant de douceur, d'esprit et de beauté à un être qui ne sait pas apprécier de telles qualités; non, Madame, non , je ne saurois approuver une injustice aussi criante , et j'ai mes raisons ». « Ah ! puisque vous avez vos raisons , reprit ma femme , c'est une autre affaire ; mais je serai bien aise de les connoître ». « Permettez-moi , Madame, de garder encore le secret, répondit-il , (en étendant la main sur son cœur.) elles sont ensevelies et gravées ici ».

Quand il fut parti , nous cherchâmes à deviner l'énigme de ces beaux sentimens. Olivia les croyoit émanés de la passion la plus pure ; mais j'étois loin d'être si enthousiaste ; j'y distinguois évidement plus d'amour que de desir de mariage, cependant quelle qu'en fût le

but, nous nous décidâmes à rechercher le fermier Williams, qui, dès notre arrivée avoit fait la cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Il y a peu de vertus qui résistent aux attraits d'une tentation longue et agréable.

Comme tous mes efforts tendoient au bonheur de mes enfans, je voyois avec plaisir l'assiduité de Monsieur Williams, parce qu'il étoit à son aise, et que je le connoissois prudent et sincère. Il n'étoit besoin que d'un sourire pour faire renaître sa première passion ; le sur-lendemain, Monsieur Thornill le rencontra à la maison : ils se lancèrent l'un et l'au-

tre des regards de colère ; mais Williams ne devoit rien à son Seigneur, et s'inquiétoit peu de son mécontement. Olivia, de son côté (si je puis nommer ainsi ce que lui dictoit son propre caractère), singeoit la coquette en perfection, en prodiguant toute sa tendresse à son nouvel amant. Monsieur Thornill parut tout-à-fait inquiet de cette préférence, et nous quitta avec un air rêveur, qui me laissa beaucoup à penser ; car il pouvoit, par un seul mot, tout décider en sa faveur, en avouant des vues honorables ; mais quelles que fussent les sollicitudes auxquelles il étoit en proie, elles ne ne pouvoient égaler les souffrances d'Olivia. Elle avoit coutume après les entrevues de ses amans, qui étoient devenus fréquentes, de chercher la solitude pour donner cours à sa douleur. C'est dans cette situa-

tion que je la trouvai un soir expiant une gaîté fictive qu'elle avoit affectée pendant quelque tems. « Tu vois à présent, ma bonne amie, lui dis-je, que ta crédulité dans la passion de Monsieur Thornill, n'est qu'un songe. Il souffre patiemment l'assiduité d'un rival, d'un rang beaucoup moins élévé que le sien, sans mettre en usage la faculté qu'il a, de te posséder par une honnête déclaration ». « Oui papa, me dit-elle ; mais il a des raisons pour différer. Je suis persuadée qu'il en a. La franchise qui règne dans ses regards et dans ses discours, m'assure de son estime. J'espère que dans peu, il déployera toute la générosité de ses sentimens, et que vous reconnoîtrez alors l'opinion que j'ai de lui, plus juste que la vôtre ». « Ma chere Olivia, ajoutai-je, tous les plans que jusqu'ici nous avons

mis à exécution pour l'amener à une déclaration, ont été tracés et conduits par toi ; je ne t'ai contrainte en rien ; cependant tu te rendras aisément raison, ma bonne amie, de ma répugnance à voir aussi long-tems un honnête rival, victime d'une folle passion : quelque tems que tu me demandes pour amener ton amant imaginaire à une explication, je te l'accorderai ; mais j'exige expressément, que, si l'expiration du délai fixé, trouve encore ses démarches chancelantes, tu récompenses enfin la fidélité du brave Monsieur Williams. Le caractère que j'ai constament soutenu dans le cours de ma vie, demande impérieusement cette réserve, et ma tendresse, comme père, n'anticipera jamais sur mon intégrité, comme homme. Fixe donc le jour, éloigne-le autant que tu le jugeras convena-

ble ; mais sur-tout instruis bien Monsieur Thornill de mon dessein irrévocable de te donner à un autre, si son explication ne précède la fin du délai. S'il t'aime réellement, son bon-sens suffira pour lui indiquer le seul chemin de ne te perdre jamais ». Elle ne put s'empêcher de condescendre à la justice de mes intentions qu'elle approuva promptement, elle me renouvella sa promesse positive d'épouser Monsieur Williams, si l'autre étoit toujours insensible, et à la première occasion, en présence de Monsieur Thornill, il fut décidé que ses noces avec son rival, seroient célébrées au bout d'un mois.

Des mesures aussi sévères parurent redoubler les sollicitudes de M. Thornill ; mais les souffrances qu'enduroit Olivia commencèrent à m'inquiéter : sa vivacité l'abandonnoit tout-à-fait ;

elle succomboit à ce combat de prudence et d'amour ; elle recherchoit sans cesse la solitude pour y pleurer librement. Une semaine s'écoula sans que M. Thornill fit aucun effort pour empêcher son mariage. La semaine suivante il ne fut pas moins assidu, mais ne se prononça pas davantage. La troisième enfin, il cessa entièrement ses visites, et ma fille au lieu de témoigner de l'impatience, comme je m'y attendois, affectoit une tranquillité rêveuse, que je pris pour de la résignation. Quant à moi je me délectois dans l'idée d'une continuation de paix et d'aisance pour mon enfant, et je louois souvent sa résolution de préférer le bonheur à l'ostentation. Quatre jours avant celui fixé pour son mariage, ma petite famille s'étoit, comme à l'ordinaire, rassemblée vers la nuit au coin de notre feu où nous rapellions tranquillement le

passé, et bâtissions des projets dans l'avenir ; nous étions dans ces innocentes heures de délire où l'on rit des saillies les plus folles : « Eh bien! Moïse mon ami, nous allons avoir un mariage dans la famille : en général, qu'en penses-tu, lui dis-je ; comment trouves-tu que vont les choses ? » « Fort bien papa, fort bien; et j'espère que lorsque ma sœur Livy sera mariée au fermier Williams, il nous prêtera pour rien son pressoir et ses chaudières à brasser». « Oh ! sans doute, Moïse, il nous les prêtera bien volontiers, et de plus il nous chantera tant que nous voudrons sa ballade favorite de la *Mort et de la Dame.* » (*) « Il l'a apprise à notre petit Dick, ajouta Moïse, qui la chante très-joliment ». « En

(*) Vieille Ballade, très-connue en Angleterre.

vérité, m'écriai-je, qu'il nous la chante donc ; où est le petit Dick ? allons, qu'il vienne, pas de timidité ». « Mon frère Dick, répondit Bill, vient de sortir avec ma sœur Livy ; mais M. Williams m'a aussi appris deux chansons, et si vous voulez, je vous en chanterai une ; laquelle aimez-vous mieux, papa, du *Cygne mourant* ou de *l'élégie sur la Mort d'un Chien enragé* » ?

« L'élégie, mon ami, l'élégie, elle est nouvelle pour moi ; et vous, Deborah, ma bonne amie, vous savez que le chagrin aime à boire, donnez nous une bouteille de votre meilleur vin de groseilles pour nous y préparer ; les élégies m'ont tant fait verser de larmes que, sans un plein verre, je craindrois de succomber à celle-ci Toi, Sophie, mon amour, prends ta guitare, et accompagne cet enfant ».

ÉLÉGIE

Sur la mort d'un chien enragé.

Petits et grands, Rois, République,
Prêtez l'oreille à ma chanson ;
Si vous la trouvez laconique,
Le récit n'en sera pas long.

Or, dans Isling, un pauvre Sire,
Assez paisiblement vivoit ;
Dévot, chacun le pouvoit dire,
Quand ses prières il lisoit.

Il avoit un cœur bon, affable,
Amis, ennemis, tout aimoit ;
Il revêtoit le misérable,
Chaque jour, quand il s'habilloit.

Dans la ville, un chien par notre homme,
Fut trouvé ; car y sont mâtins,
Et s'il faut tous que je les nomme,
Epagneuls, levriers, carlins.

D'abord, par une amitié pure,
L'homme à son chien fut engagé ;

Mais tôt, blessé par sa morsure,
Il le reconnut enragé.

En foule tout le voisinage
Accourt ; jurant par *Jésus-Christ*,
Pour mordre un si bon personnage,
Que le chien a perdu l'esprit.

La blessure est dite incurable,
Ils jurent qu'au brave chrétien,
La mort est chose inévitable,
Et que la rage est dans le chien.

Mais bientôt, prodige admirable!
Ils eurent tous le dementi ;
Car le chien mourut incurable,
Et notre pauvre homme en guérit.

C'est un brave enfant, notre cher Bill, et voilà vraiment une élégie qui peut passer pour tragique. Buvons à sa santé ; puisse-t-il devenir évêque !

« Je le souhaite de tout mon cœur, ajouta ma femme, et certes il y parviendrà s'il prêche aussi bien qu'il chante. Toute ma famille, du côté

de ma mère, chantoit agréablement; mais on avoit fait passer comme proverbe dans le pays que les *Blenkensops* ne pouvoient pas regarder droit devant eux, ni les *Hugingsons* souffler une chandelle ; que pas un des *Grograms* ne savoit chanter juste, ni les *Marjorams* conter une histoire (*) ». « Pour moi, repris-je, je préfère la ballade la moins recherchée, à toutes ces poésies modernes dont une seule stance pétrifie. On dédaignoit autrefois ces productions qu'on élève à présent.... Moïse, passe le verre à ton frère.... L'erreur la plus grossière de nos pleureurs d'élégies, est d'étendre leur désespoir sur des

(*) C'est une naïve apologie de madame Primrose, pour vanter sa famille qui réunissoit, sans doute, seule, tous les talents qu'elle refuse à cette série de parens.

malheurs les moins susceptibles d'affliger la partie sensée de l'humanité. Une petite maîtresse égare un éventail ou perd son chien chéri, et le futile poëte va célébrer sa désolante infortune ».

« Cela peut être à la mode, reprit Moïse, dans les compositions sublimes, mais les chansons que nous recevons ici de Renelagh (*) conservent une uniforme simplicité, et sont toutes jetées au même moule. Colin rencontre Dolly, qu'il agace quelque tems; il lui donne quelques fleurs pour mettre dans ses cheveux, qu'elle paye d'un bouquet, et tous deux vont à l'eglise où ils engagent les nymphes et les ber-

(*) Superbe salon près de Londres, où l'on va prendre le thé, et jouir des mêmes divertissemens qu'à notre Fracasti, Elisée, Bagatelle, etc., etc.

gers à se marier le plutôtqu'ils pourront (*).

« C'est un fort bon avis, répliquai-je, et l'on m'a même dit qu'en aucun endroit du monde, les conseils n'étoient suivis d'autant de succés ; puisqu'en même tems qu'on exhorte au mariage, on fournit aussi des épouses et c'est assurément un excellent marché, mon ami, que celui où l'on pourvoit à nos besoins, en nous les indiquant ».

« Oui, reprit Moïse, mais je ne connois en Europe que deux semblables marchés pour les femmes, Ranelagh en Angleterre, et Fontarabie en Espagne. Le marché Espagnol ne se tient qu'une fois l'an, mais le nôtre tous les jours ».

(*) Critique des ces chansons Anglaises, qui manquent autant d'esprit que de délicatesse.

« Tu as raison, mon bon ami, continua sa mère, la Vielle (*) Angleterre est le seul pays du monde qui produise abondamment aux hommes, des femmes convenables ». « Et il est aussi le seul, ajoutai-je en l'interrompant, où les femmes gouvernent leurs maris. ». « Aussi a-t-on fait passer en proverbe que si l'on construisoit un pont sur la mer, toutes les femmes du continent le passeroient pour venir étudier les nôtres ; car il n'y en a pas en Europe de semblables ».

« Donne-nous donc une bouteille, ma bonne amie, et Moïse va nous chanter une chanson. Quelles actions de graces n'avons-nous pas à rendre au ciel pour la santé, la paix et l'ai-

(*) Épithète de prédilection, que les Anglais emploient pour vanter leur pays.

sance qu'il daigne nous accorder ; je m'estime plus heureux maintenant que le plus puissant monarque de la terre ; voit-il autour de lui un intérieur aussi tranquille, et des visages aussi sereins ? Ah ! ma chere Deborah, nous voilà devenus vieux, mais le déclin de l'âge nous assure un parfait bonheur. Nous descendons de familles pures et intactes, et nous laisserons après nous des enfans vertueux et bienfaisans. C'est d'eux que nous pouvons attendre, pendant notre vie, les consolations et les plaisirs, et ils transmettront, après notre mort, notre réputation sans tache à une longue postérité. Commence, Moïse, nous attendons ta chanson ; nous chanterons tous ensemble. Mais où donc est ma chère Olivia ? sa voix est toujours la plus douce dans nos petits concerts ». A peine avois-je prononcé ces mots que Dick accou-

rut pleurant et empressé. « O papa ! papa ! elle est enlevée, elle est enlevée ; ma sœur Livy nous est enlevée pour toujours ». « Elle est partie en chaise de poste avec deux Messieurs dont un l'embrassoit tendrement, en jurant qu'il mourroit pour elle ; elle se débatoit de toutes ses forces pour se dégager, mais il l'a enfin calmée, et en montant dans la chaise, elle disoit : ô que va devenir mon pauvre papa quand il apprendra que je lui suis ravie ! » « A présent, mes enfans, m'écriai-je, errons donc misérables et infortunés, nous n'aurons plus de repos. Cruel ! me ravir une enfant chérie ; ô puisse la foudre du ciel me venger en écrasant lui et les siens ! oui, le ciel exaucera mes vœux ! il punira le ravisseur d'une innocente que je lui préparois. Quelle sincérité, quelle heureuse candeur elle avoit ; mais c'en est fait, tout bon-

heur nous a fui maintenant : errons, mes enfans, errons déshonorés et misérables ; ah ! je sens mon cœur déchiré ! » « Mon père, s'écria Moïse, voilà donc votre courage. » « Mon courage ! mon enfant, oui, je lui prouverai que j'ai du courage : apporte-moi mes pistolets, je veux poursuivre le traître, je le poursuivrai par toute la terre ; il verra que ma vieillesse trouve encore de la vigueur ! Le lâche ! l'infâme ravisseur ! » En disant ces mots, je m'étois élancé sur mes pistolets ; quand ma pauvre femme, dont les passions étoient aussi fortement soulevées que les miennes, me serra entre ses bras : « mon ami, mon bon ami, s'écria-t-elle, la bible est l'arme seule qui convienne à tes mains affoiblies par l'âge. Ouvre ce livre saint, mon ami, apprends à y supporter tes maux avec résignation ; va, l'ingrate nous a

trompés cruellement». «Assurément, papa, reprit Moïse, vous vous abandonnez trop à votre fureur; vous devriez consoler ma mère, et vous augmentez son chagrin, c'est insulter à vous même et au rang vénérable que vous occupez, de maudire ainsi même le plus grand ennemi : quelque cruel qu'il puisse être, vous ne deviez pas le maudire. » « Je ne l'ai point maudit, mon enfant; ... ce pourroit-il ?» « Oui mon père, vous avez deux fois prié le ciel de lancer sur lui sa malédiction ». « Que le ciel lui pardonne donc ainsi qu'à moi, si cela m'est échappé. Je reconnois à présent, mon fils, que c'est une bienfaisance plus qu'humaine qui nous apprend à bénir nos ennemis. Béni soit le nom sacré de cette providence, pour le bien qu'elle m'a prodigué, comme pour celui qu'elle m'a enlevé; mais ce n'est pas une légère infortune qui

peut arracher des larmes de ces yeux affoiblis. O mes enfans!.... me ravir ma fille ! oui, puisse la foudre confondre.... mais que dis-je ? ô ciel, pardonne-moi ! rappelez-vous, mes enfans, cette innocence, ces charmes. Tous ses soins jusqu'alors étoient de nous rendre heureux. Que la mort ne l'a-t-elle ravie ! elle n'auroit pas fui ; l'honneur de ma famille n'auroit point été souillé ; mais il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre. Mon ami, tu les a vu partir; peut-être l'a-t-il contrainte ; s'il lui faisoit violence, elle est encore innocente.» « Mon papa, il l'embrassoit seulement, et l'appeloit son ange ; il la soutenoit sur son bras, et ma sœur fondoit en larmes ; mais ils sont partis si vite »..... « C'est une ingrate créature, s'écria ma femme, de nous abandonner ainsi; nous n'avons jamais contrarié ses affections ; la perfide

renie indignement ses parens, sans le moindre motif. Eh bien ! elle aura réussi, elle entraînera votre tête blanchie dans le tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre ».

La nuit, la première pour nous d'une calamité réelle, fut toute entière sacrifiée à l'amertume des plus cruels regrets, et à des accès d'enthousiasme mal soutenus. Je me décidai cependant à poursuivre le ravisseur et à lui reprocher sa perfidie, par-tout où je le trouverois. Le lendemain matin, notre déjeûner où la pauvre enfant semoit l'esprit et la gaieté, fut tout en deuil. Ma femme exhaloit sa souffrance en reproches ». « Jamais, s'écrioit-elle, ce vil opprobre de la famille ne souillera cette innocente demeure. Elle n'est plus, ma fille : que l'ingrate reste avec son vil séducteur: elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus ».

« Ma bonne amie, lui dis-je, consultez mieux votre tendresse. Je conçois comme vous, une grande horreur pour sa faute ; mais mon cœur et ma maison seront toujours ouverts à son repentir. Je la reverrai avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle reconnoîtra plutôt sa faute Les plus innoceus peuvent succomber une première fois à l'erreur ; les charmes que font briller à nos yeux l'artifice et la nouveauté, sont puissans. La simple crédulité peut enfanter une première faute ; mais la voir suivie de plusieurs, annonce le germe du crime ; jamais mon cœur et ma maison ne seront fermés à cette créature infortunée, fût-elle victime et souillée de mille vices. Je me laisserai séduire encore par les charmes touchans de sa voix mélodieuse, je la presserai contre mon sein, si je la trouve repentante. Ap-

porte-moi ma Bible et mon bâton, mon fils, donne, je vais errer à sa poursuite ; je n'espère pas la dérober à la honte ; mais je l'arracherai à l'injustice ».

CHAPITRE XVIII.

Recherche d'un père pour rappeler son enfant à la vertu.

Quoique l'enfant ne pût exactement dépeindre la personne qui avoit fait monter sa sœur dans la chaise de poste, mes soupçons n'en rejaillirent pas moins entièrement sur notre jeune Seigneur dont la réputation pour ces enlévemens étoient trop connue. Je dirigeai donc mes pas vers le château de Thornill, bien résolu à lui faire de violens

reproches, et à lui arracher ma fille, si le je pouvois : j'étois encore à quelque distance du château, lorsque je rencontrai un de mes paroissiens qui me dit avoir vu une Demoiselle, qui ressembloit beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste avec un Monsieur, que d'après sa description, je reconnus pour Monsieur Burchell, et qu'ils alloient ventre à terre. Je ne me tins pas satisfait de cette legère information; je persévérai dans mon dessein de voir le Chevalier, et quoiqu'il fût encore grand matin, je voulus absolument lui parler tout de suite. Il ne se fit pas attendre, et me reçut avec l'aisance la plus ouverte, il parut aussi surpris que moi de l'enlèvement de ma fille, et me jura solennellement qu'il en étoit tout-à-fait innocent. Mes premiers soupçons s'évanouirent donc, et je les

rejettai entièrement sur Monsieur Burchell, que je me rappelai d'ailleurs s'être ménagé quelques conversations particulières avec ma fille : mais la certitude que me donna un témoin oculaire, ne me laissa plus de doute sur sa perfidie ; il m'assura l'avoir vu avec ma fille, dirigeant leurs pas vers les eaux, à trente milles de-là environ, où il devoit y avoir une réunion brillante. Pressé par cette agitation d'esprit qui permet moins de raisonner sensément, que d'agir précipitamment, sans considérer même si ces renseignemens ne pouvoient pas être dictés par des personnes placées à dessein sur mon chemin, pour m'égarer, je me mis en devoir de poursuivre là ma fille, et son ravisseur imaginaire. Je marchois avec célérité, faisant plusieurs questions sur le chemin, sans obtenir une réponse satifaisante,

jusqu'à ce qu'enfin, à mon entrée dans la ville, je rencontrai quelqu'un à cheval que je me rappellai avoir vu chez le chevalier, il m'assura que si je continuois jusqu'à l'arène *des courses* qui n'étoit qu'à trente milles plus loin, je pouvois les atteindre; car il me dit les y avoir vu danser la nuit précédente, et que les graces de ma fille avoient enlevé tous les suffrages de l'assemblée. Le lendemain je me mis en chemin de bonne heure, et j'arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. Il y avoit un cercle brillant, tout le monde étoit à la poursuite du plaisir. Hélas! et moi, à celle d'une enfant égarée du chemin de la vertu : quel constraste! je crus apercevoir monsieur Burchell à quelques pas de moi; mais comme voulant éviter une entrevue; à mon approche, il se perdit dans la foule; et dans la confu-

sion et le bruit, il ne me fut plus possible de le démêler. Je vis bien que je continuerois vainement mes recherches, et je me résolus à rejoindre mon innocente famille qui avoit besoin de mon secours. L'agitation de mon esprit, et les fatigues que j'avois essuyées me causèrent bientôt une fièvre, dont je reconnus les symptômes avant de me mettre en route. C'étoit une nouvelle calamité inattendue, d'autant plus cruelle que je me trouvois à soixante-dix milles de chez moi. Cependant je me sentis la force de me retirer sur le grand chemin à une petite hôtellerie qui paroissoit la retraite des sobres et des indigens de cette ville; je m'alitai patiemment, soupirant après l'issue de ma maladie. Là, je végétai trois semaines environ; mais enfin mon tempérament prit le dessus malgré

sollicitudes causées par le défaut d'argent pour m'acquitter de mes dépenses : peut être à la fin ce malheur auroit mis le comble à mon infortune, et m'auroit occasionné une rechute, si je n'avois été secouru par un voyageur qui entra pour se rafraîchir. C'étoit le philantrope libraire de l'Eglise de St.-Paul, qui a composé tant de petits ouvrages pour les enfans : il les appelloit ses amis ; mais il l'étoit en effet de toute l'humanité : à peine il avoit paru, qu'il étoit pressé de s'en aller ; car il avoit toujours quelqu'affaire importante à terminer. Il me dit qu'il étoit alors occupé à la recherche de matériaux pour completter l'histoire d'un Monsieur Thomas Trip. Je reconnus tout de suite le bon-homme à sa face bourgeonnée ; c'étoit lui, d'ailleurs, qui avoit imprimé mes ouvra-

ges sur la Monogamie : je lui empruntai quelqu'argent, avec promesse de le lui rendre à mon arrivée chez moi. Je me mis donc en chemin, et comme j'étois encore foible, je me décidai à m'en retourner à petites journées de dix milles chaque. Je voyois revenir ma santé et ma sérénité ordinaires ; et je blamois cet orgueil qui m'avoit rendu récalcitrant au châtiment que m'infligeoit une puissance supérieure. L'homme ne sait apprécier la mesure des maux qu'il pourroit supporter, que par la comparaison de ceux qu'il endure ; et de même qu'en franchissant les dégrés de l'ambition, que, de sa chaumière, l'infortuné voyoit éblouissans, chaque pas lui découvre une nouvelle série de souffrances qu'il ne pouvoit pas appercevoir ; de même en se précipitant du sommet du plaisir,

quoique l'humble vallée de la misère qu'il voit à ses pieds, lui présente des teintes obscures et confuses, cependant son esprit occupé de l'idée du plaisir, attentif à recueillir par tout des jouissances, trouve, à mesure qu'il descend, quelque chose de séduisant et de flatteur; mais approche-t-il davantage, les objets qui lui paroissoient les plus confus, s'éclaircissent tout-à-coup, et l'œil observateur s'accoutume enfin à son état médiocre.

Il y avoit environ deux heures que je cheminois paisiblement, quand j'appérçus au loin, une espéce de chariot que je résolus d'atteindre; mais à mesure que j'avançai, je reconnus que c'étoit un équipage de comédiens qui transportoient leurs décorations au prochain village où ils devoient jouer: la voiture n'étoit accompagnée que par le conducteur

et un acteur, le reste des comédiens ne devant arriver que le jour suivant. *Bonne compagnie rend le chemin plus court*, dit le proverbe. Je liai donc conversation avec le pauvre acteur, et comme je n'étois pas dépourvu de quelques connoissances théatrales, je parlai de tragédies et de comédies avec ma familiarité ordinaire ; mais comme j'étois tout-à-fait étranger au goût à la mode, je m'informai des auteurs en vogue, je demandai quels étoient les Drydens et les Otways de nos jours. « Je crois, monsieur, me dit le comédien, que peu de nos modernes tragiques se trouveroient honorés d'être mis en comparaison avec les auteurs dont vous me parlez : le genre de Drydens et de Rowe est tout-à-fait hors de mode. Notre goût est remonté d'un siècle ; Fletcher, Ben Jonson, et toutes les pièces de Sha-

kespear, sont les seules à la mode ». « Comment, m'écriai-je, on trouve de l'esprit dans les antiques dialogues, les vieux bons mots et les caractères exagérés qui sont semés dans ces ouvrages » ? « Monsieur, répondit mon compagnon de voyage, le public ne tient pas au dialogue, aux bons mots, ni aux caractères, pourvu qu'on l'amuse ; il se trouve heureux quand on lui donne une pantomime surchargée du nom de Jonson ou de Shakespear ». « En ce cas, il est donc à croire, répliquai-je, que nos modernes tragiques s'efforcent plus d'imiter Shakespear que la nature ». « A parler vrai, reprit mon compagnon, je crois qu'ils n'imitent ni l'un ni l'autre ; le public d'ailleurs ne l'exige pas : ce n'est plus le style d'une piéce, mais la multitude des gestes et des actions qu'on y introduit, qui excite les applaudissemens. J'ai vu

une pièce dépourvue d'un bout à l'autre, de toute plaisanterie, imperturbablement sifflée, tandis qu'une autre a dû son succès a un accès de colique que l'auteur y avoit placé. Non, monsieur, non, les ouvrages de Congreve et Farquhar, ont trop d'esprit pour notre siecle; notre style moderne est bien plus naturel ».

En même tems l'équipage comique arriva au village, dont les habitans étoient sans doute pressentis sur notre arrivée, car ils accoururent tous nous recevoir; ce qui donna lieu à mon compagnon de voyage de m'observer que les artistes avoient toujours plus de spectateurs au dehors qu'au dedans. Je ne reconnus l'inconvenance qu'il y avoit à me trouver au milieu d'une telle compagnie, que lorsque je me vis entouré de populace. Je cherchai promptement un refuge dans le café le plus voisin,

où je donnai justement tête baissée dans la chambre commune.... Là, je fus accosté par un monsieur richement vêtu qui me demanda si j'étois le Chapelain de la compagnie, ou si je portois mon habit de comédie ; l'ayant détrompé de l'une et l'autre conjecture, il m'invita poliment à partager avec lui et l'acteur, un bowl de punch, qu'il vuidoit en discourant politique avec empressement et intérêt. Je ne le pris d'abord pour rien moins qu'un membre du parlement, et je crus bientôt en avoir acquis la certitude, lorsque, peu satisfait de ce qu'on lui offroit à souper dans le café, il insista pour que l'acteur et moi, acceptassions de faire ce repas chez lui ; nous y consentimes, après quelques cérémonies.

CHAPITRE XIX.

Description d'une personne mécontente du gouvernement, et qui redoute la perte de la liberté.

Comme la maison où il devoit nous recevoir n'étoit que peu éloignée du village, il nous dit que son carosse n'étant pas prêt, il nous conduiroit sans façons à pied, et nous arrivames bientôt à l'une des plus superbes maisons de campagne que j'eusse vues dans le pays. L'appartement dans lequel nous fumes introduits, étoit d'une élégance achevée, et décoré dans le goût moderne; aussi tandis que notre hôte s'échappa pour aller ordonner le souper, le comédien me chuchota que c'étoit pour nous un jour de bonheur; mais il

ne tarda pas à reparoître, suivi de près par un élégant souper : deux ou trois Dames apparurent dans un négligé décent, et la conversation s'engagea avec beaucoup de gaieté. La politique cependant étoit le sujet dominant et exclusif qui animoit notre hôte ; et sans cesse il répétoit que la liberté étoit tout à-la-fois son dieu et sa terreur. A peine le couvert fut ôté qu'il me demanda avec empressement si j'avois lu le dernier *Moniteur* ; Je lui répondis sur la négative ; « vous avez donc lu, me cria-t-il, *l'Auditeur* ? Pas davantage, monsieur, répondis-je ». « C'est vraiment prodigieux, reprit mon hôte ; pour moi je lis maintenant toutes les feuilles politiques qui naissent : le *Daily*, le *Publick*, le *Ledger*, le *Chronicle*, le *London Evening*, le *Whitehall Evening*, les *dix-sept Magasins* et les *deux Revues* ; et

quoiqu'ils se déchirent les uns les autres, je les aime tous. La liberté ! Monsieur, la liberté ! voilà la gloire des Bretons ; je respecte ses défenseurs ». « Ainsi donc m'écriai-je, vous respectez le roi, sans doute ». « Oui, quand il fait ce que nous desirons ; mais s'il ne se conduit pas autrement que la dernière fois, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dirai plus rien ; je me contenterai de penser. Il y a certaines choses que j'aurois pris sur moi de diriger beaucoup mieux. Je crois qu'on n'a pas reçu un assez grand nombre d'avis : il devroit prêter l'oreille avec indulgence aux conseils que chacun voudroit donner, et vous verriez que la machine marcheroit autrement.

» Je desirerois, m'écriai-je, qu'on attachât au pilori tous ces fabricateurs d'avis inutiles. C'est le devoir

des honnêtes gens d'éclairer le côté foible de notre constitution, ce pouvoir sacré qui, depuis quelques années va déclinant, et perdant de la grande influence qu'il devroit avoir sur le gouvernement. Mais la populace ignorante crie toujours à la liberté, et si on lui accorde quelque poids, elle en surcharge bassement la balance qui l'emporte déjà ».

« Comment, reprit une de ces Dames, je verrai devant moi quelqu'un d'asez vil et rampant pour se déclarer ouvertement ennemi de la liberté, et défenseur des tyrans ? La liberté! présent sacré des cieux, ce glorieux privilége des Bretons » ! « Seroit-il possible, ajouta l'hôte avec le même enthousiasme, qu'on rencontrât aujourd'hui des partisans de l'esclavage, assez lâches pour abandonner ignominieusement la cause de la liberte ? peut-

il exister, Monsieur, un être aussi vil » ?

« Non, Monsieur, répondis-je, je crois que tout honnête homme chérit comme moi la liberté, la glorieuse liberté, cet attribut des Dieux ! ce stimulant des déclamations modernes. Je voudrois que tous les hommes fussent rois; je voudrois être roi moi-même. Nous avons naturellement tous un droit égal au trône; nous naissons tous égaux : telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'une réunion de gens probes qu'on appelloit *Levellers* (*). Ils essayèrent de s'ériger en une communauté où chacun apporteroit individuellement les mêmes droits. Mais hélas ! ce fut en vain; dans le nombre il s'en trouva de plus

(*) Ce mot équivaut à *Niveleurs* dans notre langue : il y a eu en Angleterre une faction qu'on a qualifiée de ce nom.

forts que les autres ; cependant il y en eut aussi de plus politiques ; et ceux-ci empiétoient toujours sur le reste, et se rendoient exclusivement les maîtres ; c'est pour la même raison que votre palefrenier monte sur vos chevaux, parce que c'est un animal plus rusé qu'eux ; mais qu'il en trouve un encore plus fin ou plus fort que lui, et il se laissera à son tour grimper docilement sur les épaules. Puisque la soumission est attachée à l'humanité, que les uns naissent pour commander, et les autres pour obéir ; la question se réduit à savoir, puisqu'il doit exister des tyrans, s'il est de notre intérêt d'habiter sous le même toit qu'eux, ou seulement dans le même village, ou plus loin encore, dans la métropole. Maintenant, Monsieur, comme je hais naturellement la présence d'un tyran, ma façon de penser per-

sonnelle me porteroit à desirer son éloignement. L'exemple prouve que cette opinion est la plus générale ; les hommes se sont unanimement créé un roi dont l'élection a tout à-la-fois diminué la multitude des tyrans, et détourné le joug de la tyrannie à la plus grande distance, de la plus grande partie du peuple. Alors les gens puissans qui s'étoient érigés tyrans eux-mêmes avant l'élection d'un seul tyran, deviennent naturellement ennemis de ce nouveau pouvoir qui les domine, et dont le lourd fardeau doit nécessairement faire gémir les plus élevés sous le poids de la subordination à ses ordres. L'intérêt donc de cette horde de petits tyrans consiste a affoiblir autant qu'il est en leur pouvoir, l'autorité royale, parce que tout ce qu'ils lui enlèvent de pouvoir, vient naturellement consolider le leur ; et

leur rôle exclusif dans l'état est de neutraliser le seul tyran, en regagnant par cela même, leur première autorité. Or, l'état lui-même, sa constitution, ses loix, et l'esprit tyrannique qui domine parmi les gens opulens de la nation, peuvent, par une disposition générale, entreprendre de neutraliser le pouvoir monarchique; en outre, les ressources de notre gouvernement peuvent favoriser l'accumulation des richesses, et en rendant l'opulent encore plus riche, accroître son ambition. L'accumulation des richesses est d'ailleurs une conséquence naturelle et nécessaire, lorsque, comme à présent, on les recueille plutôt du commerce extérieur, que de l'industrie intérieure; car le commerce extérieur ne peut se soutenir avec avantage que par le riche qui absorbe en même tems tous les produits de l'in-

dustrie intérieure : en sorte que le riche a deux sources pour puiser ses richesses, tandis que le pauvre n'en a qu'une. Ainsi l'effet naturel de tout état commerçant est d'accumuler les richesses. Il est ordinaire alors de le voir dégénérer en gouvernement aristocratique. Les loix mêmes du pays peuvent en outre contribuer à cet accroissement d'opulence ; souvent par leur enchaînement, il arrive que les liens naturels qui unissent le riche au pauvre, sont rompus ; alors, on ordonne que le riche n'épousera que le riche : les gens instruits sont écartés du gouvernement, et leurs conseils dédaignés uniquement pour leur indigence ; et la richesse devient par-là le principal but de l'ambition de l'homme sage. Je conclus donc que de telles dispositions dans l'Etat tendent directement à l'accumulation

des richesses. Maintenant le possesseur de ces richesses accumulées, lorsqu'il est pourvu des nécessités et des plaisirs de la vie, ne connoit point d'autre méthode d'employer la surabondance de sa fortune que dans la poursuite de l'autorité, ou pour parler plus simplement, il cherche à réunir des sujets autour de lui, en achetant la liberté de l'indigent et de l'homme vénal, ainsi que celle des êtres vils qui veulent bien pour du pain, plier sous le joug mortifiant d'une tyranie immédiate. Ainsi tout homme opulent assujettit généralement autour de lui un cercle plus ou moins grand de la classe indigente du peuple ; et l'état qui abonde en richesses entassées, peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est entouré de son tourbillon particulier. Ceux cependant qui consentent à obéir, confondus dans

le tourbillon d'un grand, sont des êtres rampans nés pour l'esclavage, la lie de l'humanité dont l'âme et l'éducation sont façonnées pour la servitude, et qui ne connoissent de la liberté que le nom; mais il y a encore une grande partie du peuple qui existe indépendante de la sphère des richies, c'est cette classe mitoyenne qui tient le milieu entre le riche et l'indigent? ces hommes possesseurs d'une honnête aisance qui les garantit du joug de leur voisin, mais dont la fortune n'est pas assez étendue pour les mettre en droit de prétendre à la tyrannie. C'est dans cette partie du peuple qu'on trouve généralement les arts, la sagesse et les vertus sociales; cette classe seule est reconnue pour la vraie protectrice de la liberté, et peut être justement qualifiée du nom de peuple: mais il peut arriver que cet ordre

mitoyen, équilibre de l'état, laisse évanouir son influence, et que sa voix se trouve en quelque sorte confondue avec celle de la populace; car si la fortune requise aujourd'hui pour autoriser à donner sa voix dans les affaires d'Etat, devient dix fois moindre qu'on ne l'avoit estimée, pour rétablir les bases de la constitution; il est évident que, par cette mesure, un grand nombre de populace s'introduira dans le système politique, et que toujours prête à agir dans la sphère des grands, elle suivra l'impulsion que ceux-ci se plairont à lui donner. C'est pourquoi la classe mitoyenne devroit s'attacher exclusivement à protéger les droits et les priviléges d'un chef unique, avec la plus active surveillance, parce qu'il divise le pouvoir des riches, et détourne le poids accablant sous lequel les grands s'efforcent de

faire gémir l'ordre mitoyen placé au-dessous d'eux. Cet ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont les plus opulens forment le siége, et que le prince défend de tout son pouvoir. Tant que les assiégeans redoutent l'ennemi, il est naturel qu'ils lui offrent les conditions les plus avantageuses, qu'ils le flattent de priviléges, et l'endorment avec des caresses ; mais s'ils s'emparent du prince, les murailles de la ville deviendront un foible rempart pour protéger les assiégés ». On peut apprécier ce qu'ils en doivent attendre en jetant les yeux sur la Hollande, Gênes et Venise, où les loix gouvernent le pauvre, et le riche les loix. Je me déclare donc pour la monarchie ; je verserois mon sang pour ce pouvoir sacré, car s'il y a quelque chose parmi les hommes qui mérite ce titre, ce doit être le souverain du

peuple, avoué par le seigneur même; et la plus légère atteinte à son pouvoir dans la guerre, comme dans la paix est une anticipation coupable sur la vraie liberté des sujets. Les mots éblouissans de Bretons, liberté et patriotisme, ont déjà fait *beaucoup*, et l'on doit espérer que les vrais ennemis de l'esclavage s'opposeront à ce qu'ils fassent davantage. J'ai vu dans mon tems plusieurs exemples de ces prôneurs de liberté; mais au fond du cœur, comme dans leur famille, ils démasquoient toujours un tyran ».

Je reconnus que la véhémence avec laquelle je parlois avoit prolongé ma harangue au-delà des bornes de la civilité; mais mon hôte qui ne pouvoit plus contenir sa patience, et qui plusieurs fois déjà avoit tenté de m'interrompre, me le confirma. « Comment! s'écria-t-il,

ai-je donc à souper chez moi, un Jésuite sous les habits d'un Ministre? de par toutes *mes mines de Cornouaille*, il décampera d'ici, où je ne m'appelle pas Wilkinson ». J'aperçus trop tard mon indiscrétion, et je demandai pardon de la vivacité avec laquelle je m'étois expliqué. « Pardon, reprit-il en colère: je crois que dix mille pardons ne sauroient excuser de tels principes. Quoi! abandonner nos droits, notre liberté, et comme dit le *Rédacteur*, nous laisser conduire honteusement en sabots! Monsieur; j'exige que vous sortiez sur-le-champ de cette maison, si vous craignez pire; je l'exige, Monsieur ». J'allois réitérer encore mes excuses, quand, tout-à-coup nous entendimes un laquais frapper à la porte, et nos deux dames s'écrier: « Miséricorde! voilà Monsieur et Madame qui rentrent ».

Je reconnus alors que mon hôte étoit tout simplement le sommélier de la maison, à qui, durant l'absence de son maître, il avoit passé par la tête de faire le Monsieur pendant quelques heures ; et, à parler vrai, il discouroit politique aussi savamment que bien des gentils-hommes de campagne ; mais rien ne pouvoit surpasser ma confusion en voyant entrer le maître et la maîtresse du logis ; j'affirmerai cependant que leur surprise de trouver chez eux une telle compagnie, et une aussi bonne chair, ne pouvoit être aussi grande que la nôtre. « Messieurs, nous dit le vrai maître de la maison, en s'adressant à moi et à mon compagnon de voyage, ma femme et moi sommes vos très-humbles serviteurs, mais je vous assure que nous ne savons comment reconnoître une faveur aussi inattendue ». Quelqu'extraordinaire,

cependant, que pût leur sembler notre compagnïe, la leur ne nous le parut pas moins; l'évidence de mon absurdité me rendit muet, à peine aurois-je trouvé un seul mot pour m'excuser, quand soudain entra dans l'appartement ma chére Miss Arabella Wilmot, dont le mariage projeté avec mon fils George, avoit été rompu. Aussi-tôt qu'elle me reconnut, elle se jeta dans mes bras avec la joïe la plus expressive. « Eh quoi! mon cher Monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux hasard devons-nous une visite si imprévue? mon oncle et ma tante vont être ravis, en apprenant qu'ils ont pour convive le brave docteur Primrose ». A ce nom, le vieux Monsieur et la Dame m'abordèrent poliment, et m'offrirent de bien bon cœur l'hospitalité; ils ne purent retenir un sourire au récit de l'aventure qui m'avoit con-

duit chez eux ; et à ma prière, on pardonna au pauvre sommélier, qu'on étoit très-disposé à congédier.

Monsieur Arnold et sa femme, à qui appartenoit alors la maison, me pressèrent pour passer quelques jours chez eux, et leur nièce, ma charmante pupile, dont l'esprit s'étoit formé sous mes leçons, se joignant à leurs instances, j'y cédai volontiers. Le soir on me conduisit dans une chambre richement ornée, et le lendemain matin de bonne heure, Miss Wilmot me fit prier de venir me promener avec elle dans le jardin : il étoit dessiné dans le goût moderne, et après quelques minutes employées à en admirer les beautés, elle me demanda, avec une indifférence affectée si j'avois reçu depuis peu, des nouvelles de mon fils George. « Hélas ! Madame, répondis-je, « Voilà trois ans qu'il est absent sans m'avoir

écrit une seule lettre, à moi ou à ses amis. Où est-il ? je l'ignore ; peut-être ne le reverrai-je jamais, non plus que le bonheur. Non, Madame, jamais nous ne reverrons ces douces heures si agréablement écoulées au coin de notre feu à Wakefield : ma petite famille est divisée maintenant, et l'infortune n'a pas entraîné sur nous le besoin seulement, mais le déshonneur ». Sa sensibilité ne put retenir une larme à cette triste nouvelle, et craignant qu'elle ne s'y abandonnât trop, je colorai de quelques nuances consolantes le récit de nos maux ; je ressentis moi-même une douce émotion en considérant que le tems n'avoit point altéré ses affections, sur-tout lorqu'elle m'apprit qu'elle avoit rejeté plusieurs partis qui s'étoient présentés depuis notre séparation. Elle me fit errer dans l'étendue immense du jardin,

Digitized by Google

me faisant observer la distribution des allées, des arbres, des bosquets, et s'étudiant à faire naître de chaque objet le motif d'une question relative à mon fils. La matinée s'écoula ainsi, jusqu'à ce qu'enfin la cloche nous avertit de nous rendre au dîner : nous y trouvâmes le directeur de la troupe ambulante dont j'avois accompagné les décorations sur la route ; il venoit offrir des billets pour la *Belle Pénitente* qu'on représentoit le soir même, et dans laquelle un nouvel acteur devoit débuter par le rôle d'Horatio. Il s'épanouissoit en louanges sur ce débutant, et disoit qu'on devoit tout en attendre. L'art de jouer, ajoutoit-il, ne s'apprend point en un jour ; mais ce jeune homme semble né pour le théâtre ; sa voix, ses gestes, sa figure et sa démarche sont admirables ; c'est un heureux hasard qui nous l'a fait rencontrer

dans notre voyage. Ces détails piquèrent notre curiosité, et je cédai aux instances de ces Dames qui desiroient que je les accompagnasse à cette comédie (*). La salle de spectacle étoit tout simplement une grange; et comme ma société étoit incontestablement la plus distinguée de l'endroit, on nous reçut avec empressement, et nous fûmes placés sur le lieu le plus éminent de la salle: nous y demeurâmes quelque tems, non sans attendre avec impatience l'entrée d'Horatio, qui parut enfin. Je laisse à un père à juger des sensations que j'éprouvai lorsque je reconnus mon malheureux fils : il alloit commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il apperçut Miss Wilmot et moi ; il de-

(*) Le clergé d'Angleterre n'estime point pêcher, que fréquenter les spectacles.

meura tout-à-coup immobile et muet: les acteurs cachés derrière les coulisses, attribuant son silence à une timidité naturelle, l'encourageoient de toutes leurs forces; mais au lieu de poursuivre, il versa un torrent de larmes et disparut de la scène. J'ignore moi-même quelles furent alors mes sensations, car elles se succédoient avec trop de rapidité pour les rendre; mais je fus bientôt arraché à cette pénible situation par Miss Wilmot, qui, pâle et d'une voix tremblante, me pria de la reconduire chez son oncle. M. Arnold qui ignoroit tout-à-fait le motif de notre désordre, ayant été instruit enfin que le débutant se trouvoit être mon fils, lui envoya de suite sa voiture et une invitation. Un autre acteur se chargea du rôle, et nous l'eûmes bientôt au milieu de nous. M. Arnold lui fit l'accueil le plus dis-

tingué, et je l'embrassai avec mon effusion de cœur ordinaire, car je n'ai jamais su feindre le ressentiment; Miss Wilmot le reçut d'un petit air précieux, mais je démêlai sans peine qu'elle s'étudioit seulement à jouer l'indifférente. L'agitation de son esprit n'étoit pas encore calmée, elle affectoit la gaieté par mille phrases folles qui lui échappoient, puis riant à gorge déployée, elle se moquoit elle-même de son délire; à chaque instant elle lançoit à la glace un regard dérobé, heureuse au fond de son cœur d'assurer des hommages à sa beauté victorieuse; elle faisoit aussi une multitude de questions, et ne prêtoit pas la plus légère attention aux réponses.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Description de la famille de Wakefield, dans laquelle une ressemblance de parenté domine dans les esprits comme dans les personnes.* Page 1.

CHAP. II. *Malheurs de la famille : la perte de la fortune contribue à augmenter l'orgueil de ceux qui en sont dignes.* 11.

CHAP. III. *Changement de pays. Les instans heureux de notre vie se trouvent le plus souvent naître de notre propre fond.* 22.

CHAP. IV. *Ce qui prouve que la plus humble fortune peut engendrer le bonheur qui n'est point subordonné aux circonstances, mais à la façon de penser.* 40.

CHAP. V. *Grande et nouvelle connoissance : de-là même où l'on conçoit de grandes espérances, on éprouve souvent le plus de fatalités.* 49.

CHAP. VI. *Le bonheur qu'on trouve au coin du feu.* 59.

CHAP. VII. *Esquisse de l'esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à plaisanter pour un jour ou deux.* 69.

CHAP. VIII. *Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en procurer une plus considérable.* 81.

CHAP. IX. *Deux dames de grande distinction viennent jouer un rôle. Une éducation brillante semble toujours devoir se rencontrer sous de riches habits.* 93.

CHAP. X. *La famille s'efforce de le disputer aux plus riches. Misère du pauvre lorsqu'il affecte une situation plus heureuse que la sienne.* 102.

CHAP. XI. *Le desir de briller ne domine pas moins.* 113.

CHAP. XII. *La fortune semble vouloir constamment humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus pénibles que des calamités réelles.* 126.

CHAP. XIII. *On juge monsieur Burchell comme un ennemi ; car il se permet des conseils désagréables.* 139.

CHAP. XIV. *Nouvelles humiliations qui prouvent que des fatalités apparentes peuvent être des bénédictions réelles.* 147.

CHAP. XV. *La perfidie de monsieur Burchell se découvre; c'est folie d'être trop sage.* 163.

CHAP. XVI. *La famille use d'adresse ; mais on lui en oppose une plus grande.* 177.

CHAP. XVII. *Il y a peu de vertus qui résistent aux attraits d'une tentation longue et agréable.* 191.

CHAP. XVIII. *Recherche d'un père pour l'appeler son enfant à la vertu.* 212.

CHAP. XIX. *Description d'une personne mécontente du gouvernement, et qui redoute la perte de la liberté.* 224.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

VA1
1520561

1 XI
H
46